

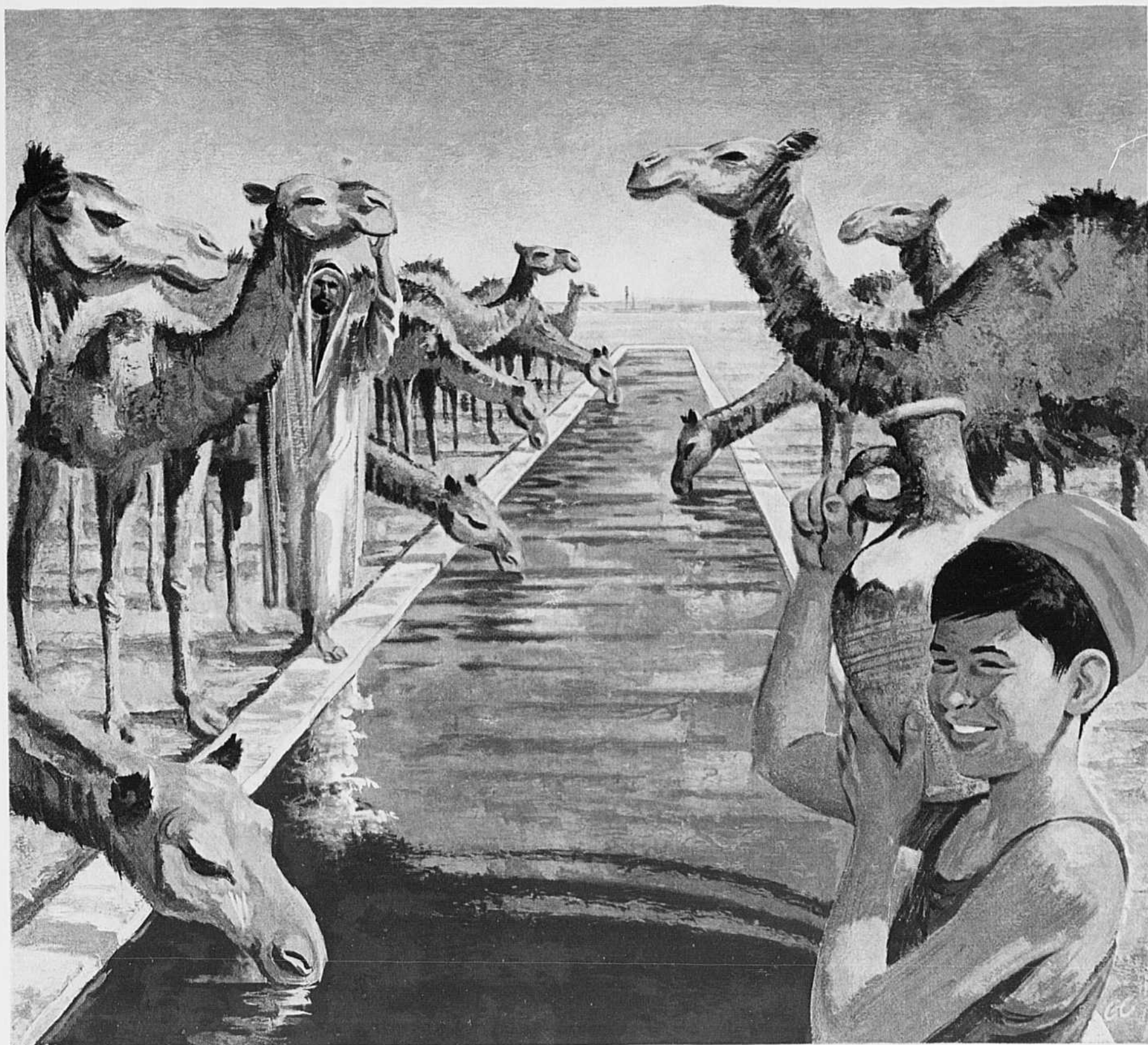
# LE SAMEDI

SEPTEMBRE 1962 / MENSUEL 20 CENTS LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



Le GOLF  
et ses amateurs

LE NICKEL SUR LES MARCHÉS MONDIAUX... DES EMPLOIS POUR LES CANADIENS



## Grâce au nickel canadien, l'eau de mer est devenue potable au Koweït

Au Koweït, il n'y a pas si longtemps, il fallait emporter l'eau potable dans des sacs de peau de chèvre parce que l'eau du pays était polluée et saumâtre. Aujourd'hui, la plus grande usine d'évaporation d'eau salée au monde fournit six millions de gallons d'eau fraîche par jour. Les alliages au nickel Inco ont contribué à cette réalisation comme à bien d'autres dans le monde entier. Pourquoi le nickel? Parce que les alliages au nickel résistent mieux que d'autres aux effets corrosifs de l'eau salée. L'expansion des marchés du nickel, au pays et à l'étranger, contribue à la croissance de l'économie canadienne et procure plus d'emplois à des Canadiens.

**THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED**

55, RUE YONGE, TORONTO

# LE SAMEDI

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

74e année, No 4

Montréal, septembre 1962



## ● SOMMAIRE

### Editorial

Qui nous abrutit? . . . par *Anne-Marie Guertin* 3

### Articles

La mal aux jambes . . . par *Josine Lannoy* 5

Carillon, pays de Montcalm et de Champlain  
par *Charles Sauriol* 6

Le golf et ses amateurs . . . par *Gilles Legault* 10

Le chiropraticien au secours des malades  
par *Marcel Séguin* 16

Balsamine à Radio-Canada par *Gabriel Langlais* 24

La Radio a quarante ans  
par *André de la Chevrotière* 26

### Chroniques

Votre enfant et vous . . . par *Marthe Desbuissons* 4

La riposte de nos lecteurs . . . . . 4

Sur toutes les scènes . . . par *Francine Montpetit* 9

La scène sportive vue du balcon  
par *Yves Létourneau* 12

La cuisine des fins gourmets par *Lucille Dufresne* 28

Le voyage, entreprise fascinante par *Roger Delorme* 32

### Roman

Un amour comme le nôtre . . . par *Marcelle Davet* 14

### Divertissements

Originalités de nos lecteurs . . . . . 34

Contes illustrés :

LES AVENTURES DE L'ONCLE PAUL . . . 39-40

Les Mots croisés du « Samedi » . . . . . 42

*Les articles signés, publiés dans LE SAMEDI, expriment l'opinion de leurs auteurs et ne représentent pas nécessairement les vues des éditeurs de la Maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée.*

Rédacteur en chef: GERARD GODDU

## EDITORIAL

# QUI NOUS ABRUTIT?

Dans un livre qui, malgré tout le battage publicitaire, a remporté un succès très relatif, deux jeunes Don Quichotte de la plume, Solange et Michel CHALVIN ont livré en 139 pages les élucubrations que, dans tous les pays du monde, les athées et autres sectaires colportent contre les manuels utilisés dans les écoles catholiques.

Alors que, dans les écoles des pays communistes, non seulement on ne fait pas mention de religion, mais on enseigne l'athéisme militant, dans la plupart des pays libres, les laïcistes mobilisent leurs forces pour essayer de faire disparaître l'influence de l'Eglise à l'école.

Notre pays, hélas! n'échappe pas à cette coalition des forces de Satan, qui profite de l'insouciance des chrétiens pour s'attaquer à ce qui devrait être le plus cher à tous ceux qui reconnaissent l'Eglise comme Mère Enseignante (*Mater et Magistra*): l'école.

Pour une poignée d'agnostiques, on voudrait chambarder tout notre système scolaire, alors que les catholiques, respectueux des consciences, ont toujours été prêts à reconnaître les droits scolaires des minorités

De diverses manières, on s'attaque à nos communautés religieuses, gloire du Canada français, auxquelles le chanoine Lionel Groulx vient de consacrer un magnifique ouvrage pour exalter le mérite de leurs oeuvres accomplies aux quatre coins de la terre.

Aujourd'hui, c'est contre nos manuels scolaires que porte l'assaut des disciples de Voltaire, auxquels se mêlent quelques personnes de bonne foi, plus ignorantes que méchantes. Que nos manuels puissent être améliorés, nul ne le nie. Mais, croire que nos manuels, en général, abrutissent nos enfants, c'est accepter le mensonge le plus ridicule.

La façon de procéder est simpliste. Elle consiste à choisir, parmi les trois ou quatre cents manuels en usage dans la province, un nombre insignifiant et peu représentatif de ces manuels. Puis, des milliers de pages de ces ouvrages, on extrait quelques passages qui peuvent prêter à critique et on conclut que tous les manuels sont mauvais.

La raison de la hargne de nos sectaires contre nos manuels s'explique. Tout ce qui est religieux, toute allusion à la religion les font bondir. Ils ne peuvent supporter que des manuels de mathématiques ou de lecture contiennent quelque mention de faits, de gestes ou d'objets religieux.

Des catholiques qui croient à l'Eglise savent que toute l'éducation doit être imprégnée de ce qui est le plus important dans la vie: la religion. Pie XI le faisait remarquer dans son encyclique consacrée à l'éducation: « C'est le droit inaliénable et le devoir absolu de l'Eglise de surveiller l'éducation des enfants non seulement en ce qui regarde l'enseignement de la religion, mais dans toutes les branches du savoir. »

Que les Chalvin et autres laïcisans comprennent bien que nous n'avons pas l'intention de supprimer toute allusion à Dieu ou à des objets religieux dans nos manuels de mathématiques, de lecture ou de sciences. Pour nous, ce qui compte, c'est l'éducation parfaite, et celle-ci ne saurait exister à moins d'être profondément chrétienne.

Malgré ses tares et difficultés, le Canada français reste un pays sur lequel compte l'Eglise. Ce n'est pas en chassant Dieu de l'école que nous serons fidèles à la mission que la Providence nous a confiée. Pour voiler leur sectarisme religieux, les adversaires de l'école confessionnelle manifestent un souci de la langue française qui serait plus efficace s'il n'était pas déplacé. Le livre des Chalvin a fait l'objet, dans la revue *Relations* (juillet 1962), d'une critique extrêmement sévère de la part du R. P. Joseph d'Anjou, S.J., qui est reconnu comme un de nos meilleurs spécialistes de la langue française. Le savant Jésuite montre, par des exemples tirés de leur livre, que les Chalvin multiplient les fautes de syntaxe et de style et qu'ils utilisent un vocabulaire incorrect. Selon le Père d'Anjou, les Chalvin seraient bons pour composer « une grammaire du galimatias », non pour donner des leçons à nos auteurs de manuels.

La population canadienne-française n'a que faire des critiques du genre de celles que répandent les Chalvin et leurs comparses. Si quelques personnes se laissent prendre, la grande majorité des gens n'ont que du mépris pour des accusations fausses et qui sapent les fondements de notre culture traditionnelle.

Il y a des réformes à effectuer dans l'enseignement; mais ces réformes, elles se feront avec la collaboration des grandes associations du Canada français, qui sont conscientes des problèmes et veulent rester fidèles à l'Eglise.

Ceux qui nous abrutiraient infailliblement, ce sont les ignares pédants qui veulent nous faire perdre confiance en nous-mêmes, qui veulent détruire les valeurs auxquelles nous croyons, qui vivent éloignés du milieu canadien-français et tournent le dos à l'Eglise dont l'idéal moral condamne le libertinage et dont l'enseignement infaillible dérange le doute des estropiés de l'esprit.

ANNE-MARIE GUERTIN.

## LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

### LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: UN - 1 - 5757\*

GEORGES POIRIER, SR. Président du Conseil

GEORGES POIRIER, JR, B.Com.  
Président

MARCEL M. THERIEN, B.A., L.Sc.C.,  
Trésorier

MARC WLEKLINSKI, L.L.M., M.Ec.Sc.  
Vice-Président

YVON GROULX, Notaire, B.A., L.Ph. L.L.L.  
Directeur

ARMAND POUPART, JR, B.A.B.C.L.  
Secrétaire

JEAN SEGUIN, Adm.  
Directeur

ODILON RIEUNDEAU  
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL  
Chef de la publicité

Published Monthly at 975 De Bullion St., Montreal, P. Q.  
74th year, No 4

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

\* Le Ministère des Postes à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

# LA RIPOSTE

DE NOS LECTEURS

Monsieur le rédacteur,

Je déplore l'état des rues à Montréal. Je suis native de cette belle ville et habite présentement New York. Mon mari et moi sommes allés y visiter des parents durant nos vacances et quelle ne fut pas ma surprise de voir tant de rues bouleversées, transformées, etc. Nous, les touristes, sommes toujours impressionnés par l'atmosphère typique que nous offre la métropole du Canada mais je dois avouer que cette fois, cette atmosphère n'était pas du tout la même. Champs de batailles, tremblements de terre . . . et quoi encore ? Les autorités municipales ont donc décidé de faire réparer les rues — cette décision est louable — mais fallait-il que toutes ces rues y passent en même temps ? je me demande encore la question . . .

Nous sommes toujours un peu perdus dans une grande ville comme la vôtre et cet état de choses nous rend la tâche encore plus difficile croyez-le bien. On nous indique des détours embêtants qui semblent faciles pour les habitués mais nous, les pauvres touristes, y avez-vous songé messieurs ? Je comprends très bien qu'il faut faire de telles réparations mais est-il toujours nécessaire de choisir une telle période, c'est-à-dire la période des vacances ? Ou encore qu'on évite d'entreprendre toutes les rues en même temps. A nos yeux, à Montréal, l'on se fiche des touristes (les autorités municipales, bien entendu). Tant qu'aux policiers et les gens en général, ils sont d'une gentillesse qui n'a pas d'égal. Vive Montréal, à part ses rues !

Bien à vous,  
Madame Henry Rogers,  
New York.

Monsieur le rédacteur,

Je viens tout juste de terminer la lecture du livre du Docteur Lucien Joubert intitulé "La Médecine est malade". Je tiens à féliciter le docteur Joubert pour le courage dont il a fait preuve en faisant publier ce livre révélateur. Il était temps que quelqu'un fasse le grand jour sur une situation qui est déplorable et des plus honteuses pour la profession médicale. Parlant en connaissance de cause, je suis entièrement avec le docteur Joubert lorsqu'il affirme que la seule différence qu'il y a entre le médecin attaché à un hôpital et le médecin de famille c'est que le premier fait cinq consultations à vingt dollars tandis que le second en fait vingt à cinq dollars. Bravo au docteur Joubert.

Un lecteur assidu,

Pierre Leduc,  
Montréal.

VOTRE ENFANT ET VOUS

## LA VISITE

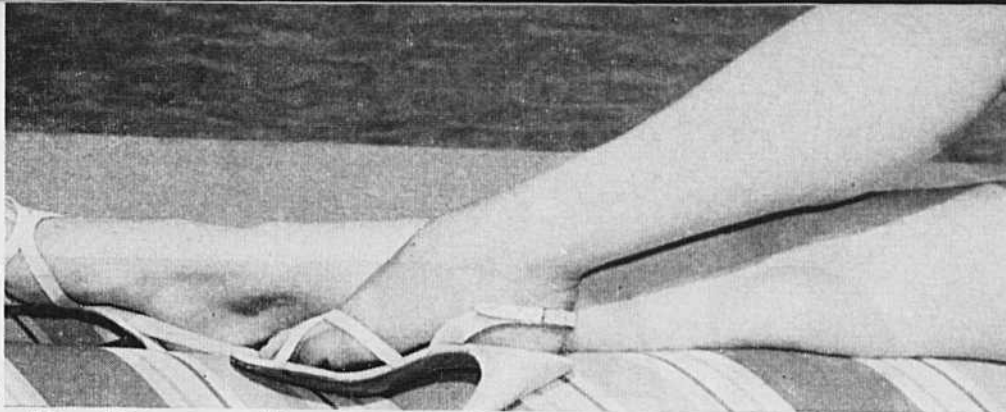


● Le théâtre représente une maison paisible, entourée d'un petit jardin fleuri. En scène, Marthe Desbuissons, qui, sans penser à mal, coupe à petits coups de sécateur des roses fanées. Coup de klaxon. Une auto s'arrête devant le jardin. En sortent un monsieur, une dame, leur fils Loulou, huit ans, et un camarade de ce dernier, François, même âge. Ce sont de vieux et fidèles amis qui m'arrivent, mais comme le veut la vie d'aujourd'hui, les rencontres avec eux sont rares. Embrassades, congratulations, et puis on envoie les enfants jouer dehors, et l'on s'installe pour deviser.

Loulou : — Voilà des bois, on va faire des arcs.  
La maman : — Pour vous crever les yeux !  
Loulou : — Moi, je veux faire des arcs avec les bois.  
Le papa : — Bon ! Mais vous ne vous enverrez pas les flèches dans la figure, c'est promis !  
Loulou : — Il faut des bois qui se plient.  
La maman : — Ne prends pas n'importe lesquels. Demande.  
Loulou : — Je veux ceux-là.  
M.D. : — Eh bien, tu peux les prendre.  
On coupe les baguettes. On cherche de la ficelle. On tend les arcs.  
Le papa : — A présent, amusez-vous sagement et fichez-nous la paix.  
La maman : — Alors, comment allez-vous, ma chère ? Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu . . . Papa ! Jette un coup d'oeil ! Qu'est-ce qu'ils font ?  
Le papa : — Ils tirent des flèches contre le mur . . . Loulou ! Veux-tu ne pas bousculer François !  
Loulou : — Tu lui as fait un arc plus grand que le mien. (Il pleure).  
Le papa : — Es-tu bête ! Eh bien, apporte ton arc ; François, va, je vais le recouper.  
François : — Pourquoi ? J'ai six mois de plus que lui, il me faut un arc plus grand.  
La maman : — Oui, je disais : il y a longtemps que vous n'avez vu Madame . . . François ! Tu marches sur les fleurs.  
Le papa : — Où est Loulou ? Je ne le vois plus.  
La maman : — Va le chercher, veux-tu ? Je ne veux pas les perdre de vue.  
Sortie de papa. On entend une discussion dans le lointain. Puis la voix de Loulou se rapproche :  
— Je ne veux plus jouer à l'arc.  
La maman : — Reste là-devant, que je te voie. Alors, très chère, vous ne n'avez toujours pas dit si vous avez vu récemment Madame Leroy.  
Le papa : — Va donc un peu les rejoindre ; ils ont trouvé une pelle et ils font des trous. Il ne faudrait pas qu'ils abiment ces jolies plates-bandes.  
Sortie de la maman.  
M.D. — Eh, bien, pendant ce temps-là dites-moi comment vont vos affaires.  
Le papa : — Mes affaires ? Tiens, justement, je vais vous raconter une histoire très amusante. Mais un instant : ma femme ne revient pas, ces petits diables doivent être en train de faire quelque sottise. Il faut que j'aille voir ça.  
La maman : — Mais où est Loulou ? Tu devrais aller . . .  
Le papa : — Ecoute ! . . . Il était là il y a une seconde. Ah je le vois ! C'est que François est assis dessus.  
La maman : — Assis dessus ? Mais pourquoi ? Il va lui faire du mal !  
Cris au-dehors. Sortie de papa et de maman. Rentrée avec Loulou et François en larmes.  
François : — Il m'a mordu !  
Loulou : — Il me scalpait ! Donne-lui une claque, papa.  
Le papa : — Pas du tout. Je ne me mêle jamais de vos querelles. Allons, faites la paix et tâchez de vous amuser, regardez ce tas de pierres, construisez une petite maison, et . . .  
Sa voix s'éloigne. Le Papa : — N'est-ce pas que mon histoire était drôle ? Dans mon métier . . . Et alors, maman, tu nous abandonnes ?  
Voix de la maman : — Non, non, je viens, mais il faut bien que je veuille un peu à ce qu'ils font.  
Le papa : — Vous voyez, vous qui accusez toujours les parents de ne pas veiller suffisamment sur leurs enfants, nous ne sommes pas de ceux-là, hein ! L'éducation, c'est cela : une vigilance de tous les instants. Aussi, excusez-moi. Je ne vois pas bien ce qui se passe là-bas ; mais ça m'a l'air de ne pas tourner rond : je vais aller mettre de l'ordre.  
Sortie de papa. Rentrée de maman.  
La maman : — Croyez-vous ! Ils allaient se battre parce que Loulou voulait faire un château et François une forteresse. Mon mari les a mis d'accord en conseillant la construction d'un château-fort. Voilà, il suffit d'un peu d'attention et d'un brin de diplomatie pour avoir la paix. Mais pourquoi les ramène-t-ils tous les deux ? Que peut-il y avoir encore ? Ils ne sont pas sages ?  
Le papa : — Mais si, mais si . . . seulement je viens de m'apercevoir qu'il est six heures, donc grand temps de repartir. Ah, comme le temps passe vite et agréablement à bavarder de ses petites affaires ! Mais aussi quel plaisir de se détendre et d'oublier ses soucis quotidiens !  
La maman : — Oui, cela m'a fait grand plaisir, et c'est si reposant ! Allons, les enfants, en route. Et à bientôt, ma chère. J'ai été si contente de vous revoir et de pouvoir causer tranquillement avec vous !  
● Loulou et François se ruent dans l'auto. Coup de klaxon. Sourires, gestes d'adieu. C'est alors que j'ai balancé entre l'aspirine et le fou rire. Mais que je n'ai pas ri parce que, si c'est là ce que donnent les efforts de parents si bien intentionnés, si attentifs, alors, alors . . .

MARTE DESBUISSONS

# LE MAL aux JAMBES



J o s i n e  
L A N N O Y

• “J’ai mal aux jambes !”. Cette plainte s’entend de plus en plus souvent, en fin de journées de labeur. Une femme sur trois souffre des jambes au retour d’âge, une sur cinq parmi celles qui ont eu des enfants, une sur dix parmi les jeunes femmes sans enfants ou les jeunes filles. Les jambes “pèsent cent livres”. On éprouve des fourmillements, des douleurs, des crampes. Se déplacer, piétiner, devient un cauchemar.

## CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE SEULE

- Par tous les moyens, cherchez à activer la circulation.
  - Dormez, jambes surélevées en pente douce, sans décalage brusque de niveau (glissez un coussin entre sommier et matelas, au pied du lit).
  - Pendant vos moments de détente, allongez-vous, toujours jambes surélevées, au lieu de vous asseoir.
  - Le matin, avant de vous lever, massez-vous doucement : à plat dos, prenez un pied entre les mains, genou à la poitrine, jambe verticale, faites glisser les mains en collier le long de la jambe, de la poitrine des pieds à la cuisse, plusieurs fois. Allongez alors la jambe sans la plier, recommencez avec l’autre.
  - Le soir, au lit, avant de dormir, levez verticalement les jambes pendant une minute ou deux et faites jouer les muscles des mollets en allongeant la pointe des pieds puis en la ramenant en direction des genoux plusieurs fois de suite. Massez ensuite légèrement, comme le matin.
  - Trois ou quatre fois par jour, pendant quelques minutes, posez la plante du pied (talons et mollets restant dans le vide) sur le rebord d’un meuble plus haut que votre siège. N’allongez pas complètement les jambes, mais fléchissez les genoux en souplesse.
  - Si vous vous trouvez à la mer, marchez chaque jour dans l’eau, à mi-mollet, tout le long de la plage.
  - Quand vous travaillez debout toute la journée, appuyez-vous tour à tour sur chaque jambe, pour vous délasser. Effectuez de temps à autre, sautilllements, élévations sur la pointe des pieds et ballottage des jambes. Ne portez pas de hauts talons qui accentuent la sensation de fatigue.
  - Accomplissez assise les tâches ménagères pour lesquelles vous restez parfois debout par

routine : épluchage des légumes, préparation des gâteaux...

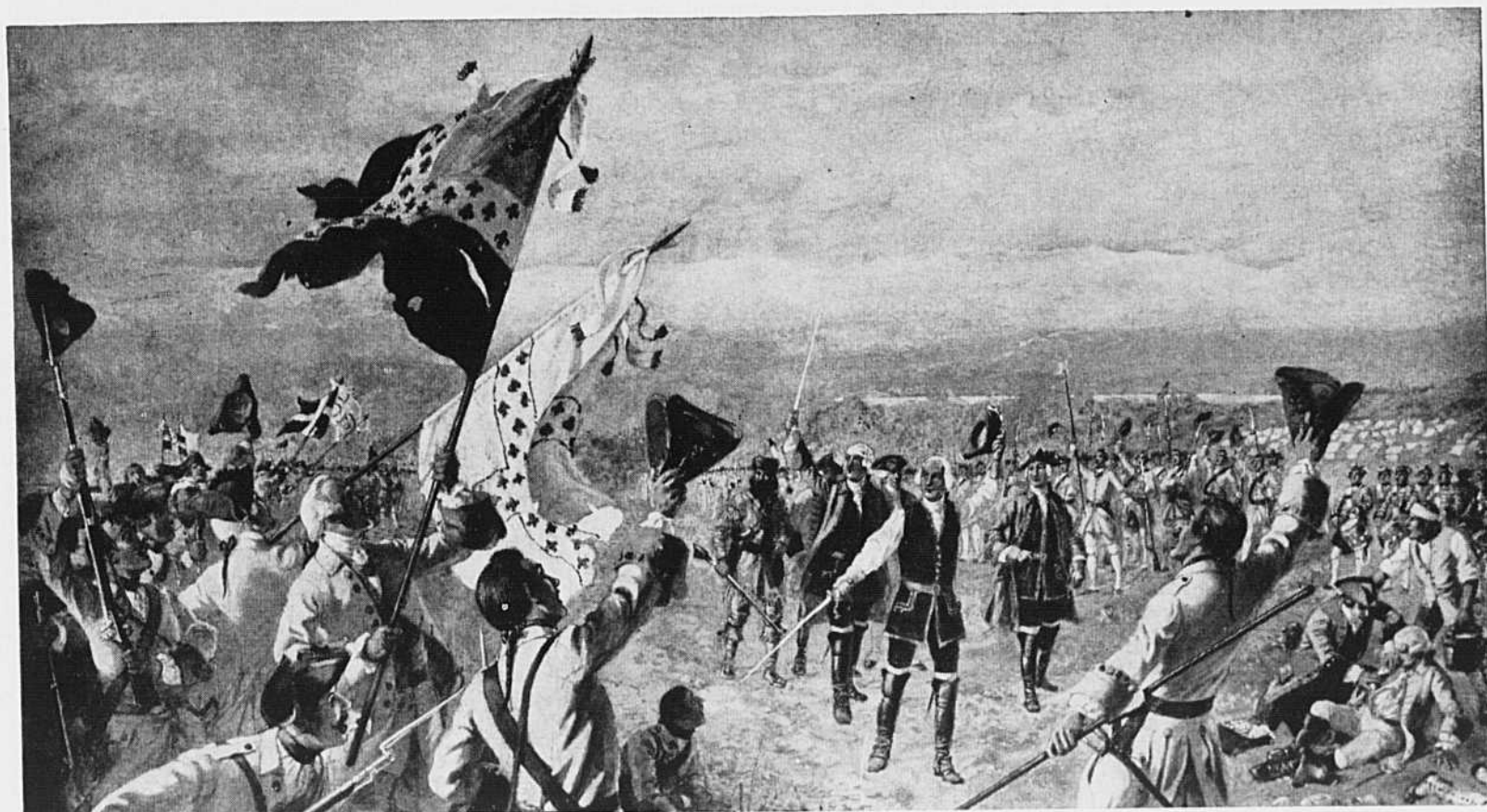
— Evitez tout ce qui ralentit la circulation et congestionne les jambes : croiser les jambes quand on est assise (croiser seulement les pieds); porter une gaine serrée au niveau de l’aîne, ou des jarretelles, des chaussures à semelles de crêpe (la chaleur excessive développée au niveau des pieds hâte les manifestations de fatigue); prendre des bains de pieds trop chauds ou trop prolongés; exposer les jambes au soleil; employer bouillotte ou chauffeferette.

## CE QUE PEUT LE MEDECIN

- Bien souvent hélas ! si ces conseils diminuent douleur et fatigue, ils ne suffisent pas à guérir le trouble qui les provoque. Un traitement médical s’impose. Certains spécialistes se sont attachés à le mettre au point et celles qui le suivent consciencieusement ont la joie de voir, en quelques mois, leurs jambes redevenir normales, même après cinquante ans, même après des années de souffrance. Le traitement est à base de massages ultra-légers, de rayonnements électriques qui vident en douceur les cellules engorgées de liquides, puis d’une gymnastique circulatoire spéciale. Cette gymnastique, effectuée à plat dos, jambes en l’air, un coussin sous les reins, fait circuler le sang plus activement et dénoue le spasme des vaisseaux qui gêne la circulation. (Vous constatez l’obstacle quand, étant couchée sur le dos, vous gardez les jambes en l’air; celles-ci se vident, mais elles deviennent froides parce qu’elles ne se remplissent plus. La gymnastique au contraire active la circulation.)
- Peu de mouvements sont nécessaires, mais on doit s’y initier sous la direction d’un moniteur. Dès que l’on va mieux, on travaille chez soi, et on espace les séances. A la fin, une par semaine, puis une par quinzaine suffisent. Rapidement, les jambes dégonflent de  $\frac{1}{4}$  à  $\frac{1}{2}$  pouce sur toute leur longueur, du cou-de-pied à la cuisse. On ne souffre plus, on ne gonfle plus (il faut changer de chaussures, prendre parfois jusqu’à trois pointures au-dessous). La peau se resserre, reprend une épaisseur et une couleur normales.
- Il n’existe pas de cas incurables. Si vos jambes vous affligent, ne vous abandonnez pas au désespoir. Avec des soins, du temps, de la patience, vous leur rendrez santé... et élégance !

# CARILLON

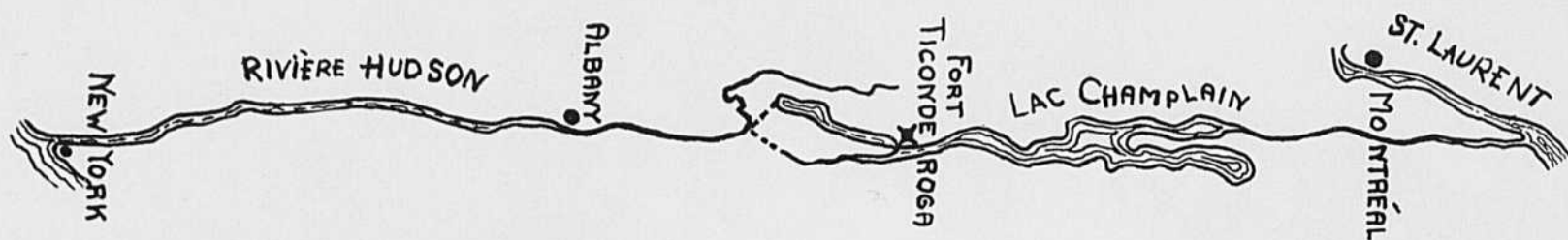
pays de **MONTCALM** et de



*Ce dessin historique nous représente Montcalm, Bourlamaque et Lévis félicitant les troupes françaises pour leur victoire à Carillon. Un fervent « Te Deum » a retenti à travers la forêt.*

Au début d'avril 1962, j'eus le plaisir de contempler avec admiration le monument érigé à Crown Point, New York, à la mémoire de Samuel de Champlain, pour commémorer son passage en 1609 sur le lac qui porte son nom. Un coup d'oeil sur le paysage tel qu'on le voyait de l'endroit où j'étais placé, était pittoresquement impressionnant. Une aquarelle vivante des eaux miroitantes du lac Champlain, les hautes crêtes des Adirondacks à ma gauche, encore enneigées, avec à l'est, la chaîne des Montagnes Vertes qui, évidemment, ont donné leur nom à l'Etat du Vermont. Presque à mes pieds, un étroit rétrécissement des eaux du lac, large de quelques centaines de pieds à peine, mais immensément important autrefois par ce fait géographique qui lui donnait toute son importance. Ce détroit était en effet la seule voie maritime par laquelle on pouvait atteindre le Canada des colonies françaises et, inversement, les colonies britanniques de la Nouvelle-Angleterre. Pendant 150 ans, Français, Canadiens, Anglais et leurs alliés sauvages y passèrent. Les historiens se rangent de l'avis que la rencontre de Champlain et ses alliés d'un côté, et les Iroquois de l'autre, a eu lieu sur le terrain bas au nord-est du site du Fort Ticonderoga, à seulement 15 milles au sud « de la pointe de la couronne ». Champlain signale le fait à peu près dans ses « Voyages et découvertes », publié à Paris en

1613, où il fait mention d'une bataille qui eut lieu à 43 degrés de latitude près d'un lac auquel il a donné son nom. Le visiteur d'aujourd'hui aperçoit tout près du monument à Crown Point, les murs en ruines du Fort Saint-Frédéric érigé par les Français en 1731 ; un peu plus loin, un autre fort bâti de pierres et de terre en 1760 par les troupes anglaises du Général Sir Jeffrey Amherst. Ce dernier est presque intact et l'on y voit les quartiers d'officiers, la boulangerie, les cheminées faites de pierre, etc., qu'on est allé chercher je crois au vieux Fort Saint-Frédéric. Ces emplacements sont connus de milliers de personnes qui les visitent à tous les étés. Le matin de ma visite, le surintendant du parc à l'emploi du département de Conservation de l'Etat de New York, attira mon attention sur un mur mis à jour par les travaux de creusement, mur dont l'existence était inconnue dans le passé. J'ai appris depuis, que c'était probablement une partie de la fortification des grenadiers construite par les troupes d'Amherst en 1759. Ce mur de pierres juxtaposées sans ciment n'avait subi d'après les apparences, le moindre ravage du temps. La région du lac Champlain est tissée de faits historiques que tout Canadien français doit connaître. Un coup d'oeil sur la carte du Québec et les états de la Nouvelle-Angleterre suffit pour nous rappeler que les voyageurs du temps de la colonie passaient du fleuve Saint-



# CHAMPLAIN

par CHARLES SAURIOL



Monument Champlain à Plattsburg, New York.  
Photo, courtoisie New York Department of Commerce.



Vue à vol d'oiseau du fort Ticonderoga.  
A remarquer les demi-lunes ajoutées par les constructeurs  
du fort Carillon comme moyen de défense supplémentaire.  
Au bas-fond, les montagnes vertes de l'Etat du Vermont.

Laurent à la rivière Richelieu, du Richelieu au lac Champlain, pour atteindre un portage de la rivière La Chute, les eaux du lac George (autrefois lac Saint-Sacrement). Vint ensuite la rivière Hudson, la ville d'Albany et par la même voie d'eau, on pouvait atteindre la ville de New York. Il va sans dire que la défense du détroit du lac Champlain s'imposait pour la protection du Canada. A cette fin, le Fort Saint-Frédéric dont nous avons parlé plus haut, fut construit en 1731. Son importance diminua cependant lors d'une décision de construire un autre fort beaucoup plus puissant, sur le site de Ticonderoga, c'est-à-dire, à quinze milles au sud du Fort Saint-Frédéric. Le Fort Carillon construit d'après un plan de Vauban a ainsi fait son début dans l'histoire du pays. Comme à Crown Point, les eaux du lac Champlain se rétrécissent à Ticonderoga, ce qui en fait un site stratégique. Au même endroit presque, les eaux du lac George s'y déversent par voie de la rivière de La Chute.

Les premiers travaux furent exécutés à Carillon en septembre 1755 et se continuaient encore en 1759 lors de sa reddition aux mains des troupes britanniques. Sa restauration fut commencée en 1903 sous l'initiative de feu Stephen Pell. M. Pell se servit des vieilles fondations pour rebâtir les murs à leur état original. Notons en passant

que les troupes françaises de Bourlamaque et d'Hébecourt ont détruit une bonne partie du fort en faisant sauter la poudrière lors de l'avance de l'armée d'Amherst en 1759. Carillon fut donc reconstruit par les Anglais qui en même temps, en ont changé son nom pour Ticonderoga. La révolution américaine a permis au fort de retrouver sa valeur militaire, mais cette guerre terminée, Ticonderoga tomba en ruines. De plus, les colons américains se servaient librement des pierres que les maçons français eurent tant de peine à tailler. Le touriste peut voir aussi les ruines du petit village tout près du fort qui renfermait la boulangerie, l'hôpital, une forge, le magasin de vins, les entrepôts divers, etc. Ce village, situé entre le fort et le Lac Champlain est facile d'accès et ceux qui le visitent ont un meilleur aperçu des conditions dans lesquelles les ancêtres vivaient : un pays sauvage qui manquait de presque tout.

La rivière La Chute est demeurée telle qu'elle était au temps de Montcalm. Sur cette rivière, les Français ont construit un moulin à auge dont les scies fournissaient les planches, madriers et tout autre bois de construction servant à l'usage de la garnison. Nos ancêtres étaient des hommes pratiques et débrouillards.

Dans son ensemble, le décor de ce pays historique a peu changé ; les hauteurs de Carillon peut-être un peu plus que le reste si l'on



*Des cérémonies historiques se déroulent à Ticonderoga à tous les étés.  
Ces artilleurs sont vêtus d'uniforme du temps de Montcalm.*

**“CHRETIENS, CE NE FUT, POINT MONTCALM ET SA PRUDENCE,  
CES ARBRES RENVERSEES, CES HEROS, LEURS EXPLOITS,  
QUI DES ANGLAIS CONFUS ONT BRISE L'ESPERANCE  
C'EST LE BRAS DE TON DIEU, VAINQUEUR SUR CETTE CROIX”**

*(citation sur la croix que Montcalm fit ériger à Carillon)*

tient compte des souvenirs de cette bataille du 8 juillet 1758 et des héros qui y prirent part. Tout est indiqué par des panneaux-guides et des monuments. Nous devons au peuple Américain une expression de reconnaissance pour avoir su si bien conserver ce site historique. Je suis particulièrement redevable à Madame Thos. V. Lape, bibliothécaire du Fort Ticonderoga pour sa précieuse collaboration, et qui m'a fourni les différents textes, brochures et photos pour la réalisation de ce reportage. La bibliothèque à Ticonderoga est dotée d'une collection de manuscrits, éditions qu'on ne saura jamais remplacer. L'équipe de cette bibliothèque est constamment à l'oeuvre et fait paraître sous forme de bulletin des traductions de lettres françaises et autres, dont le dernier fut le journal de Louis Antoine de Bougainville, l'aide de camp de Montcalm. Ce dernier se lit comme un roman. Les photos qu'accompagnent ce reportage sont bien peu de choses à comparer à cette impression de réalité que l'on ressent lors d'une visite au Fort. Les souvenirs du passé y abondent et l'on apprend par des affiches bien en évidence que Montcalm passait souvent à cet endroit, ou que telle ou telle personnalité militaire y a laissé ses traces. Voici les faits qui ont fait jaillir les hauteurs de Carillon d'importance historique : Une armée anglaise, forte de 17.000 hommes sous le commandement du Général Abercromby montait le lac Saint-Sacrement en petits bateaux pour tenter un assaut contre le Fort Ticonderoga, et ce bastion disparu, elle s'engagerait à l'invasion du Canada. Montcalm ne disposait que de 3.500 hommes pour rencontrer l'armée vastement supérieure numériquement à la sienne. Sa petite armée composée de troupes françaises, de la milice canadienne et de sauvages, fut déployée pour la plupart sur les hauteurs de Carillon.

La stratégie de Montcalm fut assez simple. Un mur de troncs d'arbres, haut de sept pieds fut érigé et s'étendait en zigzags sur une longueur de trois quarts de mille en forme de fer à cheval. Une reproduction du mur original nous permet aujourd'hui de constater comment ce travail fut exécuté. Le mur à Carillon était crénelé au ras du sol et à la hauteur d'un homme à genoux, ce qui permettait aux défenseurs de maintenir un feu bien attisé, sans s'exposer eux-mêmes aux fusillades de l'ennemi. Comme mesure de défense additionnelle, des centaines d'arbres furent abattus, les branches raccourcies à la hache et taillées en pointe. Cet abattis constituait une barrière formidable contre laquelle les troupes d'Abercromby furent impuissantes. Le fossé que nous voyons était creusé comme moyen supplémentaire de défense, mais seulement après la bataille de Carillon.

C'est impressionnant de se tenir là et de laisser sa pensée voguer à ces temps historiques. La forêt conserve toujours son aspect solennel. Les branches s'agitent en doux murmures poussés par une brise légère du printemps. Une croix se dresse à quelques pieds seulement de l'endroit où je me trouvais, croix qui ressemble à celle que Montcalm fit ériger en reconnaissance de sa victoire.

Abercromby escomptant une victoire facile et ne voulant pas attendre son artillerie, décida après consultation avec ses ingénieurs, de prendre les positions françaises à force d'armes. Au cours de l'après-midi accablant de chaleur de ce 8 juillet 1758, ses troupes essayèrent plusieurs fois de se frayer un chemin à travers l'abattis avec le régiment écossais du Black Watch en tête. Un survivant de ce régiment écrivit plus tard : « Nous ne voyons que le dessus de leurs chapeaux et le bout de leurs fusils. Leur feu fut plus furieux et soutenu qu'à Fontenoy », et il ajouta : « J'ai subi les deux ».

Les pertes totales du régiment Black Watch s'élevèrent pour ce seul après-midi à 64,7% de son effectif de mille hommes. A la fin de la journée, l'armée anglaise battit en retraite, ayant subi sur les pentes de Carillon et les rives du lac Champlain, des pertes équivalentes à la force totale de l'armée de Montcalm. Le dessin qui accompagne ce reportage représente Montcalm victorieux, félicitant ses troupes pour leur courage. A cette occasion un *Te Deum* d'action de grâces retentit à travers la forêt. Carillon devait rester encore une année sous le drapeau français. En 1759 il tomba aux mains du Général Amherst et son nom fut changé pour Ticonderoga. Ainsi commença une nouvelle ère de son histoire.

Nous, Canadiens français, devons sentir une fierté légitime pour les événements de Carillon. Mais pourquoi nous contenter de nous en rappeler vaguement alors que nous pouvons les retracer en touristes au cours d'un voyage à travers un beau pays qui ressemble beaucoup à nos Laurentides, et ceci par de belles routes. Je vous propose pour la fin août ou septembre, une visite à Ticonderoga, et en même temps, l'Etat de New York, le Vermont et le New-Hampshire. Ces états sont pittoresques, très boisés, montagneux, semés de lacs et bien pourvus d'hôtels et de motels à des prix très abordables. On y rencontre partout des gens sympathiques et accueillants, ce qui ajoute au plaisir du voyage. Parcourez donc le pays de Montcalm et de Champlain. Retrempez vos souvenirs historiques sur les hauteurs de Carillon, sans oublier le Fort Ticonderoga. Vous ferez de la sorte un voyage inoubliable, très accessible, à environ 135 milles de Montréal.



FRANCINE MONTPETIT

# SUR TOUTES LES SCENES

## J'AI RENCONTRE POUR VOUS...

... une jeune comédienne qui « promet ». Du genre de celles qui n'ont pas encore tout à fait réussi, que le public ne connaît pas ou peu, mais dont on peut dire sans se tromper qu'elles ont beaucoup à offrir. Louise Latraverse a fait partie de la distribution de « Côte de Sable » l'année dernière. Elle a joué deux ou trois fois au Théâtre Stella où on lui a confié des rôles légers, jeunes, sympathiques. Parce qu'elle est jolie et élégante, on sera sans doute porté à la « classer ». Son intelligence et son instinct du théâtre lui permettraient cependant d'offrir davantage à un public de plus en plus avide d'authenticité. Le succès viendra avec les années. Je serais étonnée qu'elle poussât rapidement comme un saule. Elle n'est pas de ces semblant de vedettes qui prennent tout ce qui passe parce que ça passe. Elle choisit consciencieusement, elle pèse le pour et le contre, elle s'interroge en fonction de son talent et de ses possibilités.

Louise Latraverse est gaie, saine, joyeuse. La vie pour elle est une chose simple, le bonheur un état que l'on se crée en donnant à tout ce qui passe son sens réel. Elle ne comprend pas ceux qui se jettent tête baissée dans le mélodrame ou les complications, elle aime la vérité et l'authenticité, elle rejette le mensonge ou l'hypocrisie comme autant d'obstacles à sa tranquillité intérieure. A cause de tout cela, elle s'entoure d'amis de sagesse et d'équilibre. Elle ne sait pas se mentir, donc elle ne ment pas aux autres.

De compagnie agréable, elle dissimule des opinions catégoriques sous le masque vrai de la douceur. La violence lui répugne mais elle admire la force de caractère, la volonté à toute épreuve qui renverse les obstacles. Louise Latraverse réussira parce qu'elle a foi en son métier, une foi qui ne fait pas abstraction du travail et de l'effort.

## AUTOMNE: LES ACTIVITES DU T.N.M.

Après avoir terminé les représentations de Richard II de Shakespeare aux Festivals de Montréal, le Théâtre du Nouveau Monde inaugurera sa douzième saison, le 11 septembre prochain, à l'Orpheum. Le programme de cette saison est particulièrement important autant par l'inscription de nouveaux noms au répertoire du T.N.M. que par le retour d'auteurs qui lui ont valu ses plus grands succès et qui étaient disparus de son affiche depuis quelques années.

Premier nouveau venu : Shakespeare, dans une excellente traduction de Jean Curtis, avec Richard II, dont le metteur en scène, Jean Gascon, entend faire l'un des spectacles

les plus somptueux du T.N.M. depuis sa fondation qui remonte à onze ans. Vingt-six représentations de Richard II seront données à Montréal et trois à Québec, les 1 et 2 octobre 1962.

Sous réserve de l'obtention des droits, le second spectacle de la saison sera Irma la Douce, livret de Breffort, musique de Marguerite Monnot. Monique Leyrac, qui a remporté un si grand succès dans l'Opéra de Quat'Sous, l'hiver dernier, a été pressentie pour chanter et jouer le rôle d'Irma. Robert Prévost dessinera les décors et les costumes de ces deux premiers spectacles. La première représentation d'Irma la Douce à Montréal, aura lieu le 12 octobre 1962. Le spectacle sera donné à Québec, les 17 et 18 décembre suivants.

De retour au répertoire du T.N.M. : Paul Claudel avec **Le Pain Dur**. Cette pièce a été montée et jouée, à Montréal, en 1946, par Ludmila Pitoëff. En janvier 1963, c'est Jean-Louis Roux qui mettra **Le Pain Dur** en scène, reprenant le rôle de Louis, tandis que Jean Gascon reprendra celui de Turelure et Charlotte Boisjoli, celui de Sichel. Si on se rappelle l'extraordinaire succès de **L'Echange**, en 1956, on ne doutera pas que **Le Pain Dur** attirera un public fervent durant les représentations qui en seront données à Montréal du 5 janvier au 3 février, et à Québec les 6 et 7 février 1963.

Depuis Sacha Guitry (**Mon père avait Raison**), le T.N.M. avait abandonné le théâtre de boulevard. Il y reviendra, du 12 février au 9 mars, avec **Les Vignes du Seigneur**, de Robert de Flers et Francis de Croisset. que Jean Gascon mettra en scène, Guy Hoffmann jouera le rôle d'Henri Lévrier qu'a créé en 1923, Victor Boucher.

Enfin, pour terminer sa saison, le T.N.M. reviendra à son cher Molière. Georges Groulx et Guy Hoffmann monteront un spectacle constitué du **Sicilien** ou **L'Amour Peintre** et du **Médecin malgré Lui**. A noter que ce spectacle Molière, ainsi que **Richard II** et **Le Pain Dur** seront donnés en matinée classique pour étudiants aussi bien à Montréal qu'à Québec.

En tout, cent-soixante-douze représentations seront données durant la saison 1962-63. Si des changements sont apportés dans le répertoire annoncé, les directeurs du T.N.M. entendent remplacer l'une ou l'autre pièce dont ils n'auraient pu obtenir les droits, par **Peer Gynt** d'Ibsen ou **Les Affaires** sont les Affaires d'Octave Mirbeau.

Voilà une saison qui s'annonce particulièrement brillante. On remarquera volontiers que les directeurs sont retournés à trois grands de leurs chevaux de bataille : Claudel,

le boulevard et Molière. Dans le second cas, on a certainement parlé d'une concession faite aux goûts du public puisqu'il s'est avéré certain depuis deux ans que ce genre de théâtre lui plaisait d'une façon toute particulière. Le T.N.M. retombe sur ses pieds et s'il glisse un Claudel dans son programme, ce n'est pas non plus sans raison. C'est là l'auteur à succès, celui sur lequel on mise juste. Quant à « Irma la Douce », son succès est déjà assuré. Il y a belle lurette que Jean Gascon y songe et le choix qu'il a fait de Monique Leyrac est excellent, voire même extraordinaire. Car elle y sera géniale... le mot n'est pas trop fort. Tout cela plus un Molière inconnu et un autre rabâché par tous les comédiens de Collège, tout cela dis-je, promet une saison fort divertissante et fort bien dosée. Je ne regrette qu'une chose : qu'on n'ait pas choisi définitivement « Les Affaires sont les Affaires » — pièce admirable, cruelle, déchirante mais qui aurait fait écho chez nous. Ce sera sans doute pour la saison 63-64.

## QUANT AUX AUTRES TROUPES...

Elles n'ont pas annoncé leur programme de façon définitive. Du côté du Théâtre-Club, c'est le silence, du moins au moment où j'écris ces lignes. Au Stella cependant, plusieurs projets sont à l'étude. Le Rideau Vert ouvrira ses portes le 15 septembre avec **LES PORTES CLAQUENT**. Suivront probablement **DOUZE HOMMES EN COLERE** (il y a là un problème de droits d'auteur) une autre pièce dont on ne connaît pas encore le titre, puis **La Revue**. On parle d'un Cocteau, d'un Giraudoux... et de plusieurs autres. Une fois de plus, les Montréalais sont assurés d'en avoir pour leur goût et pour leur argent.

## J'AI VU « JULES ET JIM »...

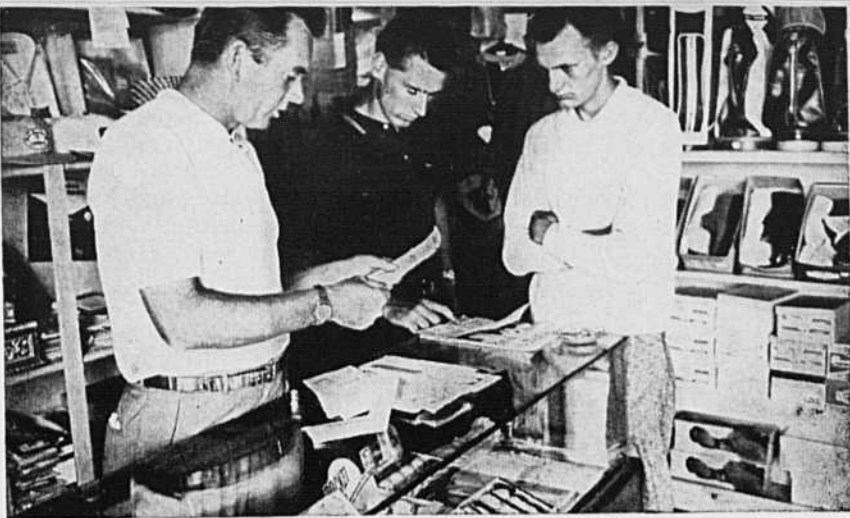
... et j'en conclus que le public n'est pas encore tout à fait prêt à accepter certaines choses comme possibles. En dehors de son cadre de vie, normal et routinier, il rejette systématiquement une autre façon de voir ou de penser. Il n'est pas nécessaire d'endosser les idées émises par ou dans une oeuvre, mais il est indispensable de reconnaître aux autres le droit de penser autrement.

L'histoire de Jules et Jim choquera bien des gens. En dehors de cet infernal triangle ou se confondent l'amour le plus libre et l'amitié la plus pure, il reste une douce impression de tendresse et d'humanité qui en font un film moins noir qu'on pourrait tout d'abord le penser. Abstraction faite de cette liberté consentie dans l'amour, l'amitié reste, inviolée.

Une chose me trouble chez Truffaut : sa technique. Entiché des « Travelings » (ce mouvement de camera qui donne une impression de balayage continu) il trouble le spectateur au point de lui faire perdre le fil du texte et de l'histoire. Les yeux se fatiguent du mouvement incessant, de ces déplacements sans doute voulus et symboliques, mais distrayants et agaçants.

Le public a beaucoup ri là où il ne fallait pas. La lettre d'amour que Jules écrit à sa femme durant la guerre a soulevé malgré son pathétisme des cascades de rires d'un bout à l'autre de la salle. Le public n'est-il pas assez mûr pour accepter qu'un mari dise à sa femme qu'il la désire et que son corps lui manque ? « Pas ton âme, lui dit-il, parce que je n'y crois plus... » La-dessus, encore des rires... Comme si la chose était impossible !

« Jules et Jim » est un film qu'il faut voir. Il vaut par tout ce qu'il offre et même par tout ce qui en lui est à rejeter. ♦



De gauche à droite : REAL JARRY, pro. du golf ; YVON LAUZON, ass. pro. et RICHARD LEFEBVRE, ass. pro. dans le magasin du Pro. au Club de Golf Ste-Dorothée.



Les jolies demoiselles sont admises au Club de Golf Ste-Dorothée et elles rient des mauvais coups des messieurs.



Apprendre à "putter" c'est facile, si vous pratiquez sur le beau vert de pratique du Club.

**NOTRE COUVERTURE :** En train de « putter », Monsieur Réal Jarry, pro du golf de Ste-Dorothée en compagnie de Monsieur Maurice Cardinal, co-propriétaire du golf et Monsieur Paul Benoit.

Sous le titre de cette nouvelle rubrique, nous allons vous présenter, chaque mois, la vie ou les exploits de certains hommes d'affaires de chez nous. Nous vous relaterons, en le tenant d'eux-mêmes, la façon et la manière qu'ils ont utilisées pour réussir. Peut-être que cette réussite due, soit à un travail acharné, soit à une idée originale, pourra vous inspirer à votre tour, de telle façon que vous puissiez en faire votre profit. En tout cas, c'est la grâce que l'on vous souhaite . . .

## COMMENT NOUS AVONS RÉU

(Messieurs Maurice Cardinal et Paul Benoit).

Rien ne semblait devoir lier un jour Maurice Cardinal, hôtelier et homme d'affaires bien connu de la région de Sainte-Dorothée, fanatique golfeur, et Monsieur Paul Benoit, son voisin, un agriculteur expert, qui avait gagné plusieurs prix dans les concours agricoles, pour la qualité de ses concombres, en particulier. Rien, pas même le golf, qui, au début, était pour ce dernier « un jeu de fou qui consiste à frapper sur une petite balle, puis à courir après » . . . Rien, si ce n'est que les voisins possédaient chacun un champ, l'un de 30 arpents, l'autre de 60 . . .

Un jour, cependant les deux voisins se rencontrèrent, et après en avoir longuement discuté, convenèrent que ce serait une bonne chose que de faire un club de golf. Mais décider est une chose, et posséder les moyens de le faire en est une autre, surtout quand on sait les charges financières qu'il faut assumer, quand on veut construire un club de golf. Le problème semblait insoluble.

En 1952, Maurice Cardinal alla passer ses vacances en Floride. Il va de soi qu'il se livra à son sport favori. . . Et c'est en jouant qu'il rencontra un vieux médecin qui était membre du Miami Club Shore. Or, grâce à l'appartenance à ce Club, le vieux médecin pouvait pratiquer sur n'importe quel terrain de golf, de la région. Intrigué, Maurice Cardinal lui demanda de lui expliquer le procédé de recrutement du club. Peu de temps après, ce fut le secrétaire du club Miami Shore qui lui donna tous les détails concernant le fonctionnement du club. Il avait trouvé la solution financière à son problème.

Dès son retour, en compagnie de son associé, il fonda le premier club à certificat du Canada, à Sainte-Dorothée.

Qu'est-ce qu'un club à certificat ? C'est un club dont les membres reçoivent un certificat de participation pour un montant versé au club (A Sainte-Dorothée 500 dollars) qui garantit les dépenses faites, non seulement au club mais dans tous les autres clubs associés. Un membre de l'association des clubs de la Province. Le club Sainte-Dorothée devient financièrement responsable de tous ses membres dans les autres clubs. Il leur est donc possible de jouer dans n'importe quel autre club, sur simple présentation de leur carte. Le membre du club ne verse qu'un seul montant. Par la suite il n'a pas à côtiser pour couvrir les dépenses entraînées par les améliorations ou autres frais possibles, qui sont à la charge des propriétaires, tout comme les profits. Les membres du club, n'ayant pas le droit de participation à la gestion, n'ont pas les inconvénients de la responsabilité qui restent à la charge des propriétaires. Le certificat peut être cédé à un futur membre mais ne peut être racheté par le club.

Cette idée originale est profitable aux 2 parties, comme on le voit. Il va sans dire que la formule connut le succès qu'elle méritait. Parti avec un terrain de 9 trous et un chalet pour les golfeurs, le club de Sainte-Dorothée, au bout de 2 ans était en mesure d'acheter des terrains avoisinants et de devenir un magnifique 18 trous. Tous les tracés ont été faits par les 2 propriétaires assistés par les pros des clubs avoisinants. M. Cardinal s'est chargé du plan, et M. Benoit de l'entretien de verts. Dès cet automne, ils vont transformer le

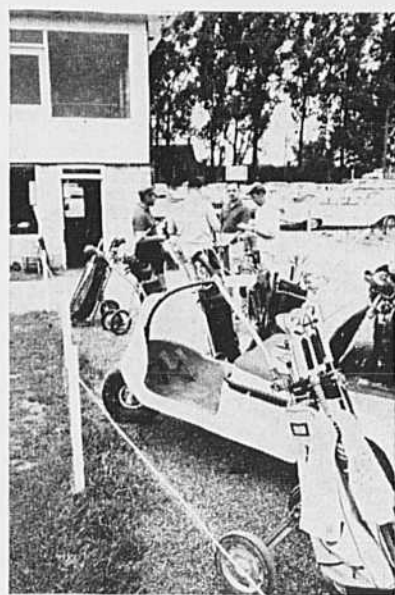
# COMMENT J'AI RÉUSSI...

par GILLES LEGAULT

## SSI . . . À FAIRE LE PREMIER CLUB DE GOLF À CERTIFICAT



C'est un beau départ, peut-être 250 verges. Où est la petite balle blanche ? . . .



On attend son tour.



Une vue d'intérieur du Club.



Un des postes de repos, casse-croûte et liqueurs rafraîchissantes.

« club-house », et songent déjà à construire d'ici quelques années une piscine et un jeu de curling.

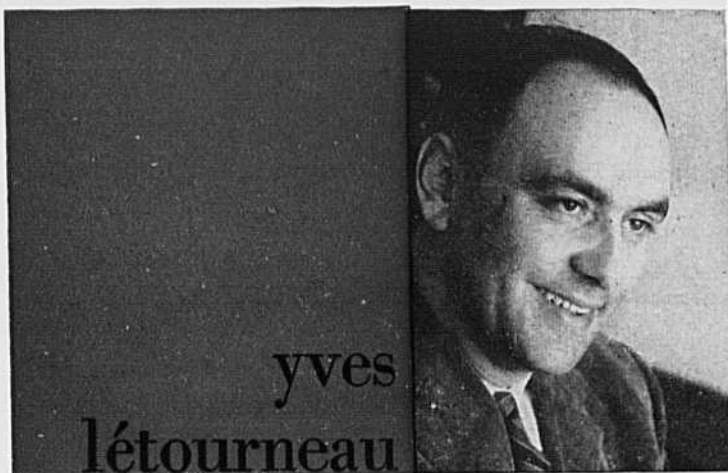
Ce club est leur oeuvre. Ils ont travaillé à tout, et M. Benoit n'a pas hésité, à 54 ans, à changer totalement de métier. Cela ne se fit pas sans quelques sacrifices, mais le résultat en valait la peine. Pensez donc . . . Un terrain de 6,580 verges, avec des crochets, avec des petits bois, des étangs, bref tout ce qu'il faut pour créer le suspense cher au golfeur . . . Inutile de dire, je crois que M. Benoit est devenu un fervent du golf, qu'il a pris, lui aussi la piqûre du golf ».

Cette formule de club a suscité beaucoup d'enthousiasme parmi les golfeurs, et certains même songent à prendre cette formule à certificat pour leurs propres affaires. Elle a permis, tout en faisant

prosperer le capital que ses propriétaires ont investi, à mettre le golf à la portée de bien des gens pour qui ce sport semblait trop cher. En somme elle donne satisfaction à tout le monde.

### LES RECETTES DE LA REUSSITE, D'APRES MESSIEURS CARDINAL ET BENOIT

Ayez de l'initiative personnelle, et confiance en vous-même. Etudiez votre affaire à fond, avant d'agir, mais ensuite n'ayez pas peur de travailler et de faire les sacrifices nécessaires. Aidez les autres à faire de l'argent, et vous en ferez vous-même. Et surtout, acceptez un succès, sans trop d'orgueil, parce que l'orgueil fait périr son maître . . .



yves  
Létourneau

# LA SCÈNE SPORTIVE

VUE DU  
BALCON

Si j'ai bonne mémoire, c'est bien l'oraison funèbre de la boxe que j'ai prononcée il y a à peine deux mois. J'aurais mauvaise grâce de revenir sur ce sujet. Pourtant c'est mon intention de le faire. Seules l'admiration et la sympathie que j'ai pour Floyd Patterson, champion des poids-lourds, pouvaient me mettre en contradiction avec moi-même. Ça en vaut la peine. Car Patterson, tout de même, c'est quelqu'un ! Quoiqu'on dise, quoiqu'on insinue, dans quelque mépris qu'on le tienne, je le considère un grand champion, le seul grand de notre ère médiocre.

## LE MATCH TANT ATTENDU

En septembre, Patterson rencontrera Sonny Liston. C'est un combat que j'ai bien hâte de voir. Pour plusieurs raisons. Non pas que j'attende beaucoup de ce match du strict point de vue pugilistique. Liston, à mon humble avis, n'est plus un adversaire de taille pour Patterson. D'ailleurs l'a-t-il jamais été ?... Je me pose sérieusement la question.

J'ai vu, à la télévision, Liston tenter d'abattre Eddie Machen. Et je n'ai guère été impressionné. Au début du combat, Machen s'était fracassé le poing droit sur le crâne de granit de Liston, et pendant huit rondes Machen a tenu Liston à l'impuissance d'une seule main ! la gauche ! Quand on sait que Machen n'a rien dans le poing gauche et que Patterson porte une tonne de dynamite dans ce même gant, on peut tirer certaines conclusions. C'est pourquoi Liston ne m'inquiète pas outre mesure.

## LA GUERRE DES MOTS

Ce que j'anticipe avec plaisir c'est plutôt la confrontation de deux clans d'experts aux opinions irréductiblement opposées.

Le clan Liston prétend que Patterson a peur et se dérobe ; qu'il n'est qu'un champion de paille ; qu'il n'a battu que des « médiocrités », évitant soigneusement de rencontrer le seul adversaire « sérieux », le futur champion : Sonny Liston. Le droite de ce repris de justice est, paraît-il, supérieure

au célèbre « marteau de Thor » de Johansen et par conséquent Patterson n'y verra que de la foudre et du tonnerre. Les championnats, les matches de toutes sortes se gagnent plus facilement en paroles que dans l'arène. Les partisans de Patterson, et j'en suis, admettent que Patterson a mis bien du temps à accepter le match Liston, à relever ce défi. D'ailleurs il paraît évident maintenant que c'est Cus d'Amato qui était allergique à Liston et à la clique dissimulée derrière lui. Dès qu'il a pris en main la direction de ses affaires Patterson s'est mis à la tâche et a pris sur lui de « vider ce dossier Liston ». Peut-on dans les circonstances l'accuser d'être un froussard, d'avoir craint Liston ? Je ne peux pas répondre pour vous, mais quant à moi je suis certain d'une chose : Patterson ne craint personne d'autre que lui-même !... Je m'explique.

## L'ENNEMI VÉRITABLE EST AUTRE

Patterson sait que Liston est « rouillé » par deux ans de complète inaction ; il sait que Liston n'a jamais été autre chose qu'un cogneur, qu'il lui faut des cibles immobiles, des « sacs de sable ». Liston poursuit péniblement, lourdement son adversaire ; s'il doit constamment poursuivre, il s'irrite et se met à fendre l'air. Machen l'a rendu fou de rage à force de le « boxer ». Patterson sait tout cela et il n'a peur que d'une chose, c'est de n'être pas capable de prendre Liston assez au sérieux. Il craint de tomber dans la même indifférence où il s'est enlisé à la veille du premier match contre Ingemar Johansen ! Floyd a tellement peur de manquer de stimulants psychologiques qu'il a même convoqué une conférence de presse à son camp d'entraînement pour « célébrer les mérites de Sonny Liston ». Incroyable mais vrai !... Il veut que les journaux lui rappellent des faits dont il n'arrive pas à se convaincre, lui grossissent, lui soufflent un adversaire qu'il voit petit et sans danger.

## LA BAUDRUCHE SE DEGONFLE

Et en fait qu'y est-il ce Liston. Qui a-t-il battu. Quel sérieux adversaire. L'automne dernier pendant que Patterson aidait Tom McNeeley à se relever du tapis pour tâcher

de faire durer un inégal et pitoyable combat, Liston regagnait son vestiaire tout glorieux d'un knockout en un round contre... contre qui en fait ? La mémoire me fait défaut. Je sais qu'il s'agit d'un Européen. Était-il seulement champion ? Et de quel pays ? Un voisin me dit qu'il s'agissait de Albert Westphal, un allemand. Il ne se rappelle pas lui non plus si Westphal était champion de son pays. C'est là le seul adversaire « sérieux » que Liston a rencontré en deux ans. Chose certaine, il n'y a pas de Johansen sur la liste des victimes de Sonny Liston et je doute fort que le nom de Floyd Patterson y apparaisse jamais

Le match de septembre confirmera la supériorité incontestable de Patterson, sa classe de grand champion. A moins qu'on se mette à traiter Liston de « médiocrité ». La chose s'est déjà vue. Vainqueur, Johansen devint le plus grand champion depuis Jack Dempsey. Battu il redevint un mythe, une invention de la publicité, une nouille.

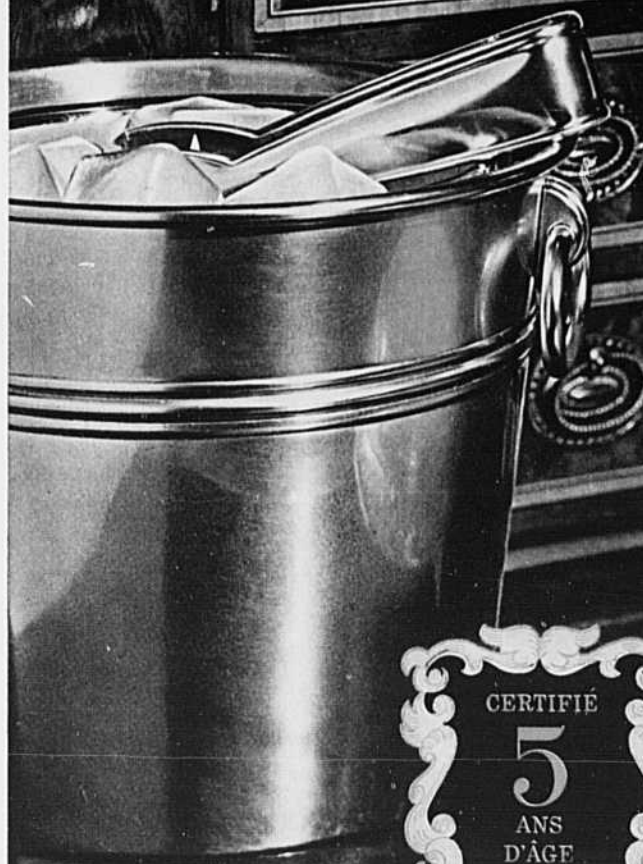
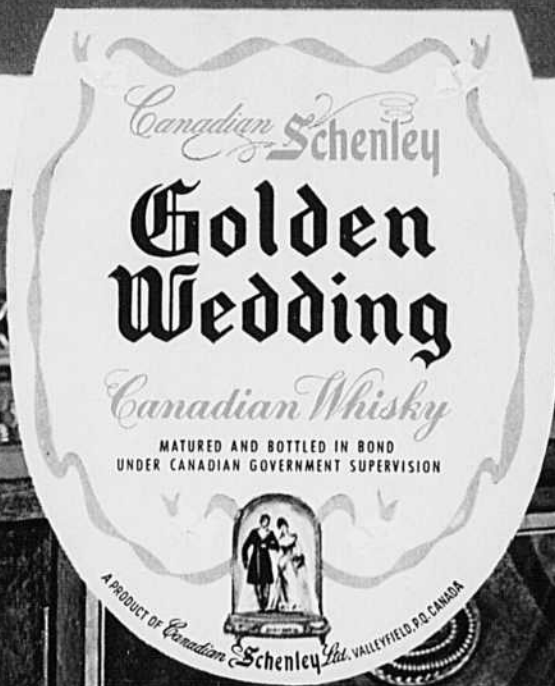
Pauvre Patterson, il n'a jamais eu de chance. Tous ses adversaires n'ont été que des gonflés qu'il s'est chargé de dégonfler. Il en sera ainsi de Liston.

## UN MOT QU'IL ME FAIT MAL...

d'avoir à dire, c'est que Robert Cléroux devrait se retirer. Il ne sera jamais champion. Son match avec Mike Dejohn l'a cruellement prouvé. Il ne deviendra malheureusement qu'un « sac de sable », qu'un « cheval de pratique », qu'une pauvre loque soulée de coups s'il ne prend pas la décision rapide d'accrocher ses gants.

Depuis cinq ans j'entends dire par tous les experts : Si ce gars-là apprend à raccourcir ses coups il ira loin ». Depuis cinq ans Cléroux n'a rien raccourci, au contraire il télégraphie de plus en plus loin. A quoi bon s'obstiner. Cléroux nous a donné quelques combats intéressants beaucoup de médiocres. Zora Folley l'a eu. Mike Dejohn de même. Il est temps, c'est un gars que j'aime bien. Mais je n'aime pas avoir pitié d'un boxeur. Et dans le match contre Dejohn, Robert m'a fait pitié. D'où ce mot qu'il me fait mal de dire !... ♦

Un choix pour la vie...



Pour ceux qui exigent aussi la qualité

Canadian Schenley **Golden Wedding** Canadian Whisky

ORDER OF MERIT, 12 ANS • O.F.C., 8 ANS • RESERVE, 6 ANS • TRADITION, 4 ANS • SCHENLEY LONDON DRY GIN

# Un amour comme le

*Les printemps sont doux et clairs,  
mais l'automne est lourd d'ivresse.  
Pour le bonheur et pour l'amour,  
il n'est pas trop tard !*

CLAIRE ouvrit la fenêtre, et le beau soleil de juillet l'aveugla. D'un geste prompt, elle rabattit les volets, tira les persiennes, et revenue dans l'ombre douce de sa chambre, elle commença sa toilette.

Elle était gaie et avait envie de chanter. Cette journée qui débutait s'annonçait particulièrement heureuse, et la jeune fille en savourait de bonne heure toutes les promesses.

Elle avait vingt ans ; elle était jolie, et elle le savait. Dans cette claire petite maison de Cazals en Tarn-et-Garonne, où elle vivait avec sa famille, il y avait trop de nombreux miroirs pour que, depuis longtemps, elle ne se fût pas fait une idée précise de sa petite personne.

A cet instant même où, debout devant l'armoire à glace, elle achevait de masser sur sa tête une opulente chevelure brune, elle contemplait l'image fidèle qui lui faisait face, avec une visible satisfaction.

Ni trop grande, ni trop petite, la taille fine, le buste plein, mince sans exagération, un visage à l'ovale parfait, au teint ambré, aux grands yeux noirs, Claire Nadié ne pouvait certainement passer nulle part inaperçue. La fortune de son père, dont la maison de fruits et de primeurs était une des plus importantes de Montauban, lui assurait une vie facile et le plus brillant avenir. Certes elle n'était pas fille unique. Il y avait après elle, les deux petites soeurs tard venues, nées quelques mois après la déclaration de la guerre de 1914, pendant que M. Nadié se battait en Champagne, et qui, en raison peut-être des angoisses maternelles, avaient une santé précaire et restaient encore fragiles. C'est à cause d'elles que la famille s'astreignait à vivre la plupart du temps à Cazals, en Tarn-et-Garonne, bien que les Nadié eussent à Montauban un confortable et luxueux appartement, mais l'air pur de la campagne convenait mieux aux jumelles, et tout avait été sacrifié à cela...

Aujourd'hui, ils attendaient des visiteurs : ses cousins, André et Thérèse Duget, qu'elle n'avait point revus depuis sa petite enfance. Ils vivaient à Paris

avec leur mère, veuve d'un humble médecin de quartier, et le fils espérait bien continuer la carrière du père. Riche d'espoir plus que d'argent, il menait dans la capitale la vie d'un étudiant pauvre et courbé vers les livres, ne se permettant guère de plaisirs. Sa soeur elle-même travaillait pour augmenter les ressources de leur modeste foyer. C'était vraiment la première fois qu'ils s'offraient de véritables vacances. Encore avait-il fallu pour les décider l'aimable insistance de la mère de Claire, qui avait écrit à sa cousine combien elle désirait revoir ses enfants.

— Ils vont être là, songait la jeune fille, regardant de sa fenêtre la ligne sombre de la voie ferrée.

Elle se hâta de remettre tout en ordre dans sa chambre, et passa dans la pièce à côté où dormaient les petites jumelles. Elle se pencha vers leur lit, effleura d'une main légère les boucles blondes de leurs fronts, et les appela par deux fois :

— Marie Nelly... Marie Lucy... Voulez-vous bien vous réveiller, petites paresseuses ! sans quoi vous ne serez jamais prêtes pour aller à la gare attendre nos cousins.

Bousculant couvertures, draps, oreillers, les fillettes sautèrent hors de leur lit, et la grande soeur commença leur toilette.

Elles avaient cinq ans, et elles étaient jolies à miracle. Si blondes, si blanches, avec leurs grands yeux de myosotis, elles faisaient songer à des statues de Saxe, délicates et fragiles.

Quand elles descendirent de leurs chambres, Mme Nadié, déjà installée à sa place favorite, les accueillit d'un tendre sourire auquel se mêlait, à son insu, une légitime fierté.

— Venez, mes petits boutons de rose, dit-elle aux jumelles ; venez vite m'embrasser.

De jeunes bras se nouèrent à son cou, des lèvres fraîches se posèrent sur son front.

— Bonjour, ma grande fille ; tu es jolie ; tu es jolie comme tout, ce matin.

Son regard enveloppait Claire, l'admirait, la caressait avec une sorte de ferveur.

notre



— Je suis si contente, maman !  
— Contente de revoir tes cousins ?  
— Mon Dieu, oui. Thérèse est de mon âge; nous serons amies tout de suite, j'en suis sûre.

— Vous aviez sept ans, toutes deux, la dernière fois que nous sommes allés à Paris. N'en as-tu pas gardé le souvenir ?

— Vague...  
— Et de son frère ?  
— Un peu plus précis. Parce qu'il était un garçonnet turbulent, et que je redoutais ses espiègleries.

— Il est l'aîné, mais de bien peu; quinze, seize mois peut-être. Et elle ajouta :

— J'ai beaucoup aimé leur mère. Elle n'était qu'une cousine assez éloignée, mais nous nous sommes élevées ensemble, ici à Cazals, et plus tard dans une pension de Montauban.

Le mariage nous a séparés. Alors que je demeurais en Tarn-et-Garonne, elle est montée à Paris. Depuis, nous n'avons eu que de brèves et rares rencontres.

— Elle est pourtant revenue à Cazals, me semble-t-il ?

— Oui, l'année de la mort de son

mari. Ce brave Pierre les a laissés dans une situation matérielle assez difficile, et elle a dû se résoudre à vendre ce qu'elle possédait à Cazals.

Tu sais, ce qu'on appelle ici le "Moulin".

— Quel dommage ! c'est si joli !  
— Germaine l'a beaucoup regretté, mais que veux-tu, il y a des circonstances dans la vie où l'on ne peut se permettre de faire du sentiment avec les vieilles pierres.

Marie-Nelly et Marie-Lucy achevaient de déjeuner; Claire décrocha au porte-manteau leurs grands chapeaux de paille, et les poussant vers le jardin :

— Allez jouer, leur dit-elle. Je vous appellerai pour l'heure du train.

## II

— C'EST tout à fait joli, ce coin de France, disait André à sa cousine, tandis qu'allongé dans l'herbe, sur la berge de l'Aveyron, il suivait d'un oeil rêveur le cours paisible de la rivière.

— Tu dis cela parce que tu le vois en passant; s'il te fallait y vivre toute l'année, peut-être changerais-tu d'idée.

— Sincèrement, Claire, est-ce que tu t'ennuies à Cazals ?

Elle se mit à rire :  
— Je n'ai pas le temps, les petites m'absorbent; maman se repose sur moi de tout le travail de la maison; les heures passent avec une rapidité surprenante. Ah ! si j'avais des loisirs, il en serait sans doute autrement, et la vie me semblerait bien monotone dans ce petit village.

André dit, songeur :  
— Tu n'y resteras pas toujours.  
— Mon Dieu, j'avoue que je l'espère bien.

— Tu te marieras.  
Elle répondit avec franchise :  
— Je le souhaite de tout mon coeur, mais pas encore: les enfants ont trop besoin de moi.

— Tu ne vas tout de même pas te sacrifier à elles. Si tu aimais quelqu'un, si ce quelqu'un t'apportait le bonheur, Claire, que ferais-tu ?

Sincère, elle répondit :  
— Je dirais à ce quelqu'un d'attendre un peu, d'être patient; je ne consentirai à quitter la maison que lorsque Marie-Nelly et Marie-Lucy auront été mises en pension. Alors, elles seront

de grandes filles, et pourront se passer de moi.

André s'écria avec une joie évidente :  
— Eh bien, personnellement, je suis ravi de te voir dans de pareilles dispositions. Car, ainsi, j'ai la certitude que de longtemps encore, un affreux monsieur ne viendra pas te prendre à nous. J'ai trop de joie à t'avoir retrouvée, ma petite cousine, pour consentir à te perdre encore. Mais, du moment que tu envisages la possibilité d'un mariage dans un temps aussi reculé, plus rien à craindre. Tu viendras chez nous cet hiver, et j'aurai la joie de te faire découvrir Paris.

— Aller à Paris, murmura Claire, quel rêve !

— Tu aimeras notre Ville Lumière; intelligente comme tu l'es, c'est ton esprit et ton coeur à la fois qui s'y attacheront.

Le jeune homme cessa de parler, parce que des promeneurs passaient, et l'un d'eux salua Claire aimablement.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.  
— Le médecin de Saint-Antonin, tu sais, la petite ville que je t'ai fait visiter dimanche dernier ?

— Le monsieur en veston gris ? Et l'autre, qui paraît plus jeune, et a une belle allure, ma foi ?

— Un industriel du Nord. On dit qu'il va acheter le "Moulin".

— Ah ! fit André, qui avait pâli, notre ancienne maison...

— Mais oui.  
Il eut un soupir, qu'il fut incapable de réprimer.

— Maman ne s'est jamais consolée d'avoir dû la vendre, et quant à moi, mon rêve le plus cher serait de pouvoir l'acquérir un jour.

Elle dit, en plaisantant :  
— Quand tu seras devenu un grand médecin, dont les consultations se paieront les yeux de la tête.

D'un ton net, il répliqua :  
— Je ne serai jamais médecin.  
— Comment, fit-elle, surprise, tu renonces à poursuivre tes études ?

— J'y renonce !  
— Oh ! mais c'est de la folie, André; tu travaillais si bien, tes premiers examens ont été de vrais triomphes.

— Tu exagères. J'ai été un étudiant consciencieux, comme il y en a tant d'autres.

— Enfin, peux-tu me dire pour qu'elle raison tu renonces à une carrière qui paraissait si bien te convenir.

— Oh ! pour une raison bien simple : le besoin et le désir de gagner de l'argent le plus vite possible. Te rends-tu compte qu'avant d'être docteur, installé, connu, il y en a pour des années ?

— As-tu trouvé autre chose de mieux ?

— Je le crois. Rien n'est encore définitif, mais j'ai le plus grand espoir de voir aboutir le projet que j'ai formé.

— Qui est... ?  
— De partir à la colonie.

— Mon Dieu, que va dire ta mère ?  
— Elle aura certainement beaucoup de peine de me voir m'éloigner, mais elle souffre trop de la demi-misère dans laquelle nous vivons depuis la mort de mon père, pour ne point comprendre, et, au fond, m'approuver.

— Et ce départ aurait lieu... quand ?

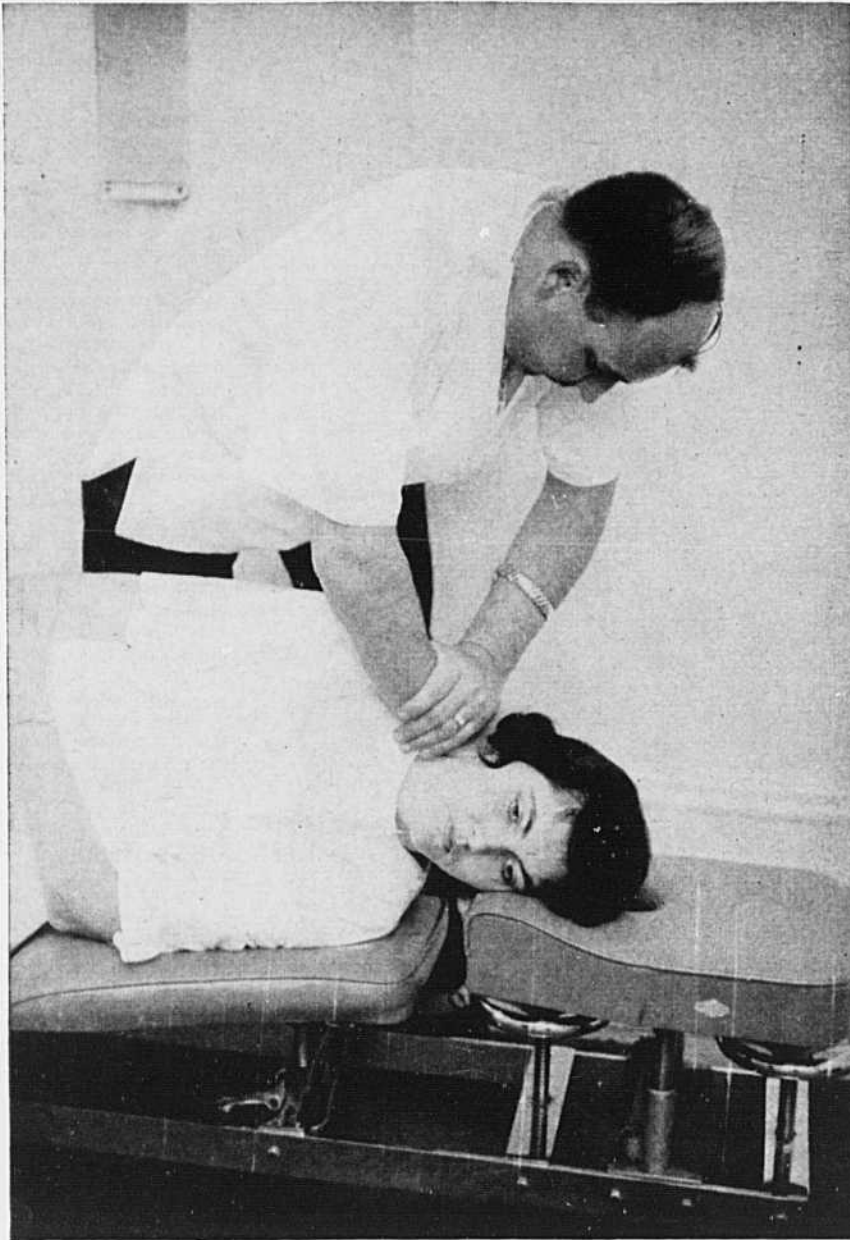
— Pas avant le printemps prochain, ce qui fait, ma petite Claire, que, d'ici là, nous aurons l'occasion de nous revoir souvent.

— Et que comptes-tu faire à la colonie ?

— Travailler dans une exploitation forestière; c'est dur, mais on s'y habitue. Le camarade qui doit me lancer là-dedans est en Guinée, où son père a fait une véritable fortune. C'est sous ses ordres que je débiterai.

— Allons, dit Claire avec tristesse, tu redoutais tout à l'heure que le mariage

[ Lire la suite page 19 ]



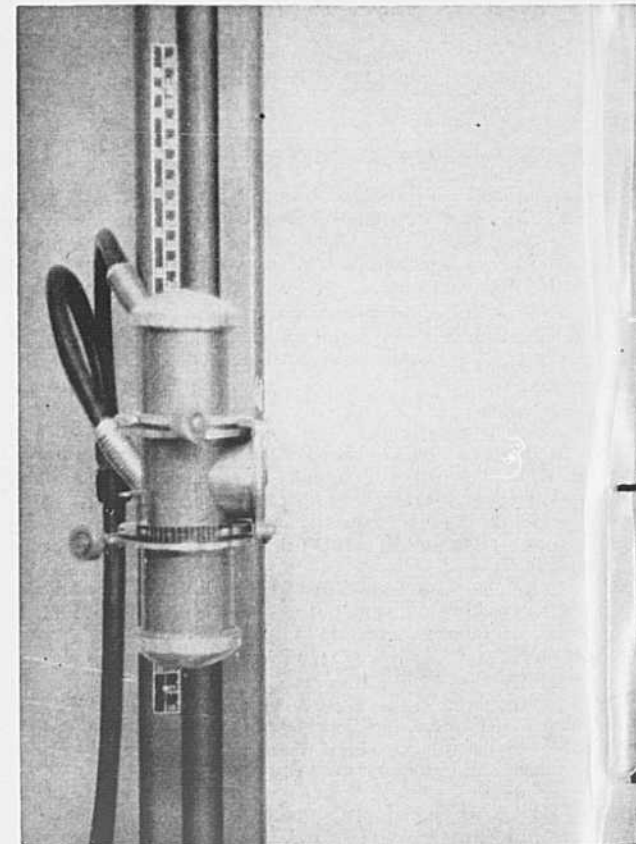
Ajustement spécifique pour les premières vertèbres cervicales.

Un matin de septembre 1895, Daniel David Palmer qui pratiquait alors à Davenport, Iowa, E. U., une science occulte, le magnétisme, était instruit du fait qu'un noir nommé Harvey Lillard, manoeuvre travaillant à l'entretien de l'édifice où Palmer occupait son bureau, était devenu subitement sourd à la suite d'un accident de travail. Cette surdité soudaine était survenue, selon l'explication du noir, simultanément à un coup qu'il avait reçu à la nuque au moment de l'accident. D. D. Palmer en fut vivement intéressé. Il vérifia sur-le-champ les vertèbres du cou du malade et constata qu'il s'y était fait un déplacement. Homme audacieux, il va s'en dire, il entreprit d'en faire la correction par une série de manipulations. Ses efforts furent couronnés de succès et Harvey Lillard recouvra le sens de l'ouïe. Intrigué par cet incident, Palmer se mit à étudier de plus près la physiologie de la moelle épinière et le mécanisme de la colonne vertébrale. Il conclut que des traitements identiques pourraient peut-être guérir d'autres maladies et commença à faire des recherches en ce sens. La chiropratique était découverte.

Chaque cellule du corps tire sa vitalité du système nerveux. Et c'est en retraçant les défauts de ce système causés par les déplacements vertébraux puis en les corrigeant que le chiropraticien traite, non pas les symptômes, mais la cause première de nombreuses maladies.

#### Prenons un exemple

Un malade souffre d'ulcères d'estomac. Le médecin prescrira généralement un régime lacté pour neutraliser l'acide qui irrite la paroi stomacale. Le chiropraticien, lui, examinera la colonne vertébrale dans le but d'y trouver les déplacements qui, par les effets nuisibles qu'ils peuvent directement ou indirectement créer sur le système nerveux sont souvent la cause des troubles de l'estomac et d'une foule d'organes vitaux du tout organique. Le parasympathique — le nerf pneumo-gastrique en particulier — préside en effet au fonctionnement du coeur, de l'estomac et des poumons. Il constitue avec le système



Prise de rayons-X, région cervicale.

# LE CHIROPRACTICIEN AU SECOURS DES MALADES

BIEN QUE DEPUIS 40 ANS LES CHIROPRACTICIENS DU QUEBEC AIENT TRAITE AVEC SUCCES DES MILLIERS DE MALADES, ILS ATTENDENT TOUJOURS LEUR RECONNAISSANCE LEGALE ET IL SE TROUVE ENCORE DES GENS, VOIRE DES MEDECINS, QUI ENTRETIENNENT DES PREJUGES SUR LA CHIROPRACTIQUE. FONDE SUR DES RENSEIGNEMENTS FOURNIS PAR LE DR ROGER MAURICE CHEVREFILS, D. C., DE MONTREAL, CET ARTICLE TENTE D'EXPLIQUER CE QU'EST CET ASPECT DE LA THERAPEUTIQUE ET LES CONDITIONS DANS LESQUELLES ON L'EXERCE DANS NOTRE PROVINCE.

Texte: MARCEL SEGUIN

Photos: HENRI BEAUCHAMP

sympathique et le céphalo-rachidien l'appareil régulateur des grandes fonctions de l'organisme humain. Souvent la paresse de l'estomac ou l'excès d'acidité ont pour cause une insuffisance d'influx nerveux par suite du pincement d'un nerf par une vertèbre. Le chiropraticien ajuste la vertèbre et l'estomac reçoit à nouveau toute l'énergie nerveuse nécessaire à son bon fonctionnement. Partant de ce principe, le chiropraticien peut donc traiter une foule de maladies par les manipulations de la colonne vertébrale.

La grande majorité de ceux qui consultent les chiropraticiens sont des personnes qui se plaignent de douleurs et de malaises dans le cou et dans le dos, de maux de têtes, de troubles du foie, de l'estomac etc. « Nous obtenons généralement, des résultats rapides disent les chiros. Mais nous ne traitons pas toutes les maladies; nous nous occupons seulement de celles qui relèvent de notre art et qui sont vraiment dues à une déviation de la colonne vertébrale.

— Combien de temps dure le traitement en général ?

— Cela dépend de la résistance du patient, de son âge, de la durée de sa maladie.

D'autres facteurs, comme l'hérédité, le milieu peuvent également influencer sur le temps du traitement.

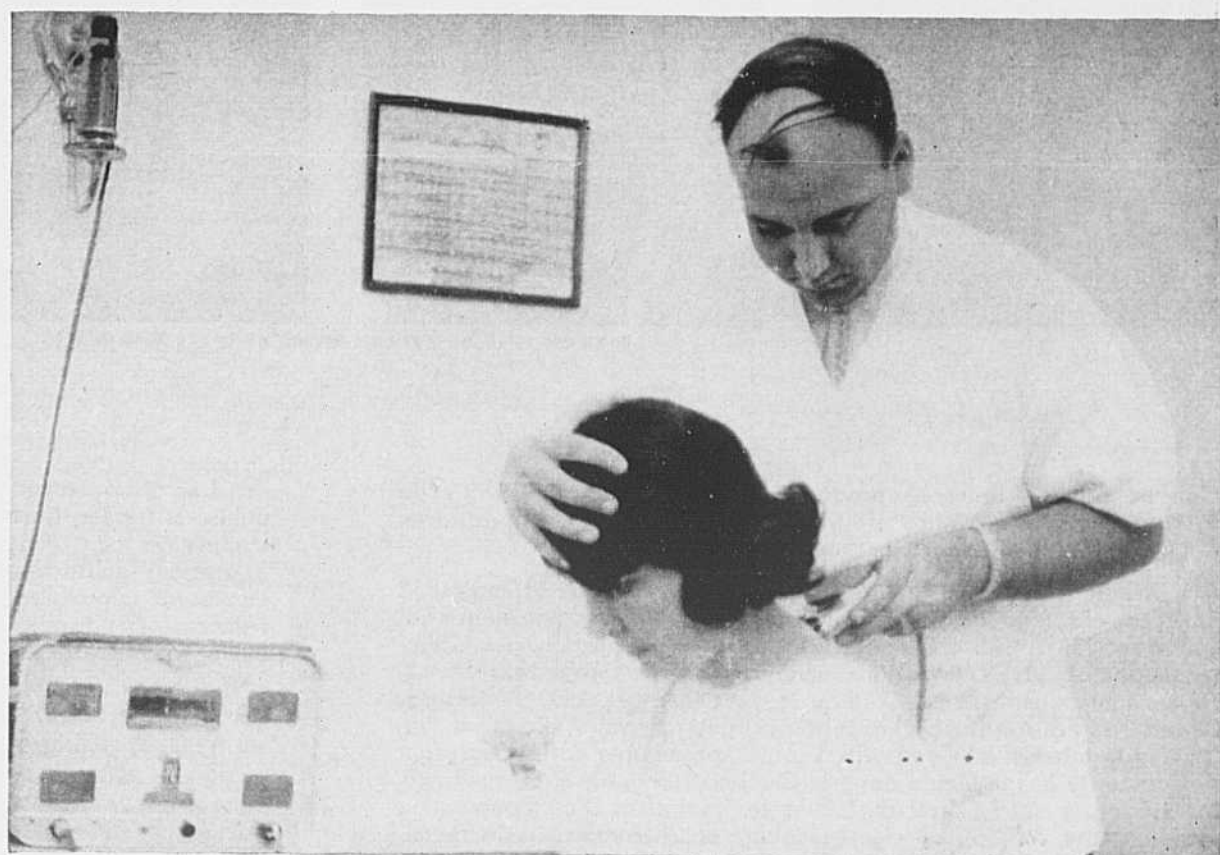
— Comment localisez-vous les déviations ?

— Nous avons plusieurs moyens à notre disposition. Par la palpation d'abord. En palpant les os de la colonne vertébrale, nous pouvons déterminer le déplacement d'une vertèbre. Ensuite, quand c'est nécessaire nous avons recours à la radiographie qui permet une analyse encore plus juste. C'est en examinant une pellicule radiographique que nous pouvons être fixés sur la nature d'une déviation. Enfin, nous avons des instruments proprement chiropratiques avec lesquels nous pouvons repérer un déplacement introuvable à la palpation. Lorsqu'une vertèbre déplacée pince un nerf, la pression s'accompagne d'une infime hausse de la température des tissus à l'endroit précis du déplacement. Grâce à un instrument muni d'un amplificateur, le neurocalographe, on peut déceler la moindre déviation.

Le doctorat en chiropratique exige quatre années d'études

Comment devient-on chiropraticien ?

Pour devenir chiropraticien dans la province de Québec et être admis dans le Collège des Chiropraticiens, il faut d'abord être bachelier ès arts ou avoir des études équivalentes et avoir fait quatre années d'études, au Canadian Memorial Chiropractic College de Toronto, la seule école de chiropratique au Canada, ou



Lecture au neurocalographe.

dans une autre école reconnue. Beaucoup de chiropraticiens canadiens ont reçu leur formation aux Etats-Unis.

Les chiropraticiens reçoivent une formation analogue à celle des médecins. Et comme eux, ils subissent des examens sur les sciences de base telles que l'anatomie, la pathologie, la physiologie, l'histologie, la bactériologie et la biochimie, dans la même salle et sous les yeux des mêmes examinateurs. En outre les chiropraticiens doivent étudier les techniques chiropratiques et faire 18 mois d'internat. Les chiropraticiens font 12 mois de radiologie. Il va sans dire qu'ils approfondissent le système nerveux et doivent être passés maîtres dans l'art de la palpation et de la manipulation avant de recevoir leur doctorat.

A l'Institut médical John Hopkins, le cours est de 4,100 heures et à l'Institut chiropratique Palmer, il est de 4,285 heures, soit environ 200 heures de plus à l'avantage des chiropraticiens.

Longtemps les chiros ont été considérés comme des « guérisseurs ». Même de nos jours, ce préjugé a la vie dure. Il reste encore des gens, voire des médecins, qui demeurent sceptiques à l'égard de la chiropratique, ainsi que l'a montré un sondage de l'International Surveys Limited, en 1960. Mais les préjugés courent les rues depuis que le monde existe et l'ignorance en est le motif principal, ceci alors que la vérité file son petit bonhomme de chemin. On conseille aux personnes qui consultent un chiropraticien pour la première fois de s'assurer qu'il est bien en règle avec le Collège des Chiropraticiens.

#### La legalisation de la chiropratique dans la province de Québec

Partout dans le monde et surtout en Amérique, les législateurs ont reconnu la chiropratique, sanctionnant dans la loi la pratique d'un art dont la population avait déjà reconnu les bienfaits. Aux Etats-Unis, 46 états sur 50 reconnaissent la chiropratique et, au



Ajustement des basses cervicales et hautes dorsales.

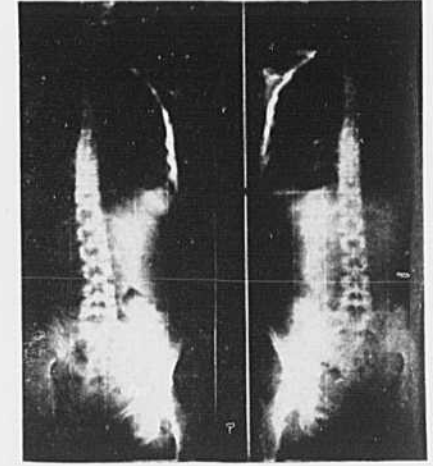
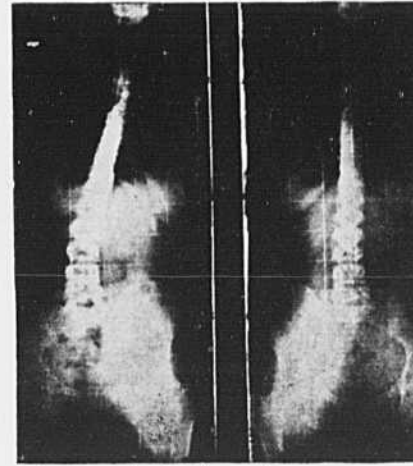
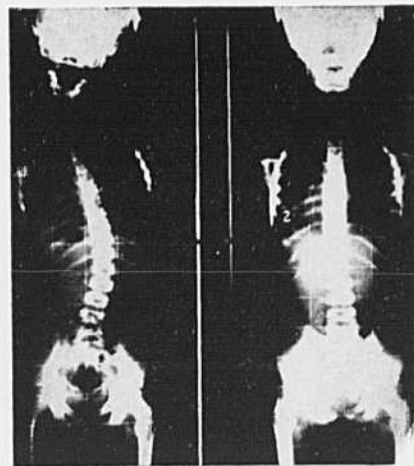
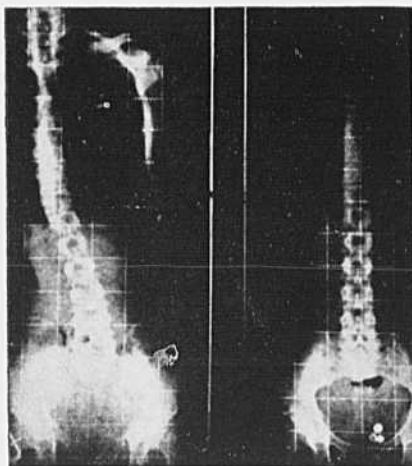


Ajustement des vertèbres dorsales centrales

naissance officielle de la chiropratique. On comprend que les chiropraticiens ne se sentent pas à l'aise et ils ne le seront pas tant que le gouvernement provincial n'aura pas adopté une loi régissant leur profession.

Or depuis que la chiropratique s'est imposée à toute l'Amérique du Nord, les raisons des médecins ont beaucoup perdu de leur force et les gouvernements prêtent une oreille de plus en plus sympathique aux légitimes revendications des chiropraticiens. Ce qui a beaucoup nui à ces derniers, c'est qu'ils étaient autrefois divisés. Depuis qu'ils se sont unis en Collège, leur cause est mieux accueillie.

Les chiropraticiens ont toujours voulu coopérer avec les médecins, convaincus que leur technique ne s'oppose pas à la médecine courante mais la complète. Les médecins qui en ont contre la chiropratique se recrutent surtout parmi la vieille génération. Les jeunes médecins n'y trouvent rien à redire. De temps à autre, un médecin publie dans les journaux quelque communiqué où il juge la chiropratique sévèrement puis on n'en parle plus.



Radiographies de patients avant et après traitements.

Canada, presque toutes les provinces à l'exception du Québec, et de la Nouvelle-Ecosse. Il n'y a présentement pas de chiropraticiens à l'Île du Prince-Edouard et Terre-Neuve.

Depuis trente ans et plus, les chiros du Québec attendent la sanction officielle de l'Assemblée législative. Ils sont aujourd'hui 250, dont 150 à 175 à Montréal. En 1933, l'Association des Chiropraticiens de la Province de Québec obtenait sa première charte. Ils se sont constitués en Collège le 18 décembre 1960 . . . après 29 ans ! Malgré cela la chiropratique reste illégale, elle n'est toujours que tolérée aux yeux de Thémis, parce que la loi régissant l'exercice de la médecine dans le Québec édicte en effet que seuls les médecins ont le droit de traiter les malades. D'où l'opposition systématique du Collège des Médecins et Chirurgiens à la recon-

Les chiropraticiens se sont largement mérité la confiance du public et les législateurs accueillent leurs revendications avec une sympathie non équivoque. Il est à souhaiter que bientôt l'on apprendra qu'ils sont affiliés à une université du Québec et que l'on verra apparaître la première école de chiropratique de langue française en Amérique. Les médecins ne peuvent plus sans injustice et sans se prêter au ridicule continuer à leur faire obstruction. Leur rôle à l'avenir est bien plutôt de coopérer tant sur le plan collectif qu'individuel avec leurs collègues chiropraticiens.

Il est à prévoir qu'une loi remettra toutes choses en place dès la session d'automne. Ainsi se terminera le débat médical le plus épique et le plus long depuis la fondation de la faculté de Médecine à Montréal. ♦

me prenne, mais je vois bien que c'est moi qui vais te perdre.

Il dit, avec une ardeur contenue :

— Mais pour mieux te retrouver. Tu verras, Claire, je reviendrai riche, et alors, tout me sera possible. Quant à Thérèse, elle est à peu près fiancée.

— Elle aime... murmura Claire rêveusement.

André se mit à rire.

— Oh! je m'affirmerai pas que ce soit le grand amour; si Thérèse se décide, ce serait surtout par raison, beaucoup plus que par sentiment.

— Je ne me marierai jamais comme cela, jeta Claire avec force.

— Serais-tu romanesque?

— Je veux aimer de tout mon cœur, de toute mon âme celui que j'épouserai. Je veux que l'abandon de tout ce qui était ma vie avant de la connaître me soit léger et facile pour le suivre; je veux le trouver plus beau, plus grand, meilleur que tous les autres. Jamais je ne me contenterai d'un à peu près; en amour, je veux l'absolu.

André regarda sa cousine. Il vit dans les yeux noirs, si doux, si purs, briller une telle flamme, que, pour la première fois, cessant de voir en elle la presque soeur à laquelle, depuis l'enfance, il s'était habitué à penser, quelques minutes, il se troubla. Il la vit telle qu'elle était, belle d'une beauté ardente et saine, avec un front au dessin hardi que couronnait la masse sombre de la chevelure, et sa bouche fraîche qui saignait comme une blessure.

Il lui prit la main, l'enferma quelques minutes dans les siennes, et il dit, d'une voix, sourde, d'une voix changée, qui malgré lui tremblait un peu :

— L'amour tel que tu le conçois, Claire, c'est aussi bien souvent la douleur.

— Tant pis s'il me déchire, fit-elle violente, tant pis si un jour je dois être par lui torturée; mais, jamais, tu m'entends, André, jamais je ne ferai un de ces mariages ridicules comme j'en vois tant, un de ces mariages que les parents ont arrangé, combiné, où tout est prévu comme dans une pièce bien montée, et pour lesquels je ne sais pas si ce qu'on doit éprouver davantage, c'est le mépris ou la pitié.

— Comme tu t'exaltes!... murmura-t-il, et comme tu es vibrante, Claire! Je ne reconnais plus ma sage petite cousine!

Elle se troubla et se sentit rougir.

— Je ne sais pourquoi je me suis livrée ainsi devant toi, dit-elle avec confusion. Jamais je n'avais encore laissé échapper de tels propos. Certains me jugeraient très mal s'ils avaient entendu.

— Mais moi, je t'approuve, Claire. Tu as raison de vouloir trouver dans le mariage autre chose qu'une banale affection, et tu es assez belle pour être assurée de réaliser ton rêve.

— Crois-tu? fit-elle pensive.

— J'en suis sûr.

Et parce qu'ils venaient d'évoquer le frémissant visage de l'amour, quelque chose passa entre eux, impalpable et léger, doux comme un frôlement d'ailes, quelque chose qui sembla les rapprocher, les confondre dans une rapide et secrète communion, et, troublés jusqu'au fond de l'âme, ils ne surent plus que se dire.

La voix de M. Nadié, toute proche, les arracha à leur rêve :

— Claire! veux-tu remonter à la maison? disait-il; le Dr. Ménil va venir avec M. Doulens.

— M. Doulens?

— Oui, cet industriel qui va acheter le "Moulin". Je les ai rencontrés tous les deux sur la place, devant l'Hôtel Dumas où ils venaient de déjeuner. Ils m'ont promis de venir nous voir. Je voudrais que tu cueilles des pêches bien fraîches, pour en offrir un panier à M. Ménil, et puis tu prépareras un goûter.

— Entendu. Tout cela sera vite fait.

Elle se leva, et les deux hommes la suivirent.

Claire trouva sa mère à la salle à

manger, allongée dans un bon fauteuil, suivant son habitude, un livre entre les doigts.

— Papa a engagé le Dr. Ménil et son ami à goûter, dit-elle; je vais préparer la table, les assiettes, les verres; ne te dérange pas.

— Ton père est toujours le même, fit Jane en haussant les épaules; si je ne mettais un frein à ses fantaisies, c'est tous les jours qu'il nous amènerait du monde à déjeuner, à dîner, à goûter!...

— Si ça lui fait plaisir, jeta Claire, conciliante, pourquoi nous opposer?

— Mais c'est un surcroît de travail pour toi, ma pauvre fille! Mélanie te seconde si mal! Je ne sais pas ce qui m'a retenue ce matin, de la mettre à la porte!

— Oh! Je t'en prie, maman, sois patiente. Qui trouverions-nous pour la remplacer? Tu sais bien que toutes ces petites campagnardes ne rêvent que de se placer à Montauban, et pour en trouver une à Cazals, c'est presque un tour de force.

Elle achevait de dresser les coupes de fruits, lorsque M. Nadié, la fameuse bouteille en main, entra dans la pièce.

— Où as-tu laissé André? lui demanda-t-elle.

— Sous un pêcher, avec Thérèse. Ils prétendent que le meilleur goûter se fait sous l'arbre, et ils refusent de monter. Au fond, je crois qu'il leur serait pénible de se trouver en face du nouveau propriétaire du « Moulin »; aussi n'ai-je pas insisté.

— Tu as bien fait, approuva Jane.

Et Claire ajouta, jetant un regard au-dehors :

— Je crois bien que voilà ces messieurs.

En effet, on entendit, le portail de fer s'ouvrir, puis il y eut des pas dans le jardin, un bruit de voix le long de l'escalier de pierre... Jane referma avec regret le livre commencé, et elle se leva pour accueillir les visiteurs.

— Nous sommes confus de vous déranger, Madame, dit M. Ménil en la saluant.

Elle répondit, avec un sourire charmant :

— Vous ne nous dérangez jamais, mon cher Docteur.

Et elle ajouta, regardant l'industriel :

— Et nous vous remercions d'avoir bien voulu nous amener notre futur voisin. C'est une affaire conclue, n'est-ce pas, Monsieur? Vous voilà propriétaire du « Moulin »?

— Et propriétaire ravi, oui, Madame. J'aime ce délicieux petit village; pour un homme comme moi, sans cesse jeté dans le tumulte des grandes villes, le bruit infernal des usines, vous ne sauriez croire ce qu'il y a de reposant de délicieux dans le calme et la pureté de ce coin de campagne! Vraiment, j'ai l'impression d'être dans l'antichambre du Paradis...

Tout en causant, ils étaient entrés dans la salle à manger, où Claire, debout devant la porte vitrée, les accueillait d'un sourire.

— Ma fille, dit simplement Jane Nadié.

Le Dr. Ménil ajouta en riant :

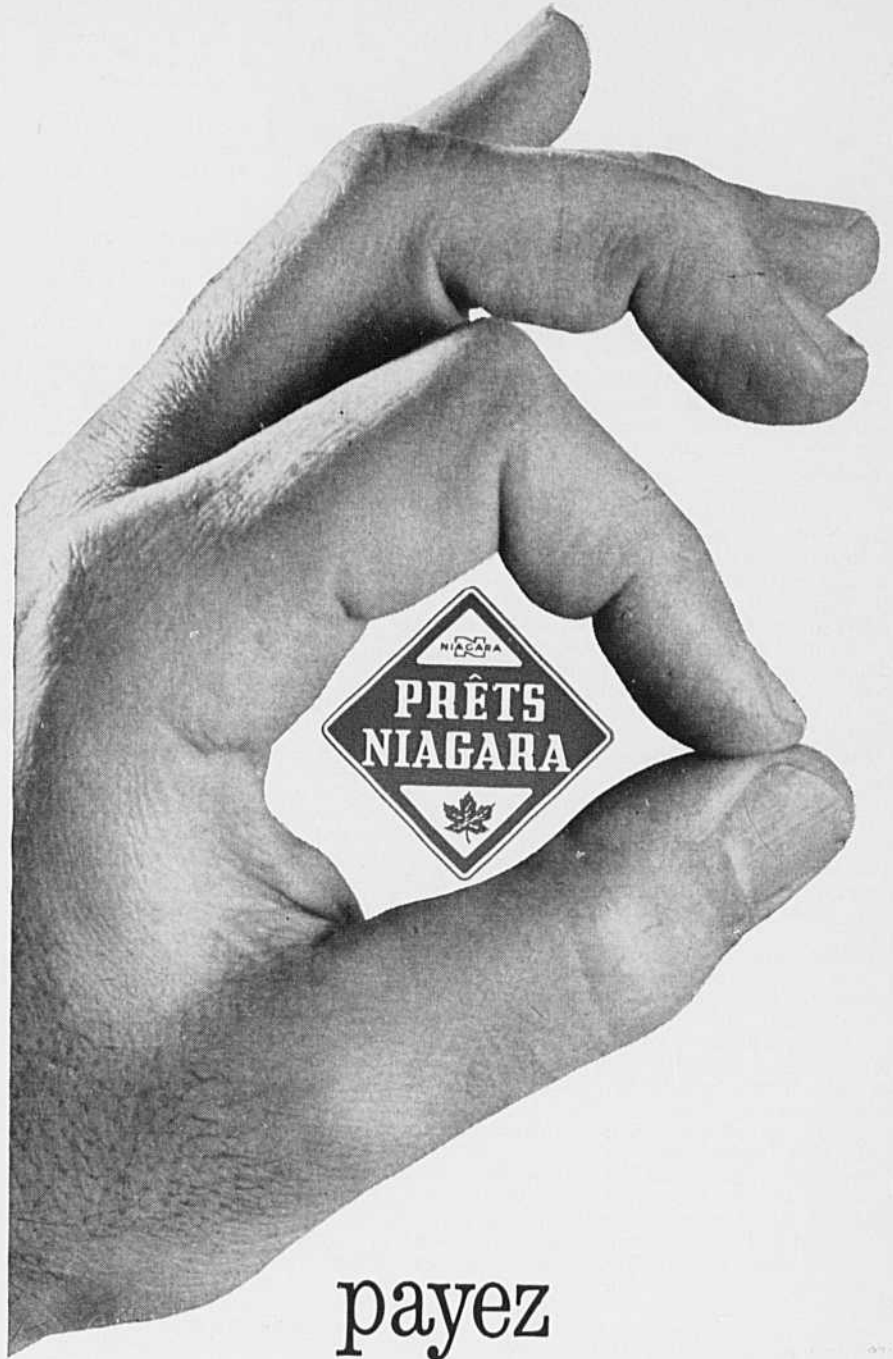
— Madame Nadié devrait préciser: ma fille aînée. Car il y a dans cette maison deux jumelles de cinq ans, et vous qui chérissez les enfants, Monsieur Doulens, vous seriez tout de suite conquis: Marie-Nelly et Marie-Lucy sont de petites merveilles.

Le regard un peu dur de l'industriel se posa quelques secondes sur Claire, il parut la juger, l'envelopper, la détailler en quelque sorte, comme il eût fait d'un objet d'art, et il dit, adoucissant le timbre un peu métallique de sa voix :

— Si elles sont la vivante réplique de leur grande soeur, je serai certainement conquis.

Ces paroles, et encore plus le regard qui les accompagnait, amenèrent sur le visage de la jeune fille une subite rougeur.

Et elle ne sut pas combien elle était charmante à cause précisément de cette confusion.



payez  
tous  
vos  
comptes  
demain...

en obtenant un prêt de "consolidation" dès aujourd'hui! Des milliers de Canadiens de tous les milieux ont recours aux services de Niagara Finance. Lorsqu'un besoin d'argent se présente, téléphonez à votre succursale la plus rapprochée. Niagara prête jusqu'à \$2,500—parfois davantage. Elle compte plus de 200 succursales au Canada; l'une d'elles se trouve dans votre voisinage.

**NIAGARA FINANCE COMPANY LIMITED**

*La plus importante compagnie canadienne de prêts aux consommateurs*

— UN MOIS que nous sommes ici, dit Thérèse qui, ayant accompagné sa cousine au jardin, l'aidait à ramasser les légumes pour le dîner du soir.

— Déjà! s'étonna Claire. Est-ce possible! Il me semble que c'était hier que nous venions, les petites et moi, vous attendre à la gare.

— Et, bientôt, il faudra songer au départ.

— Pourquoi?

— Mais parce que maman s'ennuie sans nous, et aussi parce que les meilleures choses ont une fin, et que nous ne pouvons, André et moi, abuser de l'hospitalité de tes parents.

Claire se mit à rire.

— Comme on n'a jamais défini où s'arrête l'usage et où commence l'abus, supposons, ma chère Thérèse, que vous n'en êtes encore qu'au premier stade.

Et sans laisser à la jeune fille le temps de répondre, elle poursuivit :

— Il est vrai que tu as des raisons... personnelles de désirer regagner Paris.

— Ah! fit l'autre, surprise, mon frère t'a mise au courant?

— Il m'a dit que des fiançailles non encore officielles, mais définitives tout de même, t'engageraient déjà, et je suppose que tu es impatient de revoir celui que ton cœur a choisi...

— Il m'a écrit ce matin; après de courtes vacances, il a réintégré la « boîte », et il a hâte de m'y voir rentrer à mon tour.

— Quand vous mariez-vous?

— Ses parents vont venir à Paris; ils parleront à maman; si tout marche bien, d'un côté comme de l'autre, je pense que nous envisagerons de célébrer notre union avant l'entrée de l'hiver.

Thérèse ajouta en souriant :

— Je compte sur toi pour être ma demoiselle d'honneur.

— J'accepte bien volontiers.

— Et... André, que va-t-il faire? reprit Claire, dont la voix tremblait un peu. Il m'a parlé d'un projet qui l'entraînerait au loin...

— Vers les colonies? Je suis au courant et je l'approuve.

Pourquoi végéter en France, quand là-bas la vie est large et facile? Mon frère est de ceux qui ne peuvent pas se contenter d'une existence médiocre; il a une envie féroce d'être riche.

— Comme il sera loin! soupira Claire.

— C'est pourquoi, maman et moi nous préférons le voir marié! J'ai à Paris une de mes amies, en tous points charmante, qui le suivrait volontiers, car je crois qu'elle l'aime sincèrement. Jusqu'ici, il s'obstine à ne point voir ce qu'il y a de révélateur dans les yeux de Suzette, quand ils se posent sur lui. Nous espérons qu'il finira par comprendre et se laissera toucher.

Leur cueillette étant finie, elles remontèrent vers la maison.

Mais Claire ne parlait plus. Elle était lasse, et toute la joie qu'elle avait dans l'âme, brusquement s'en était allée.

Quand elle eut remis le panier rempli de légumes à la petite bonne, elle prit prétexte d'achats à faire dans le village, et laissant Thérèse auprès de sa mère, elle sortit, au hasard des ruelles.

Elle passa devant la poste, et comme elle allait tourner sur la petite place, en direction de l'église, elle entendit une voix qui l'appelait.

Elle se retourna, et vit, assise à la terrasse de l'Hôtel Dumas la femme du docteur.

— Bonjour, Mademoiselle Claire! Venez donc vous asseoir un peu avec moi; mon mari est en tournée de malades, et ça se prolonge plus que de raison.

— Voulez-vous venir chez nous, Madame?

— Oh! pas du tout; mon mari se demanderait ce que je suis devenue. Bien que, acheva-t-elle en riant, je ne sois plus d'âge à redouter un enlèvement de la part de quelque amoureux trop audacieux!

Elle baissa le ton, et dit, en confidence :

— A propos d'amoureux, Mademoiselle Claire, vous doutez-vous que vous en avez un, en ce moment, qui ne rêve plus que de vous?

— Un amoureux! s'étonna Claire, dont le clair visage s'empourprait; vous vous moquez de moi, Madame...

— Pas du tout. Chaque fois que ce monsieur vient chez moi, c'est pour me chanter vos louanges. Voyons, vous ne devinez pas quel est ce mystérieux adorateur?

— Oh! pas du tout!... jeta Claire avec une grande franchise.

— Faut-il donc l'appeler par son nom?

— Si vous voulez.

Mais la jeune fille avait mis une telle indifférence dans cette laconique réponse, que Mme Ménil ne put s'empêcher de remarquer :

— Vous êtes guère curieuse! Tant d'autres, à votre place seraient pourtant fières de se savoir remarquées, aimées, désirées... surtout par un homme comme...

Elle s'arrêta indécise.

Cette fois, ce fut Claire qui insista :

— Comme?...

— Ah! ah! l'intérêt viendrait-il? Eh bien, ma petite, il s'agit de M. Francis Douzens.

— Ah! par exemple! si je m'attendais à ce nom!...

— N'est-ce pas? M. Douzens a dû rencontrer dans sa vie bien des femmes, très belles, très attirantes. Et pourtant, il ne cesse de parler de vous, de vanter votre charme, votre séduction, vos qualités morales et physiques.

— Mais il ne me connaît pas! se récria Claire.

— Il vous a vue chez vous, un soir, et il est probable que cela lui a suffi pour vous juger.

Mme Ménil regardait curieusement l'énigmatique visage qui lui faisait face, et elle s'étonnait de le trouver si calme, si totalement indifférent.

— Eh bien, ne put-elle s'empêcher de dire, je viens de vous apprendre qu'un homme en tous points remarquable est amoureux de vous, et c'est tout l'effet que cela vous produit?

— Mon Dieu, Madame, mais je ne vois pas bien ce que cela pourrait me faire? De toute évidence M. Douzens et moi devons marcher par des chemins différents, et rien ne rapprochera nos destinées.

— Qu'en savez-vous?

— Tout me le fait supposer. J'ajouterai que j'ai vingt ans et que ce M. Douzens est vieux!

— Vieux? Il a à peine la quarantaine...

— Il est vieux, répéta Claire avec entêtement. Et ce n'est pas du tout sous ses traits que je me représente celui que j'aimerais.

— Ah! petite fille romanesque, murmura Mme Ménil, petite fille qui ne voyez toutes choses qu'à travers les illusions de votre jeunesse et qui vous figurez que la vie est un beau roman!

— Mais certainement! le plus beau de tous, le plus doux aussi...

Claire se leva, souriante.

D'avoir évoqué l'amour lui avait fait brusquement un éblouissant visage.

Et tandis qu'elle s'éloignait de cette démarche souple et fière qui était un de ses plus grands charmes, la femme du docteur songea :

« Francis Douzens a raison, cette petite Nadié est la plus jolie créature que l'on puisse rêver, mais je crains fort que, malgré tout son argent, il n'arrive pas à la conquérir. Elle me paraît être de cette espèce d'enfants sentimentales qui se contenteraient volontiers d'une chaumière, pourvu qu'elles la partagent avec l'homme qu'elles aiment. »

Elle conclut avec beaucoup de bon sens :

« Peut-on les en blâmer? N'ont-elles pas la meilleure part? »

Claire quitta la ferme du Docteur et, redescendant vers le village, elle aperçut le curé de Cazals qui, son bréviaire à la main, faisait sa promenade quotidienne.

Elle le salua gentiment et s'apprêtait à le dépasser, mais il l'arrêta d'un geste.

— Vous rentrez chez vous, mon enfant? Nous allons faire route ensemble.

— Volontiers, Monsieur le Curé.

— Votre famille va bien? interrogea-t-il.

— Maman est toujours un peu fatiguée, répondit-elle; pourtant, je la se-

conde autant qu'il m'est possible.

— Je sais, je sais, vous êtes une bonne fille. Ah! ce sera bien dur, quand vous serez partie!

— Partie! s'écria Claire, mais où voulez-vous que j'aille, Monsieur le Curé?

Le prêtre répondit sentencieusement :

— La femme doit suivre son mari, mon enfant, et il est écrit dans les livres saints: « Tu quitteras ton père et ta mère... »

Un peu brusquement, Claire interrompit la citation pieuse :

— Je ne songe point à me marier... du moins pas encore.

— Ah! je croyais... ou m'avait dit... ce jeune homme qui est chez vous?...

— Mon cousin André?... Mais il n'est nullement question d'une union entre nous!

Elle avait parlé sèchement, et prenant prétexte d'une course à faire, elle laissa le vieux Curé poursuivre seul, son chemin.

## IV

— Allons jusqu'au « Moulin », je veux le revoir avant de partir.

A ce désir qu'André venait d'émettre avec une sorte d'ardeur, Thérèse répondit, haussant les épaules dans un geste d'indifférence :

— A quoi bon, puisqu'il n'est plus et qu'il ne sera jamais plus notre « Moulin ».

— Q'en sais-tu?

Elle se mit à rire.

— Nous n'avons pas, que je sache, un oncle en Amérique, et tu n'as pas l'espoir, je suppose, de devenir millionnaire par tes propres moyens?

— Pourquoi pas?

La jeune fille eut un rire méprisant, qui se répercuta dans la sonorité lointaine d'un écho.

— Mon pauvre André, comme tu es peu réaliste!

Il murmura, tourné vers Claire :

— C'est si bon de rêver... C'est si doux... Ne trouves-tu pas?

— Il y a des rêves qui font mal.

Elle avait dit cela d'un ton si grave, et son beau visage était tout à coup devenu si profondément mélancolique qu'il la regarda surpris.

— Triste ma petite Claire? demanda-t-il avec un affectueux intérêt.

Elle répondit laconiquement :

— Cela m'arrive comme à tout le monde.

— Je te croyais si gaie, si optimiste.

— Les plus braves ont leurs minutes de découragement.

— Encore leur faut-il des motifs.

— Admettons que j'en ai un.

— Lequel?

— Curieux!

— Tu vas me le dire. Je suis sûr que tu vas me le dire.

Viens ma petite cousine; accompagne-moi jusqu'au « Moulin », puisque cette promenade n'enchantait pas Thérèse.

Il passa son bras sous le sien, Docile, elle se laissa emmener. Et, tout de suite, André demanda :

— Pourquoi y a-t-il des nuages sur ton front? Pourquoi ces grands yeux, que tu m'as habitué à voir si clairs, si rieurs, ont-ils ce soir une voile de tristesse? T'a-t-on fait de la peine, Claire?

Elle jeta, dans un bel élan de franchise :

— J'ai du chagrin parce que tu pars, André; parce que Thérèse nous quitte. Ce pays, cette maison, ce bel été sans vous deux, est-ce possible?...

— Vraiment, c'est pour cela? Ton cœur s'est-il attaché à nous à ce point que tu sentirais si lourdement notre absence?

Elle murmura, pensive :

— Je ne sais pas comment ça s'est fait, je vous connaissais à peine; il n'y a que deux mois que nous vivons côte à côte, et cependant vous êtes devenus ma vie même...

Un soupir lui échappa, qu'elle ne chercha point à réprimer.

— J'ai eu, grâce à votre présence, des jours si beaux, si pleinement heureux! Quelle amertume de penser que jamais je ne retrouverai les pareils!

— Mais nous reviendrons à Cazals,

protesta-t-il. Toi-même, ne nous as-tu pas promis ta visite à Paris?

— Ce ne sera pas la même chose, murmura-t-elle. Ce ne sera plus jamais la même chose!

— Et pourquoi, je te prie?

Elle dit, sans hésitation :

— Parce que Thérèse va se marier, et que toi-même tu ne tarderas pas, sans doute, à nous apprendre tes fiançailles.

— Mes fiançailles! s'écria-t-il, sincèrement surpris, et avec qui, Seigneur?

— Elle s'appelle Suzette, je crois...

Le jeune homme se mit à rire.

— Suzette Lacroix! La petite Suzette! Ah! oui, c'est la marotte de ma mère et de Thérèse de me faire marier avec elle; le malheur, ma pauvre Claire, c'est que ladite Suzette, bien qu'elle soit charmante, je n'en disconviens pas, ne représente en rien mon idéal.

— Ah!... Et dis-moi, André, peux-tu savoir le visage qu'il a, ton idéal?

— Viens ici, je vais te le dire...

Ils avaient contourné le « Moulin » et longeaient maintenant le bord de l'Aveyron.

— Asseyons-nous. Et ne faisons pas de bruit pour ne point troubler le sympathique pêcheur à la ligne.

Elle parvint à dominer son trouble, et ce fut avec une sorte de gaieté factice qu'elle dit :

— Eh bien, cet idéal? J'attends toujours que tu me le présentes.

— Est-ce bien nécessaire? demanda-t-il avec douceur.

— Mon Dieu, oui. J'ignore tout de ma future cousine. Comment est-elle? Blonde? Brune? Thérèse ne m'a dit que son nom. Il est d'ailleurs charmant: Suzette!

— Laisse Suzette tranquille! jeta-t-il, agacé. Je l'ai déjà dit qu'elle n'était rien, qu'elle ne serait jamais rien pour moi.

— Pourquoi? osa-t-elle demander.

— Parce que c'est toi que j'aime, Claire!

Elle fit « ah! » d'une petite voix si basse, si tremblante, qu'à peine l'entendit-il.

— Ne le savais-tu pas? demanda-t-il avec tendresse.

Incapable de répondre, elle eut de la tête un petit geste enfantin qui voulait dire non.

— Claire, mes yeux ne t'avaient donc pas appris? Pourtant, quand ils se posent sur toi, je suis certain que n'importe qui y lirait ma tendresse.

— Ce que l'on désire si fort, tu sais bien, André, qu'on n'y croit jamais.

Il l'attira contre lui, et la forçant à lui livrer son beau regard, il dit :

— Tu m'aimes donc, toi aussi, Claire?

Elle fut d'une sincérité totale :

— De tout mon âme et pour la vie entière.

Leurs mains s'unirent, et, savourant quelques minutes un rare, un précieux bonheur, ils demeurèrent silencieux.

Claire regardait tendrement celui qu'elle considérait dès cette heure bénie comme son fiancé, et elle dit :

Nous nous reverrons souvent pendant cette année. Je viendrai à Paris pour le mariage de Thérèse; toi-même, à Pâques, ne pourrais-tu te rendre libre quelques jours et nous les consacrer?

Il répondit, pensif :

— Je ne puis rien promettre; où serais-je à ce moment-là? Tu sais que j'envisage de me créer une situation aux colonies!

— Où que tu sois, je te suivrai, André.

— Là-bas, je te procurerai une vie brillante, large, facile; je veux te mériter par mon travail; je veux qu'un jour ma fortune dépasse la tienne; je veux me faire un nom et que tu sois fière de m'avoir choisi.

Claire, le regard perdu au loin, semblait contempler, au lieu du paysage familier, la forme impalpable de son rêve.

Elle dit d'une voix qui, malgré elle, frémissait :

— C'est trop beau!... C'est trop doux!... Ce n'est pas possible que ce soit...

Et elle ajouta, avec une sorte de violence :

Madame  
Mademoiselle  
Monsieur

Pour la 14<sup>e</sup> année consécutive, nous sommes heureux  
de vous offrir le choix des cours suivants  
le jour ou le soir, en français ou en anglais,  
L'École est ouverte aux visiteurs tous les  
jours de la semaine entre 10<sup>h</sup> a.m. et 9 p.m.  
et le samedi jusqu'à 3 heures.

# studio 5316 inc

5316, avenue du Parc, Montréal

Téléphone: CR. 9-7351

# studio 437 enr

437, rue Caron, Québec

Téléphone: 529-4961

ÉCOLES DETENANT UN PERMIS EN VERTU DE LA LOI DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES PRIVÉES.

## COURS DE DESSIN INDUSTRIEL



- Arithmétique • Géométrie • Notions préliminaires
- Projections orthographiques • Vues auxiliaires et coupes
- Notions secondaires • Règle à calcul • Perspective
- Epures, engrenages et cames • Outillage et Développement du métal en feuille
- Dessin électrique et électronique • Dessin architectural et structural
- Dessin aéronautique • Algèbre • Trigonométrie • Calcul intégral et différentiel
- Lecture de plans en mécanique ou en construction.

## COURS DE DESSIN COMMERCIAL



- Dessin à vue • Textures et anatomie • Dessin d'après modèle vivant
- Dessin technique et perspective • Lettrage
- Techniques du dessin • Histoire de l'Art
- Composition et disposition d'annonces • Création • Mise en page • Rendu
- Typographie • Méthodes de reproduction
- Développement de la personnalité et initiation aux affaires
- Dessin publicitaire • Illustration de haute mode.

## COURS DE DECORATION D'INTERIEUR



- Eléments d'architecture, harmonie des couleurs, arrangements et disposition, éclairage, accessoires, psychologie, styles, etc.
- Histoire de l'art • Dessin d'observation • Anatomie et modèle vivant
- Dessin technique et perspective • Techniques du dessin
- Composition du meuble • Dessin du meuble • Création
- Rendu préliminaire • Rendu professionnel
- Décoration résidentielle et commerciale • Initiation aux affaires
- Développement de la personnalité • Etalage.

## COURS DE CULTURE GENERALE



- Notions générales en: méthodologie, psychologie, pédagogie, bibliothéconomie, journalisme, philosophie, logique, morale, théologie, sociologie, politique, droit, philologie, bonnes manières, sciences pures, médecine, puériculture, hygiène, littérature, géographie, décoration, gastronomie, musique, théâtre, mode, visagisme, etc.
- Cours d'extension: Histoire de l'Art • Dessin • Charme et féminité
- Psychologie et personnalité • Décoration d'intérieur • Illustration de haute mode • Etalage • Hôtesse parfaite • Littérature.

POUR RENSEIGNEMENTS SUPPLEMENTAIRES, TELEPHONEZ, ECRIVEZ,  
OU ENCORE MIEUX RENDEZ-NOUS VISITE.



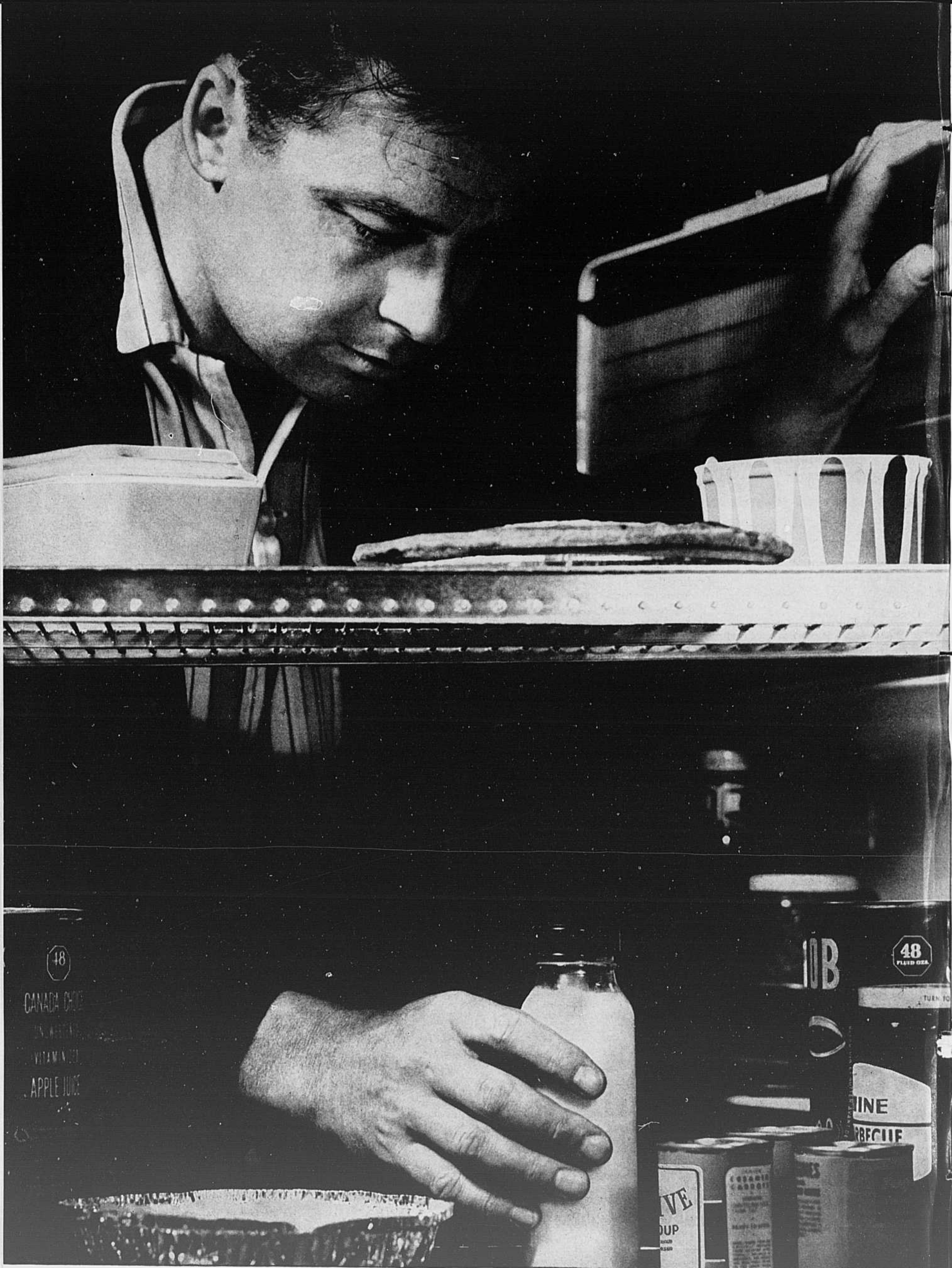
Mme NICOLE GERMAIN  
conseillère



M. PIERRE LEBLANC  
directeur

## Liste partielle des professeurs

- Anatomie et modèle vivant:  
André LINGLET.
- Bibliothéconomie:  
Lucie ROBITAILLE, B. Sc. Bibl.
- Botanique:  
Auray BLAIN, Ph. D., Botaniste généticien.
- Chirurgie plastique:  
Dr. C. PERRAS, M.D.
- Coiffure:  
BERNARD, Maître-coiffeur.  
Jean-Marc BAZINET, M. C. S.
- Composition et dessin du meuble:  
Roger CÔTÉ, D. B. A.
- Composition et disposition d'annonces:  
L.-R. FOURNIER, Directeur artistique  
R. BÉLAIR, D. D. C.
- Coutumes et moeurs:  
Michel CARTIER, Directeur de la troupe des Feux-Follets.
- Démarche et maintien:  
Isabelle GOBEIL, Mannequin.
- Dessin à main levée:  
Roger CÔTÉ, D. B. A.
- Dessin industriel:  
Raymond OUIMET, D. D. I., directeur des études.  
Yvon DUPUIS, B. Sc., Mathématiques.  
A. CERINO, D. D. I., et Yves MARSAN, D. D. I.
- Décoration d'intérieur:  
Roger CÔTÉ, D. B. A.  
Charles GAGNON, N. S. I. D.  
Fred JANNAK, I. D. S. Q.  
Gilda HINTER REITER.  
David SCOTT, I. D. S. Q.
- Droit:  
Mignonne LEGAULT-TESSIER, LL. B.
- Education physique:  
NICK KEBEDGY.
- Expression orale:  
Jacques LAURIN, Diplômé de l'Institut de phonétique de l'Université de Paris.
- Féminité:  
Nicole GERMAIN.
- Femme et réalité:  
Thérèse CASGRAIN et Solange CHAPUT-ROLLAND
- Géographie:  
J.-P. COHADON, D. E. S., I. Hist. et Géogr.
- Gastronomie:  
Gérard DELAGE.  
Jéhane BENOÎT, Diplômée de la Sorbonne.
- Gynécologie:  
Dr L. FORTIER, M. D., S. R. C. S. (C).
- Histoire de l'Art:  
Guy BOULIZON, L. Litt., éditeur.  
Gilda HINTER REITER.
- Histoire de la musique et du théâtre:  
Annette LASALLE-LEDUC.
- Histoire générale:  
Guy BOULIZON, L. Litt., éditeur.
- Illustration de Haute Mode:  
Colette NEDELEC, Diplômée D. B. A. de Paris.
- Initiation aux affaires:  
Robert TURGEON, B. A., C. A.
- Lettrage:  
René CHICOINE.
- Lecture de plans:  
Raymond OUIMET, D. D. I.
- Littérature:  
José AUNIA.  
Guy BOULIZON, L. Litt., éditeur.
- Mathématiques:  
Yvon DUPUIS, B. Sc.
- Médecine préventive:  
Dr G. GÉLINAS, M. D., M. P. H.
- Psychologie et religion:  
R. P. Marcel-Marie DESMARAIS, O. P.
- Puériculture:  
Dr T. ROUSSEAU, pédiatre.  
Marcelle ANDRÉ, infirmière.
- Sciences pures:  
J.-P. COHADON, D. E. S., L. Hist. et Géogr.
- Typographie et Imprimerie:  
Arthur GLADU,
- Visagisme:  
Jacques ROGER, Esthéticien-visagiste.  
Rachel-L. DAVID, visagiste.



48

CANADA CHEESE  
VITAMINIZED  
APPLE JUICE

VE  
SOUP

B

48  
FLUID OZ

TUNE TO

FINE  
RECIPE

# EN SERVICE

## 24 HEURES PAR JOUR!

Les parents de jeunes enfants sont au service de ceux-ci à toute heure du jour ou de la nuit. Aujourd'hui, cependant, ils peuvent compter 24 heures par jour sur l'aide précieuse du réfrigérateur Frigidaire dont la sûreté de fonctionnement n'a d'égale que celle des autres appareils électro-ménagers Frigidaire ainsi que des voitures, camions et autobus General Motors.

General Motors atteint à ce haut degré de qualité en n'utilisant que les meilleurs matériaux et en attachant la plus grande importance même aux plus petits détails. Voilà pourquoi General Motors peut vous offrir des articles plus élégants, plus sûrs, donnant un meilleur rendement.

Les parents qui sont "en service" jour et nuit savent qu'ils peuvent toujours compter sur leur réfrigérateur Frigidaire. Ils se fient à la qualité General Motors parce qu'ils savent que General Motors ne néglige jamais la qualité.

# GM AU CANADA

General Motors of Canada, Limited, Oshawa et Windsor  
*Voitures et camions*

General Motors Diesel, Limited, London  
*Locomotive, autobus et moteurs diesel*

Frigidaire Products of Canada, Limited, Toronto  
*Appareils ménagers; matériel de réfrigération commerciale*

The McKinnon Industries, Limited, St. Catharines  
*Pièces et accessoires pour automobiles*

## UN AMOUR COMME LE NOTRE

[ Suite de la page 20 ]

— Vois-tu, André, je t'aime si bien, je t'aime si intensément que s'il me fallait renoncer à toi, je crois que j'en mourrais.

— Mais rien ne nous séparera, ma chérie; rien ne sera plus fort que le serment que je te fais aujourd'hui. Je jure Claire de n'avoir jamais d'autre femme que toi.

Ils remontèrent tout le long des berges de l'Aveyron, et dès qu'ils se furent engagés dans le petit chemin, ils aperçurent Thérèse et les jumelles qui venaient vers eux.

— On vous croyait perdus! dit la jeune fille en riant. Vous rendez-vous compte qu'il ya près de deux heures que vous avez quitté la maison?

— Deux heures! jeta Claire, surprise. Tu dois te tromper, Thérèse.

— Certainement non. La bonne avait oublié ce qu'il fallait faire pour dîner; ta mère, aux prises avec une migraine tenace défendait obstinément sa porte; j'ai pris sur moi d'improviser un menu. M'expliqueras-tu, ma petite Claire, ce qui a pu te faire oublier, ô fille de devoir, tes quotidiennes obligations?

Elle riait et taquinait gentiment sa cousine; mais elle leur vit un visage tellement différent de celui qu'elle était habituée à voir que, soupçonnant qu'une chose très grave venait de surgir, elle retrouva aussitôt son sérieux et, soucieuse de se montrer discrète, ne posa plus aucune question.

André vint vers sa soeur, la prit gentiment par la taille et très simplement il dit:

— Ma petite Thérèse, Claire et moi, nous venons de nous fiancer.

Elle n'eut pas le cri d'étonnement qu'ils attendaient. Au contraire, elle jeta:

— Eh bien! je m'en doutais!

— Oh!

— Ce n'était pas malin à deviner. Il ne fallait pas être sorcier pour cela. Vos yeux étaient assez éloquents. Et toi, Claire, si tu avais pu te voir quand je t'ai parlé d'un possible mariage entre André et mon amie Suzette! Tu me faisais pitié. Mais j'avais dit cela pour te forcer aux confidences.

Oui, j'aurais voulu t'entendre avouer ton amour pour mon frère. Petite orgueilleuse! Tu avais bien trop peur de n'être pas aimée. Mais je n'ai pas été dupe de cette indifférence dans laquelle tu te drapais; en te parlant de Suzette, j'ai senti que le coup avait porté. Quant à toi, mon pauvre ami, tu a fait une drôle de tête chaque fois que cet industriel du nord vient à la maison!

— Quel industriel?

— Comment, quel industriel? Comme s'il y en avait trente-six! Mais M. Doullens, celui qui a acheté notre vieille bicoque de «Moulin»! Celui qui achèterait bien tout Cazals, s'il pouvait avec ça acheter le coeur de Claire-rette!...

— Thérèse, protesta la jeune fille, tu exagères!

— J'exagère!... Mais c'est le cri de tout le monde! Mais tout le village sait que ce monsieur est amoureux fou de toi.

— S'il en est ainsi, reconnais que je n'y suis pour rien. Je n'ai jamais été coquette avec cet homme, pas même aimable.

— Juste polie, j'en conviens; mais que veux-tu l'amour ne se commande pas, il règne où il veut; on ne l'impose pas, on le subit.

Et Thérèse conclut en regardant les deux jeunes gens:

— Je suis contente d'être la première à laquelle vous avez confié votre secret. Claire, je t'aimais déjà beaucoup; je suis vraiment heureuse que le choix d'André te fasse ma soeur.

Elle les embrassa, et, marchant devant eux, elle rejoignit les deux petites filles qui sautillaient de pierre en pierre et n'avaient rien entendu de ce colloque.

— Marie-Nelly!... Marie-Lucy!... cria-t-elle, je vais vous annoncer une grande nouvelle. Saurez-vous garder un secret?

— Oui. Oh! oui, promirent les jumelles.

— Alors, voilà.

V

CONTRAIREMENT à ce qu'avait affirmé Claire, M. et Mme Nadié ne parurent point tout à fait enchantés du projet de mariage formé par les deux jeunes gens.

Lorsque André, très franchement, exprima son désir d'épouser leur fille, ils répondirent que, bien entendu, ils consentaient, mais avec quelques réticences.

— Mon cher ami, tu es encore bien jeune pour penser à fonder un foyer, déclara tout net le père de Claire. A ton âge, moi, je n'avais encore que le travail en tête; or, peux-tu me dire ce que tu comptes faire dans la vie?

— Mais oui, parlons-en, renchérit Mme Nadié. Ces études de médecine, que tu as déjà commencées, où en sont-elles?

— J'y renonce, répondit André d'un ton bref.

— Pour quelle raison?

— C'est trop long. Et je ne suis pas sûr, quand je serais au bout de mes peines, de me créer une clientèle intéressante. Je préfère m'orienter vers quelque chose de plus rapide, et de plus rémunérateur.

— Ah! oui, les colonies. Thérèse m'en a parlé, en effet; mais je croyais que c'était un propos en l'air.

— C'est très sérieux, au contraire. J'ai un ami qui s'occupe de moi en Guinée; j'aurai là-bas une belle, très belle situation, avec un peu de patience et beaucoup de courage, je vous prie de croire que ni l'un ni l'autre ne me manqueront. Surtout si Claire est à mes côtés.

— Claire à la colonie! s'écria Mme Nadié, Claire si loin de nous! j'espère que ni l'un ni l'autre vous n'y penser sérieusement.

Ce fut la jeune fille qui répondit cette fois:

— Mais si, maman, nous y pensons, au contraire. Après tout, je ne serais pas la première jeune fille qui ferait sa vie en Afrique. Ne serait-ce que la soeur aînée de mon amie Jane Dastry; elle a épousé un administrateur, et elle a déjà fait plusieurs séjours à Madagascar.

Mme Nadié regarda sa fille avec considération:

— Ma petite Claire, murmura-t-elle, les yeux pleins de larmes, tu me quitterais... Tu pourrais me quitter...

— Pour suivre mon mari? Mais oui, maman.

— Et tu me laisserais ici toute seule?

— Mais tu ne seras pas toute seule, tu auras papa.

— Papa! Comme si tu ne savais pas que les affaires l'absorbent au point de lui faire oublier le reste du monde... nous compris.

— Tu auras les petites.

— Les petites! Un surcroît de fatigue, de soucis... un fardeau que je ne pourrais plus partager avec personne.

— Tu exagères. Ce ne sont plus des bébés. Et j'ajoute que, pour leur âge, elles sont vraiment raisonnables. Enfin, il est bien décidé, entre André et moi, que nous ne nous marierons qu'après leur départ pour la pension.

Mal convaincue, Mme Nadié jeta avec reproche:

— Tu n'es qu'une ingratitude, une fille sans coeur!

Claire s'élevait:

— Mais enfin, maman, quand tu t'es mariée, tu as pourtant, toi aussi, quitté ta famille?

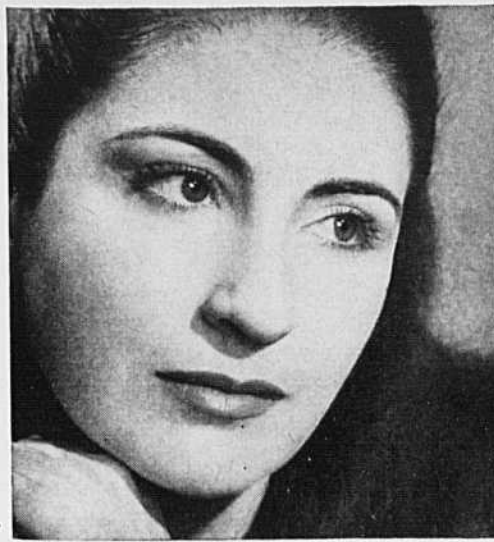
— Je ne partais pas pour l'Afrique, moi! Je n'allais pas au bout du monde, avec la perspective d'un séjour en France de six mois tous les deux ans! Non, je savais que je pourrais revenir auprès des miens toutes les fois qu'il me plairait ou qu'il serait nécessaire. Donc, rien de comparable entre l'avenir que tu prétends te préparer et celui que moi j'avais accepté.

[ Lire la suite page 31 ]

1—



2—



3—



4—



5—



6—



## Jean Filiatrault plante

# LA BALSAMINE

A RADIO-  
CANADA

D'après Le dictionnaire Larousse, la balsamine « (du latin balsamum, baume) est une plante des bois à fleurs jaunes, appelée *impatiente*, car son fruit, à maturité, éclate au moindre contact en projetant les graines ».

*La Balsamine*, disons-le tout de suite pour ne plus intriguer le lecteur, est le titre d'un nouveau téléroman d'une durée de 39 semaines, qui débutera le vendredi soir 5 octobre à 8 heures au petit écran de Radio-Canada. L'écrivain bien connu Jean Filiatrault en est l'auteur et Florent Forget, le réalisateur.

### Pourquoi la balsamine ?

— M. Filiatrault, faut-il voir dans votre titre un rapprochement avec la trame ou l'intrigue de votre téléroman ?

— Oui, il faut surtout y voir un symbole. La balsamine est une fleur qui pousse à même la tige et souvent sous les feuilles de la plante. J'y ai donc vu un symbole, celui de la sensibilité et celui du lien qui retient unis les membres de la famille dont il est question dans mon oeuvre. On appelle aussi la balsamine, *impatiente*, parce que son fruit éclate au moindre contact quand il est mûr. J'y ai vu l'impatience normale et les réactions vives des membres d'une famille.

### Le personnage-télévision

— Au moment où nous nous apprêtons à célébrer le dixième anniversaire de la télévision à Radio-Canada je signale qu'on nous a servi plusieurs sortes de téléromans.

Le vôtre apportera-t-il un élément nouveau aux romans télévisés ?

— Oui, et je m'explique. Je considère que depuis l'avènement de la télévision, on a très bien exploité ce que j'appellerais le mouvement-télévision, mais je trouve qu'on a négligé le personnage-télévision. Ce personnage, j'ai l'impression de l'avoir découvert. J'en suis tellement convaincu que je n'hésiterai pas à mettre de côté le mouvement pour donner plus d'importance au personnage.

— C'est une belle théorie, mais je vous avoue que je n'en saisis pas toute la subtilité !

— Des exemples jetteront peut-être un peu de lumière sur le sujet. Je verrai à ce que mes personnages ne fassent pas toujours « théâtre ». Une mère de famille pourra, par exemple, dans mon texte, gronder son fils, s'irriter contre lui au premier épisode, mais cela ne veut pas dire qu'au cinquième, elle lui fera une autre colère. Cette autre fois, elle sera douce, persuasive et elle tentera d'obtenir, de cette façon, les mêmes résultats.

— La lumière se fait tranquillement. Donnez-moi un autre exemple !

— Eh bien, je vous cite un exemple classique cette fois. Prenez *Le Cid* de Corneille. *Le Cid* a toujours été brave ; on n'a jamais entendu dire qu'il pouvait être lâche à certains moments. C'est ce genre de personnage « théâtre » que je veux éviter. Mes personnages, parce que je les veux humains, ne seront ni particulièrement désagréables pas plus que je n'en ferai que des saints. Ils seront eux-mêmes.

### Le testament de Mme Louise Villeneuve

Voici l'intrigue, telle que me l'a racontée Jean Filiatrault, et la description de ses personnages. Mme Louise Villeneuve (Marthe Thiéry) est une veuve dont le mari est mort il y a dix ans. A la veille de célébrer son 64<sup>e</sup> anniversaire

de naissance, elle réunit autour d'elle ses quatre enfants, deux fils et deux filles, pour discuter avec eux de la distribution de ses biens dans son testament. Cette femme, née française, est très adulte. Au cours de l'intrigue et au moment de cette réunion, elle étudie finement les réactions diverses de ses enfants et de leurs conjoints. Chez certains d'entre eux, le drame personnel influe sur le thème principal; chez les autres, c'est le drame principal qui influera sur le leur. L'action se passe dans un petit centre comme par exemple Bordeaux ou Cartierville. C'est un milieu petit-bourgeois. Très perspicace, Mme Villeneuve, à force de confesser ses enfants, découvrira que leur père, qui était juge, les avait mal influencés avant sa mort. Il leur avait laissé des marques d'une trop grande rigidité de caractère.

#### Le fils aîné Hubert Villeneuve

Le fils aîné de la veuve, Hubert Villeneuve (Paul Hébert), est dentiste de sa profession. Il gagne bien sa vie, mais il a un caractère mou dont profite sa femme Léontine (Béatrice Picard). Léontine, qui est une femme ambitieuse, l'a épousé parce qu'il était fils de juge. Elle est acariâtre et leur ménage n'est pas des plus heureux. Elle sèmera la zizanie entre la veuve et son fils, en faisant du chantage auprès de la première pour tenter de se faire favoriser dans le testament.

#### Monique Villeneuve-Mathieu

Monique Villeneuve (Charlotte Boisjoli) a épousé Charles Mathieu (Guy Provost) qui est marchand de chaussures de son métier. Il a hérité ce commerce de son père, mais l'aménagement de centres commerciaux importants a presque ruiné son commerce. Le couple qui est heureux, parce qu'il a fait un mariage d'amour, vit aux dépens de la veuve qui paie non seulement son loyer mais aussi l'éducation de ses enfants. Monique, orgueilleuse, accepte avec répugnance l'aide de sa mère.

#### Jacqueline, la célibataire

Jacqueline (Denyse Provost) que l'on considère comme la belle de la famille, et qui fait « marcher » tous les hommes, n'a jamais pu se décider, par orgueil elle aussi, à se donner en mariage. A 33 ans, et dans l'espoir de se faire coucher confortablement sur le testament, elle offre à sa mère de lui sacrifier sa vie et de demeurer toujours avec elle. La mère refuse cette offre et l'invite même à la quitter si elle le désire.

#### Le petit dernier

Le cadet qui a nom Bastien (Richard Martin) est ce que Jean Filiatrault appelle l'enfant de la réconciliation. On suppose ici qu'il y a eu mésente entre Mme Villeneuve et son époux. Bastien a 21 ans et il est considéré par ses frères et ses soeurs (et non sa mère) comme « la honte de la famille ». La raison? Il a refusé d'étudier le droit auquel il a préféré la peinture. On considère qu'il aurait dû suivre les traces de son père et s'acheminer vers la carrière judiciaire. Il répond à sa famille que, bientôt, il deviendra « professeur itinérant ». La mère prend bien cela. Elle ne lui en veut pas de le voir se comporter en beatnik parce qu'il semble être le seul de sa famille à

avoir hérité de son jugement. Désintéressé des biens de la terre, il ne tient pas du tout à l'héritage. Il conseille même à la veuve de donner de l'argent à Jacqueline, de son vivant, parce que c'est maintenant qu'elle en a besoin!

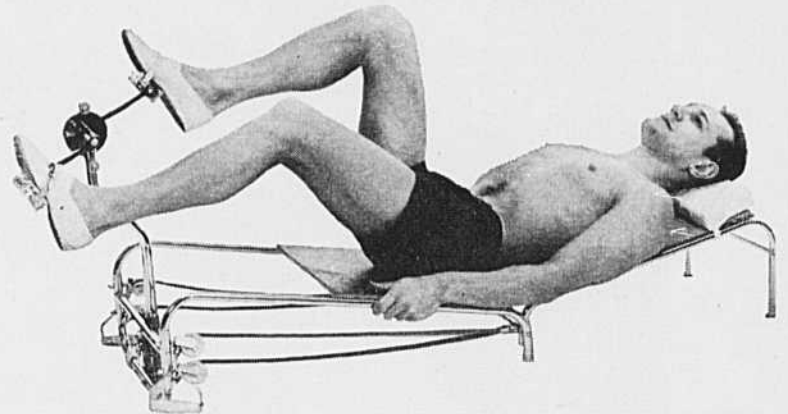
A tous ces personnages principaux viendront se joindre des personnages secondaires.

Jean Filiatrault, membre de la Société Royale du Canada, naquit à Montréal en 1919. Après avoir travaillé pendant 5 ans à la Banque Canadienne nationale et pendant 6 ans à l'hebdomadaire *Notre Temps*, il est entré au Service français de l'agence de publicité Vickers & Benson, service dont il est directeur. Membre de L'Association des Nations-Unies (Canada), du Publicité-Club de Montréal, du Comité de lecture de la revue *Liberté* « 59 » et du Conseil des Arts du Canada, Jean Filiatrault est, depuis deux ans, directeur de la Corporation des Traducteurs professionnels du Québec.

Au nombre des romans dont il est l'auteur, on remarque tout spécialement *Terres stériles* (1953), Prix de la province de Québec 1954; *Chaines* (1955), lauréat du prix du Cercle du livre de France; *Le Refuge impossible* (1957) et *l'Argent est odeur de nuit* (1961). Au théâtre, on lui doit le *Roi David* (1954) et à la télévision de Radio-Canada: le *Roi David*, la *Réussite* (adaptation de l'anglais), la *Succession Dupont-Dupont*, le *Refuge impossible* et la *Chance de la vie* (adaptation de l'anglais) Sa collaboration à la radio nous a donné: *Croquemitoufle*, *Nouveautés dramatiques* et *Du côté de l'ombre*. *La Balsamine* est une série qui promet d'être captivante et qu'on ne voudra pas manquer au réseau français de Radio-Canada, le vendredi soir, à 8 heures, à compter du 5 octobre.

Gabriel LANGLAIS

Pour garder un corps jeune, svelte, vigoureux  
et en bonne santé,  
**L'EXERCICE FAIT DES MIRACLES,**



Avec la machine à garder la Jeunesse

**ADAMS - TRAINER** appareil breveté  
vos problèmes sont résolus

Avec le véritable Adams-Trainer, étudié médicalement vous ferez chez vous avec joie et quel que soit votre âge un exercice complet à haut rendement qui vous métamorphosera.

Évitez les imitations et les contrefaçons. Demandez toujours une démonstration gratuite qui vous permettra d'apprécier

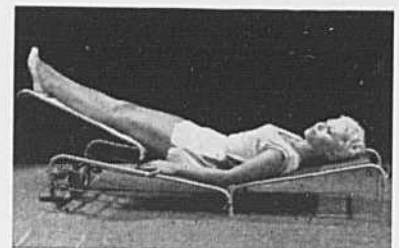
**ADAMS - TRAINER**  
vendu dans 15 pays du monde.

Fournisseur de la Canadian Foundation Of Poliomyelitis and Rehabilitation,

Institut de Réhabilitation de Montréal, Hôpitaux Français.

Pour application en mécanothérapie, consultez votre médecin.

Vous pouvez obtenir Adams-Trainer pour aussi peu que \$7.65 par mois. Retournez ce bon pour obtenir la luxueuse brochure gratuite P8



à **UNIVERSPORT INC.**

(anciennement CANADA-SPORT Enrg.)

5255 Côte des Neiges

Montréal 26

RE. 8-2968

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Tél.: .....

L.S.

7 —

8 —

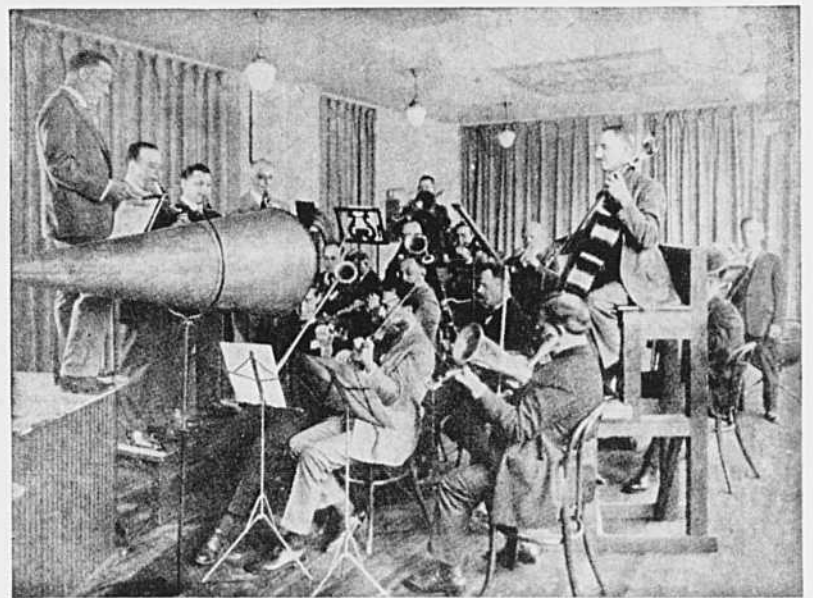
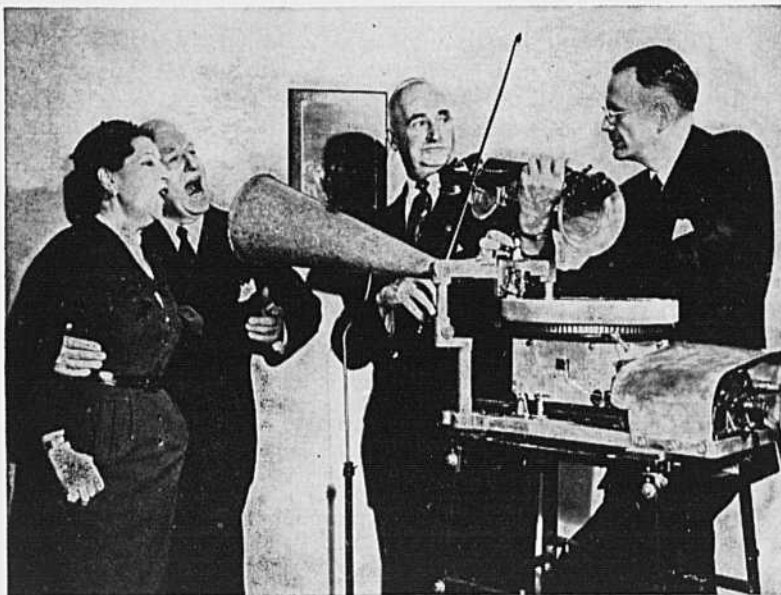


La Famille Villeneuve; 1 — Monsieur Charles Mathieu (Guy Provost); 2 — Madame Charles Mathieu (Charlotte Boisjoli); 3 — Madame Louise Villeneuve (Marthe Thiéry); 4 — Le peintre beatnik Bastien Villeneuve (Richard Martin); 5 — Madame Hubert Villeneuve (Béatrice Picard); 6 — Jean Filiatrault, l'auteur; 7 — Jacqueline Villeneuve (Denise Provost); 8 — Le dentiste Hubert Villeneuve (Paul Hébert).

# LA RADIO

# A 40 ANS

NOUS SOMMES HEUREUX DE RAPPELER AUJOURD'HUI L'OEUVRE ACCOMPLIE DAN



CES DEUX SCENES ONT ETE PHOTOGRAPHIEES DANS UN STUDIO D'ENREGISTREMENT EN 1914

Cette évocation du passé offre un intérêt particulièrement vif à l'occasion de l'inauguration du premier studio d'émission comme on l'entend aujourd'hui, et qui remonte à 1922 • Il fut aménagé par Marconi dans l'immeuble Canada Cement, Carré Phillips, à Montréal avec l'indication CFCF,

Quelques mois plus tard, (c'est-à-dire en septembre 1922) « La Presse » inaugurait le poste CKAC, avec un personnel de trois employés seulement • Disons d'abord que c'est en 1920 que le poste XWA transmet son premier programme radiophonique hors de Montréal, sous la forme d'un grand concert exécuté par un orchestre de Montréal et que put entendre un auditoire distingué réuni au Château Laurier, à Ottawa • Il faut dire toutefois pour rendre hommage aux pionniers de la radio canadienne, la Société Canadian MARCONI, que celle-ci fonda son premier poste, le premier de tout le Canada, si ce n'est pas de toute l'Amérique du Nord, en septembre 1918, fréquence : 1200 mètres, puissance 250 watts •

On comptait à cette époque environ 200 appareils récepteurs dans la métropole • On pouvait voir à plusieurs milles de distance sur le toit de l'édifice LA PRESSE, les deux pylones de 72 pieds chacun ainsi qu'une chambre de manipulation qui en ce temps-là devait également servir de studio temporaire •

Il était évident qu'aux débuts de CKAC la cédule des émissions était loin de présenter quelque chose de régulier — Au cours de l'année 1922 il n'était pas rare par exemple d'entendre l'annonceur au beau milieu de l'après-midi s'adresser aux radiophiles en ces

termes :

« Mesdames et messieurs, vous venez d'entendre un récital • Le poste CKAC cesse maintenant ses émissions, pour revenir dans trois heures alors que nous vous présenterons un programme de musique • Qui aurait cru à ces heures-là que les postes de radio connaîtraient un essor aussi extraordinaire ; on aurait pas même osé l'espérer, quand l'on songe au nouvel édifice de Radio-Canada construit au coût de \$4,000,000, et qui compte un personnel de 1,000 employés • En 1924, les chemins de fer nationaux du Canada lançaient le premier réseau national (Montréal, Toronto, Ottawa) avec l'indicatif CNRN •

En 1932, c'est l'établissement de la première Commission de la radio, et le poste CNRM devient CRCM. L'année suivante, un autre quotidien de Montréal, « La Patrie » cette fois, inaugurait le poste CHLP, lequel fut logé à sa fondation à l'immeuble SUN LIFE, carré Dominion, plus tard au Palais du Commerce • En 1936, la Commission de la radio devient la Société Radio-Canada avec deux postes à Montréal, CFM pour le réseau français et CBM pour l'anglais • En 1945, c'est le tour de CJAD (Montréal) et en 1947, CKVL, (Verdun) •

Il existe aujourd'hui dans toute la province de Québec deux grands réseaux, celui de Radio-Canada, avec des postes repartis sur toute l'étendue de la province de Québec et le réseau Trans-Québec auquel sont affiliés un très grand nombre de postes privés •

— QUELQUES SOUVENIRS DES DEBUTS DE LA RADIO —



Renée Claude durant une séance d'enregistrement en 1962.

## LE DOMAINE DE LA RADIO DEPUIS 40 ANS.

Quel amateur véritable, quel pionnier de la T.S.R. à Montréal ne se rappelle les premiers appareils ? ●

C'était les beaux jours . . . Chaque nuit, des milliers d'amateurs, les oreilles coiffées de boules noires reliées, par une lame nickelée se penchaient sur les appareils alchimiques, hérissés de pointes et de crochets. D'énormes bobines aux enroulements cuivrés se mouvaient lentement sous l'action de manettes d'ébonite ●

Dans la maison régnait le silence le plus absolu et la ménagère, résignée regardait la vaisselle, à moitié lavée qu'elle avait dû abandonner par ordre du mari attelé au radio. Soudain un sifflement aigu déchirait l'air ● Les yeux de l'amateur brillaient d'un éclat plus vif ; ses doigts tremblants tournaient les contrôles en tous sens et soudain un cri de triomphe : « J'ai pris la Nouvelle-Orléans » ● C'était généralement la première parole prononcée depuis le souper ●

Car il y eut des victimes de la T.S.F. que l'on a surnommées « les veuves de la Radio ». C'est-à-dire les femmes infortunées qui virent des maris bien mangeant, bien soupant et bien parlant, se métamorphoser en des êtres taciturnes, songeurs, énervants ● Parfois l'amateur restait une semaine sans prononcer une seule parole ● Il mangeait en silence salait son café, suçait son potage poivrait ses confitures et vinegrait la crème à la glace. La femme se demandait quel désastre avait pu fondre, en quoi elle avait pu mécontenter si gravement un mari jadis tendre et affable ● Puis un soir, le mari entra radieux embrassait sa femme, parlait, jasait et finalement après le souper confiait à sa femme que son poste ne marchait pas parce qu'il avait raccordé le A- au B- au lieu de raccordé le A (plus) ●

Il y avait aussi l'engeance des constructeurs. Un soir, la femme voyait entrer son mari ou son fils avec un sac rempli d'objets bizarres. Le constructeur s'emparait d'abord de la cuisine, couvrait la table et les chaises, remplissait les armoires d'objets qu'il ramenait plus nombreux chaque soir. La cuisine occupée il envahissait la salle à manger puis le salon et même la chambre à coucher ● Naturellement il se produisit une réaction de la ménagère outragée. Le mari fut condamné à la cave ou au hangar, trop heureux quand on lui allouait une chambre privée où régnait d'ailleurs un beau désordre . . . C'était les beaux jours, ou les mauvais jours . . . Cette époque a disparu depuis 1930 ● Les amateurs désabusés par des expériences toujours infructueuses, ont fini par s'acheter un bel appareil manufacturé que l'on change chaque année, comme l'automobile. A cette époque de frénésie amateursque, les prix étaient fabuleux : \$12.00 pour une lampe de très faible voltage. \$9.00 pour une bobine mal faite, et le tout à l'avenant ●

Et dire qu'aujourd'hui, l'on devient mécontent par le seul fait d'entendre quelques statiques ●

A. DE LA CHEVROTIÈRE

## QUELQUES CONSEILS PRATIQUES

Trop de boissons glacées et de friandises entre les repas gâtent l'appétit pour les repas nourrissants indispensables à la santé. Quelque soit la température, il faut donner à l'organisme les aliments dont il a besoin. Le Guide canadien de l'alimentation contient une liste de cinq groupes d'aliments qui devraient faire partie de l'alimentation quotidienne.

On devrait passer autant de temps en plein air qu'à regarder la télévision, pour compenser les heures d'oisiveté sédentaires. La marche est l'un des exercices les plus salutaires étant donné que, comme la nage, elle fait travailler tous les muscles. Elle ne coûte pas cher non plus, et ne nécessite aucun matériel coûteux, ni loyer pour l'espace utilisé.

Quand on a été une fois victime de l'herbe à puce, on sait combien il est important de la fuir. Il est facile de reconnaître cette plante grimpante ou rampante aux trois feuilles sur chaque tige. Au moindre contact avec cette plante vénéneuse, il faut se laver avec un fort savon de ménage ou un détergent. Au premier symptôme d'éruption, appliquez une lotion à la calamine.

Tout enfant en bonne santé devrait apprendre à nager aussitôt que possible. On ne devrait jamais forcer un enfant qui a peur de l'eau à y

entrer. On devrait n'accorder aucune importance à sa frayeur et laisser l'exemple des autres qui s'amuse dans l'eau le convaincre peu à peu.

Même les bons nageurs ne devraient pas nager seuls. Pour les nages de longue distance, le nageur devrait se faire suivre par quelqu'un en bateau. Pour sauver un nageur mal pris, on doit manoeuvrer le bateau de telle façon que le naufragé n'essaiera pas de grimper par le côté de l'embarcation en risquant de la faire chavirer. Quand c'est possible, le rescapé devrait s'accrocher à l'arrière de l'embarcation et se laisser remorquer au rivage.

En maintes régions du Canada, les régions boisées sont infestées de tiques des bois. Cet insecte s'accroche à sa victime, homme ou animal, et en suce le sang. On ne doit pas l'arracher de la peau car sa tête peut rester dans la plaie et provoquer une infection. Un peu de vaseline, d'huile à lampe ou autre corps gras fera tomber la tique de la plaie.

Ayez toujours une trousse de premiers soins et un manuel de secourisme sous la main à votre chalet et dans votre voiture quand vous êtes en vacances. Les accidents sont fréquents et le fait de savoir comment s'y prendre en cas d'urgence peut aider à sauver une vie.

## HOROSCOPE du samedi

(Nouvelle série)

5	2	4	7	3	6	2	8	5	4	2	7	3	6	8	2
H	L	S	S	D	M	E	P	A	O	P	O	E	E	E	R
7	4	6	2	5	8	3	7	2	6	4	5	7	2	6	8
Y	Y	I	I	S	T	P	E	N	L	E	A	Z	T	L	I
8	2	7	5	4	6	7	2	5	8	4	2	6	3	5	7
T	E	M	R	Z	E	O	M	D	S	P	P	U	L	P	I
7	5	3	6	2	8	4	6	5	2	7	3	6	4	2	5
N	R	A	R	S	E	R	E	O	V	S	C	E	E	O	V
7	2	5	4	6	3	8	2	5	7	4	3	2	6	5	7
C	U	I	V	N	E	N	S	D	O	O	M	V	T	E	L
8	5	4	7	2	6	3	5	8	4	2	6	5	3	2	7
N	N	Y	E	I	E	E	T	U	A	V	N	I	N	I	R
7	2	8	4	7	3	5	2	8	6	4	5	2	7	3	6
E	F	I	N	U	T	E	I	S	T	T	L	E	X	S	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés, 1945 par William J. Miller, King Features, Inc.

# LA CUISINE DES FINS GOURMETS

par LUCILLE DUFRESNE



*Profitez de cette fin de saison pour recevoir dehors en plein air. Tout est alors tellement plus simple. Pour vous aider à démarrer, nous vous avons préparé un menu de patio que vous aimerez au point de le répéter souvent. Nous avons choisi comme pièce de résistance un pain farci au poulet (voir photo) qui tient à la fois de la salade et du sandwich. Un pain français est vidé de sa mie et rempli de salade au poulet bien savoureuse, liée de crème sure commerciale. Comme attraction secondaire, nous suggérons des Anneaux de piment vert farcis. On vide d'abord les piments puis on les remplit d'un mélange de fromage-crème et d'ananas. On les refroidit parfaitement et on les sert en tranches minces. Cette recette à l'avantage de se faire d'avance dans la fraîcheur du matin. Pour dessert nous vous offrons une Neige à l'ananas, un pouding moulé d'une grande beauté frais comme la brise du soir. Se succulent dessert contient de la crème fouettée, du coco et des framboises fraîches. Comme ce dessert se fait aussi bien d'avance, il épargne à l'hôtesse l'anxiété d'être prête à temps à la dernière minute. Pour compléter, ajoutez un plat de salade croustillante, une variété de vinaigrettes et des grands verres de lait froid.*

## PAIN FARCI AU POULET ET A L'ORANGE (8 portions)

- 1 pain français moyen
- beurre amolli
- 2 tasses de poulet cuit coupé en morceaux
- $\frac{3}{4}$  tasse de céleri haché finement
- 1 tasse de raisins verts frais, lavés, égouttés et coupés en deux
- $\frac{3}{4}$  tasse de sections d'oranges fraîches ou de mandarines en conserve bien égouttées
- $\frac{1}{4}$  c. à thé de moutarde sèche
- 2 c. à thé de sucre
- 1 c. à table de jus de citron
- $\frac{1}{2}$  tasse de crème sure commerciale
- sel et poivre

Enlever une tranche mince sur le dessus du pain français ; creuser une bonne cavité dans la mie. Badigeonner cette cavité de beurre mou. Combiner le poulet, le céleri, les raisins et les oranges ; bien mélanger. Combiner la moutarde, le sucre, le jus de citron et la crème sure commerciale ; ajouter à la salade de poulet et remuer légèrement. Assaisonner au goût de sel et de poivre. Déposer par cuillerées, dans la cavité du pain. Garnir de sections d'oranges et de raisins. Fendre le pain en deux sur le long avant de servir.

## ANNEAUX DE PIMENTS VERTS FARCIS

- 2 piments verts
- 2 c. à thé de gélatine
- 2 c. à table de jus d'ananas
- 1 paquet (4 on.) de fromage-crème
- $\frac{1}{2}$  tasse d'ananas écrasé en conserve bien égoutté
- 3 c. à table de piment rouge haché finement
- 2 c. à table de pacanes hachées

Laver les piments verts ; enlever une tranche mince sur le dessus de chacun et les vider de leurs graines et de leur pulpe. Amollir la gélatine dans 2 c. à table de jus d'ananas ; dissoudre au bain-marie. Défaire le fromage en crème ; y incorporer l'ananas bien égoutté, le piment rouge, les pacanes et la gélatine dissoute. Déposer ce mélange par cuillerées dans les piments vidés. Refroidir pour faire prendre — plusieurs heures ou toute une nuit. Pour servir couper en tranches minces.

## NEIGE A L'ANANAS (8 généreuses portions)

- $3\frac{1}{2}$  tasses de jus d'ananas en conserve
- 3 enveloppes de gélatine non aromatisée
- $\frac{1}{2}$  tasse de sucre
- $\frac{1}{8}$  c. à thé de sel
- 2 c. à thé de zeste de citron râpé
- 2 c. à table de jus de citron
- 1 demiard ( $1\frac{1}{4}$  tasse) de crème à fouetter
- $1\frac{1}{2}$  tasse de noix de coco filanté ou haché
- 1 chopine de framboises fraîches, lavées et bien égouttées

Mesurer 1 tasse de jus d'ananas dans un petit bol ; le saupoudrer de gélatine et de sucre. Laisser reposer 5 minutes pour amollir la gélatine. Placer le bol dans l'eau chaude ; remuer pour faire dissoudre. Combiner le reste du jus d'ananas, le sel, le zeste de citron, le jus de citron et la gélatine dissoute. Refroidir jusqu'à ce que le mélange commence à prendre. Battre en mousse. Fouetter la crème ferme. L'incorporer avec  $\frac{3}{4}$  tasse de coco dans le mélange à la gélatine. Verser le tout dans un moule de 2 pintes préalablement rincé à l'eau froide. Refroidir pour faire prendre. Au moment de servir démouler sur un grand plateau ; saupoudrer le dessus de coco et de framboises. Arranger le reste du coco et des framboises à la base du pouding.

Pour  
ce grand jour  
c'est du  
Champagne



qu'il faut!

LES BONS  
Vins  
CANADIENS DE  
Brights  
DEPUIS 1874

Le Champagne Président, vieilli dans les caves de Bright d'après un procédé de fermentation d'antiquité de 200 ans, est fait de raisins spéciaux de la péninsule du Niagara.

268A-(2)F

Coupon  
d'abonnement

LE SAMEDI  
MENSUEL

LA REVUE  
POPULAIRE  
LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE  
MENSUEL

<input type="checkbox"/>	<b>LE SAMEDI</b>		<input type="checkbox"/>	<b>LA REVUE POPULAIRE</b>	
	Canada	Etats-Unis		Canada	Etats-Unis
1 an	\$1.50	\$2.50	1 an	\$1.50	\$2.00
2 ans	2.50	5.00	2 ans	2.50	3.50

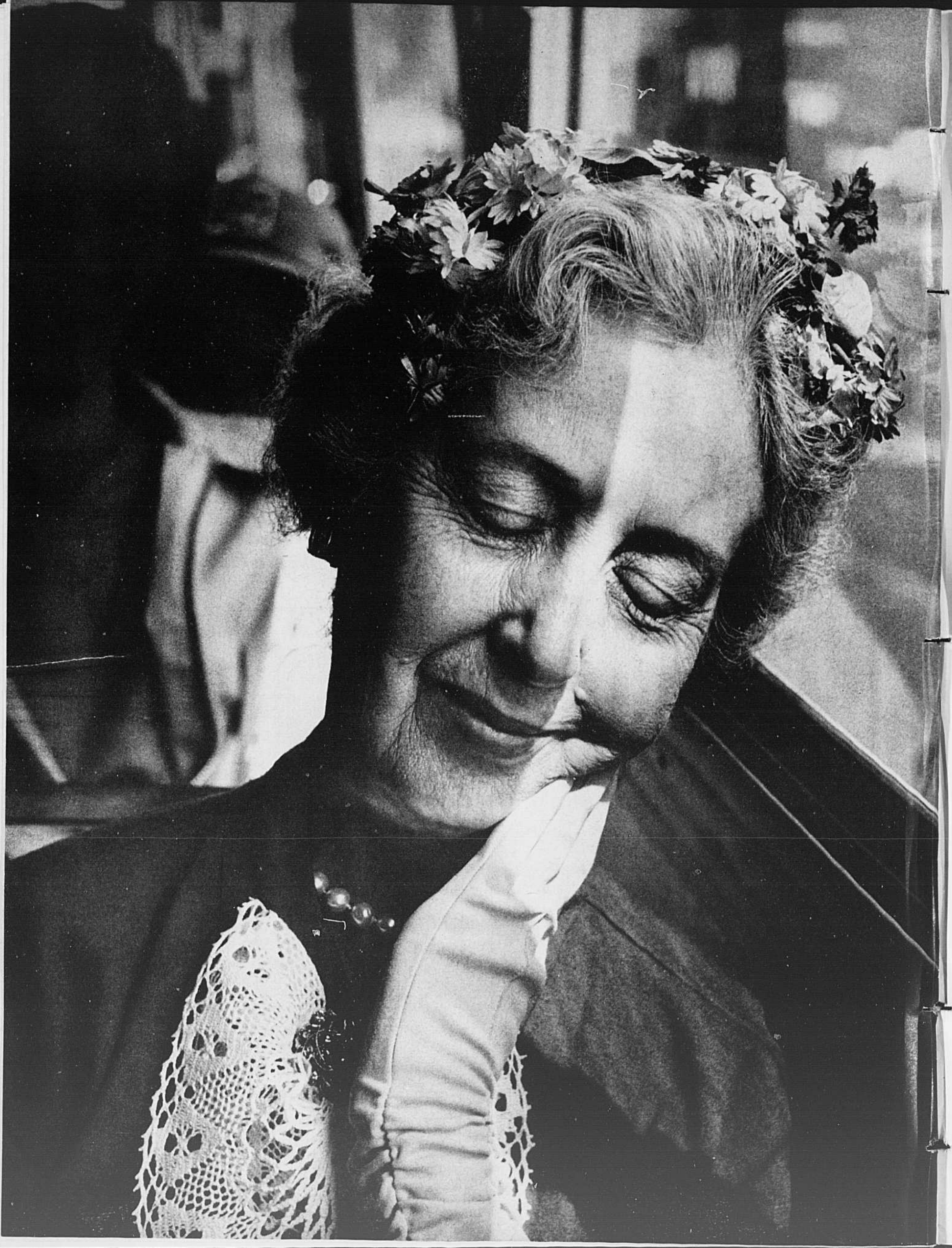
NOM .....

ADRESSE .....

LOCALITE ..... PROVINCE.....

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE  
975-985, RUE DE BULLION, MONTREAL 18



# POURQUOI PAS?

Rien de plus naturel que Madame Dupont pique un somme chaque fois qu'elle voyage en autobus. Elle y trouve tant de sécurité et de confort! La plupart des autobus qu'elle prend ont été construits par General Motors. N'entend-elle pas son fils répéter souvent qu'il ne voudrait pas d'autre voiture qu'une GM. Et, elle-même, n'est-elle pas parfaitement renseignée sur la qualité des produits General Motors, à en juger d'après les appareils Frigidaire qu'elle a chez elle?

General Motors atteint cette excellence de ses produits en n'employant que des matériaux de la plus haute qualité et en apportant l'attention la plus minutieuse au moindre détail. Dans tous les cas, il obtient un surcroît de sécurité, de rendement et de beauté dont vous bénéficiez.

Donc, Madame Dupont s'endort paisiblement quand elle prend un autobus General Motors. *Et pourquoi pas?* Elle et vous pouvez être sûrs de la qualité GM parce que nous ne négligeons rien pour l'assurer.

# GM AU CANADA

General Motors of Canada, Limited, Oshawa et Windsor  
*Voitures et camions*

General Motors Diesel, Limited, London  
*Locomotives diesels, autobus et moteurs diesels*

Frigidaire Products of Canada Limited, Toronto  
*Appareils ménagers et réfrigération commerciale*

The McKinnon Industries, Limited, St. Catharines  
*Pièces et accessoires d'automobiles*

[ Suite de la page 23 ]

Claire insista, avec une lente douceur :

— Mais j'aime André, maman, et je ne conçois le bonheur qu'avec lui. Auriez-vous le courage, l'un et l'autre, de mettre une entrave à notre rêve? Dans ce cas, c'est vous qui m'aimeriez mal.

M. Nadié trancha d'un ton net :  
— Trêve de discours et de discussions. Ta mère et moi nous ne sommes pas opposés en principe à ton mariage avec André, que nous connaissons et que nous avons pu apprécier pendant ces deux mois de vie commune.

— Alors ?  
— Alors, nous y mettons simplement une condition. Et je te prie de croire, Claire, que rien au monde ne me la fera modifier. Nous ne voulons pas de fiançailles officielles. Vous vous écrivez, vous vous reverrez, soit à Paris, soit ici ; mais pas d'engagement définitif, pas de « bague au doigt ». André veut partir à la colonie et s'y créer une situation lucrative, il préfère cela à végéter, petit médecin quelconque, dans un coin ignoré de province. Au fond il a raison, et je l'approuve. Quand il sera bien installé, et que je pourrai être assurée de son esprit de suite, de sa volonté au travail, alors, — alors seulement — nous reparlerons de mariage. Que ta mère soit désolée de te perdre, je le comprends. Que tes soeurs aient encore besoin de toi, c'est indiscutable. Mais tu n'es nullement forcée de te sacrifier pour nous. Chacun a le droit de faire sa vie à sa guise, pourvu que ce soit honnêtement et dans des conditions normales. Je te donne ma parole, Claire, que lorsque je saurai André avec une situation bien en main, rien ne s'opposera plus à votre union. C'est à lui d'abréger l'épreuve que je vous impose, par son intelligence, son travail et son courage.

— Vous m'avez infligé ce soir une très grande peine, mon cousin. Mais il se peut que vous ayez raison, et je m'incline devant votre volonté. J'irai en Afrique. Très vite, je l'espère. De toute mon énergie, je me jetterai dans le travail. J'ai la certitude de réussir, beaucoup plus tôt que vous ne le croyez.

— Je le souhaite mon garçon !  
Et sur ces mots, M. Nadié quitta la pièce.

— Tu t'es résignée facilement parce que tu aimais mal, voilà tout.

— Et toi, tu crois bien aimer ?

— J'en suis sûre.  
— Eh bien ! l'amour t'apprendra la patience. Tu sauras attendre que celui que tu appelles en ton cœur ton fiancé ait réalisé assez vite une fortune qui lui permettra d'acheter votre bonheur.

« D'ici là, j'espère que tu vas retrouver ta bonne humeur habituelle et redevenir la grande fille dont nous avions tous tant besoin. »

## VI

— AINSI, vous me refusez le plaisir d'aller à ce mariage ?

Claire avait prononcé cette phrase avec un accent dans lequel vibraient autant de douleur que de rancune.

Sa mère protesta :  
— Comme tu exagères ! comme tu es injuste ! Nous ne te refusons pas, nous te faisons seulement remarquer tous les inconvénients de ce projet.

— Des inconvénients ? Permetts-moi de te dire, maman, que pour ma part je ne les vois pas du tout.

— Parce que tu ne veux pas les voir.  
— Admettons. Alors, veux-tu me les énumérer ?

— C'est bien simple, répondit M. Nadié, sèchement. Nous nous opposons, ta mère et moi, à ce voyage, pour la seule raison qu'il nous paraît trop coûteux.

Claire se mit à rire :  
— Coûteux ?... Tu ne vas pas, j'imagine, essayer de me faire croire que nous en sommes à quelques billets de mille de plus ou de moins ?

— C'est pourtant la vérité, ma pauvre fille !

Claire regarda son père avec stupeur.  
— Ce n'est pas possible, balbutia-t-elle.

— Hélas !  
— Mais enfin, nous sommes riches !  
— Nous l'étions.  
— Je ne comprends pas.  
— J'étais riche hier ; aujourd'hui, je ne le suis plus. Dans le commerce, il y a des hauts et des bas. On ne peut pas toujours se maintenir au bout de l'échelle. Quand la fatalité s'en mêle, on descend peu à peu l'échelon jusqu'à ce que l'on soit au bord de l'abîme.

— Mais tu n'en es pas là ! cria-t-elle, épouvantée.

M. Nadié répondit avec amertume :  
— J'en suis là.

Claire pensait à André, et elle avait le cœur déchiré : « Maintenant, se disait-elle, me voilà aussi pauvre que lui. »

Elle revint vers son père, et mettant sur l'épaule de M. Nadié une main qui ne tremblait pas, elle dit :

— Veux-tu que nous parlions affaires ? J'ai hâte de voir où nous en sommes. Si je ne dois conserver aucune illusion au sujet de notre fortune, j'aime autant les perdre tout de suite.

— Soit, fit-il avec lassitude ; viens dans mon bureau.

Mme Nadié vit la porte du fond se refermer derrière eux ; un moment, elle écouta leurs voix qui se répondaient à intervalles réguliers ; puis, ce fut le silence.

« Claire lit ces horribles papiers, pensa-t-elle. Bientôt, elle saura. Mais que pourra-t-elle de plus que ce pauvre Edmond ?  
Là où il a échoué pour parer à notre ruine, lui qui est un homme habile, rompu aux affaires, que pourrait une jeune fille si intelligente soit-elle ? Ah ! soupire la pauvre Jane, c'est affreux, c'est affreux !... »

A ce moment, cette Claire à laquelle elle songeait avec tant d'amour rouvrit la porte du bureau et, s'approchant du fauteuil de sa mère, elle lui mit un baiser au front.

— Maman, dit-elle avec un sourire, ne te fais pas trop de soucis. Ce n'est pas si sombre que mon père voulait bien nous le faire croire. La faillite de M. Ribière n'entraîne pas fatalement la nôtre. Certes, nous y laisserons des plumes, mais j'ai la conviction qu'il nous restera suffisamment pour remonter le courant.

— Est-ce vrai, Edmond ? interrogea la pauvre femme, dont les yeux embusés de larmes brillaient d'espoir.

— Je le crois. Dans mon affolement, j'ai fait, pour la première fois de ma vie, des calculs qui n'étaient pas tout à fait justes.

« Claire est un meilleur comptable que moi, acheva-t-il en riant, et désormais je la prendrai comme secrétaire. »

— Je l'espère bien, jeta-t-elle sur le même ton.

— Alors, dit Jane, avec un soupir, il nous restera tout de même quelque chose ?

— Mais oui. A cela, nous joindrons le prix de notre maison à Montauban que je vais mettre tout de suite en vente.

— Comment ! s'écria Mme Nadié sera-t-il donc impossible d'éviter ce sacrifice ?

— Tout à fait impossible. Je tiens essentiellement à rembourser tous mes débiteurs, et je suis certain que Claire m'approuve.

— Oui, père.  
Et se rapprochant de lui, elle dit :  
— Et maintenant, papa, si nous reparlons de mon voyage à Paris ?

— Encore ! jeta-t-il avec impatience, je crois t'avoir dit qu'il m'était impossible de te donner le moindre argent pour ce voyage.

Elle répondit avec vivacité :  
— Aussi ne t'en demanderais-je pas.  
— Comment, fit-il surpris, aurais-tu des ressources secrètes ?

— Oh ! pas le moins du monde.  
— Alors ?

— J'ai tout simplement mon livret de Caisse d'Épargne.  
— Et tu comptes t'en servir ?

— Mon Dieu ! oui. Et je préfère te

[ Lire la suite page 34 ]



"En suivant ma MÉTHODE . . .

**Ce ménage  
est devenu le  
COUPLE IDÉAL"**



affirme le Professeur  
**BEN WEIDER**

"La culture physique est une nécessité indéniable pour le maintien des capacités physiques humaines. Car ces dernières forment la base de tout corps sain. L'homme, de même que la femme et l'enfant, qui ne font pas d'exercice, sont inexorablement condamnés à vieillir rapidement. Si vous consacrez à la culture physique, chez vous, quelques minutes par jour, vous connaîtrez la joie de conserver votre corps jeune, souple et ferme. Prenez l'exemple du couple ci-haut, qui a suivi mes cours de culture physique, à domicile."

**LUI** — Son tour de poitrine était de 38", sa taille de 42". Il était sur le déclin. Quelques exercices rationnels quotidiens l'ont transformé en un homme jeune, musclé, fort et sain. Il a une carrure imposante, des épaules larges, un ventre plat et la taille mince et souple.

**ELLE** — Approchant l'âge critique pour beaucoup. Pour elle ce fut le début d'une nouvelle jeunesse. Son corps s'est élancé, sa taille s'est amincie, ses jambes et bras se sont musclés élégamment et sa poitrine s'est raffermie. Elle est aujourd'hui aussi gracieuse et svelte qu'elle l'était à 20 ans.

**L'ENFANT** — Chétif et timide, il manquait d'appétit. Jouer en plein air le fatiguait, hiver comme été. Aujourd'hui c'est un beau garçon qui se développe harmonieusement pour la joie de ses parents ravis. Il mange bien et a de l'assurance à l'école comme aux jeux. Ses amis le "respectent" de plus en plus. C'est tout dire. Ma Méthode A DOMICILE vous aidera à vous aussi à maintenir vos capacités physiques naturelles."

**COURS  
GRATUIT**

Faites ceci: Sans obligation pour vous, envoyez-moi cette annonce avec votre nom et adresse, plus 25¢ pour frais d'envoi. Indiquez:  pour hommes,  pour femmes,  pour enfants (pointez selon le cas). Vous recevrez en retour un cours complet de culture physique, à suivre CHEZ VOUS A DOMICILE. De plus vous recevrez de la littérature et des copies des magazines "Santé et Force" et "Beauté et Santé", contenant des articles et illustrations et des régimes alimentaires à suivre qui vous aideront à réaliser votre ambition. Chaque cours est une valeur de plus de \$3.00 qui vous sera postée GRATUITEMENT. Adressez cette annonce aujourd'hui même à: Prof. BEN WEIDER, a/s. Poirier, Bessette & Cie. Ltée, 975, rue De Bullion, Montréal 18, P.Q. SVP, inclure .25 pour frais d'envoi.



M. Delorme, jeune journaliste canadien, revenu d'un voyage qui l'a conduit à travers une vingtaine de pays d'Europe et du Proche-Orient. Des séjours plus ou moins prolongés en pays communistes, en Israël, en Jordanie et en République Arabe Unie, d'où il fut expulsé pour avoir exprimé des idées par trop libérales, lui ont fait connaître une suite d'expériences intéressantes qu'il nous fait vivre dans une vivante chronique mensuelle.

## AU PAYS DES PHARAONS

Le Caire, l'Égypte, la République Arabe Unie; autant de noms à consonnance différente, qui veulent dire la même chose.

A deux reprises déjà on m'a refusé un visa de séjour pour l'Égypte. Je m'adresse à Rome, dans une dernière tentative pour l'obtenir. On me fait remplir un tas de formules, on me demande des photographies et lorsque en examinant mon passeport, on y rencontre la mention «journaliste» on suspend toutes les procédures: «Nous sommes dans l'impossibilité de vous accorder un visa sans l'approbation de notre attaché-de-presses.» J'ai beau me morfondre en explications, leur affirmer que je ne connais pas leur attaché-de-presses et que d'autre part, je me rends en République Arabe Unie, comme touriste et non comme journaliste; qu'un visa de quinze jours me suffirait amplement, que je déteste les complications; c'est peine perdue. Nous regrettons monsieur, nous ne pouvons rien faire dans votre cas sans son approbation.

On m'indique sa demeure, où je me rends sans tarder. Je suis reçu dans un vaste bureau. L'attaché-de-presses est un homme sympathique, de bonne éducation, il ne me refuse pas son approbation, mais pose des conditions tellement difficiles à remplir, qu'il me faudrait un mois pour rassembler les documents qu'il me réclame et ce, sans savoir, s'il ne changerait d'idée entre temps.

Si je veux me rendre en R.A.U., il ne me reste qu'une solution: Prendre l'avion pour le Caire, en dépit de tout et tenter de me faire émettre un visa de transit en arrivant à l'aéroport du Caire. Je tente l'expérience, conscient que si l'on me refuse l'entrée, je devrai prendre le prochain avion qui quitte le pays pour la Jordanie où je compte me rendre ensuite.

Je descends après trois heures d'envolée à l'aéroport du Caire. Le climat est chaud et je souhaite que les autorités de l'immigration soient aussi chaudes et réceptives. Trois Français qui me précèdent, se voient refuser l'entrée, bien que leurs visas soient en bonne et due forme. On les conduit à la salle d'attente qu'ils ne pourront quitter que pour prendre un avion qui les reconduira en France. — Les Français n'ont aucune chance depuis que la France a rompu toutes relations diplomatiques avec la R.A.U.

J'évite de m'adresser en français, utilisant de préférence l'anglais que je trouve moins compromettant pour la circonstance.

L'agent d'immigration m'examine des pieds à la tête et m'interroge dans un français impeccable: «Vous parlez français?...»

— Oui, un peu... beaucoup... c'est ma langue maternelle.

Nationalité canadienne lit-il à haute voix. «Que venez-vous faire ici?»

— Je suis touriste, je viens voir les pyramides ainsi que les vestiges de la civilisation ancienne que vous possédez dans votre pays.

— Vous n'avez pas de visa?

Je ne savais pas qu'il était nécessaire de se le procurer, surtout pour

nous les Canadiens... nous sommes bien sympathiques à votre cause, nous l'avons prouvé lors de la crise de Suez. Vous vous souvenez?...

— C'est bon; combien de temps désirez-vous séjourner ici?

— Quelques jours seulement.

Je suis l'officier dans un grand bureau. Après avoir gaspillé une page entière de mon passe-port, dans lequel on a gribouillé une suite de caractères arabes que je ne comprends guère, on m'apprend que j'ai maintenant un visa de transit bon pour sept jours, après quoi je devrai quitter le pays.

Dieu merci, je ne croyais jamais entrer à l'intérieur du pays. — On compte mon argent et on me remet une formule sur laquelle je dois faire inscrire toutes mes dépenses. Je devrai la remettre aux autorités de l'immigration en quittant le pays.

### A TRAVERS LES PETITES RUES, JE TROUVE ENFIN MON HOTEL

On me réserve une chambre à l'hôtel Carlton. Cela me déplaît, je n'aime pas les grands hôtels à caractère américain, ils sont toujours sophistiqués, aussi je n'y loge qu'un soir.

Qui aime à payer pour se faire sourire, ouvrir la porte ou porter ses malles? Je suis jeune et vigoureux et c'est ce que je tente de faire comprendre au portier qui tout le temps où je lui parle, ne quitte pas ma braguette de ses yeux. Son regard embarrassant et sa politesse affectée m'indisposent. Je suis près de lui faire une colère lorsqu'enfin il me laisse en paix. Ah!... ces arabes...

Le lendemain, lorsque je quitte l'hôtel et que l'on me voit passer, les malles à la main, on semble très préoccupé de savoir où je m'en vais.

— Je quitte le pays; je ne suis que de passage ici, m'empresse-je de répondre.

Je me trouve un petit hôtel convenable à 30 piastres par jour; c'est-à-dire environ \$1.50 en dollars canadiens. Cela comprend le petit déjeuner et le service qui est habituellement facturé en surplus. Le portier me reconduit à ma chambre, mais là, je n'arrive pas à m'en défaire: «Vous êtes bien sûr que je ne peux rien faire d'autre pour vous», insiste-t-il toujours en lorgnant ma braguette comme celui de l'hôtel précédent. — «Si vous ne me laissez en paix, je quitte immédiatement cet hôtel». Cela suffit pour m'en défaire.

### SUR LA RUE UNE LEGION DE VENDEURS HARCELENT LES PIETONS

Je n'arrive pas à circuler sur la rue sans être suivi par une multitude de colporteurs et de cirqueurs de souliers; qui veut me vendre un fouet, qui d'autre, une collection de timbres, une sacoche ou une canne, d'où il tire un long stylet. — Allez-ouste! j'en ai la chaire-de-poule.

En Égypte, 85% de la population est analphabète, aussi lorsque je m'éloigne quelque peu des grands hôtels ou des grands magasins, je ne trouve personne qui parle ou comprenne le français ou l'anglais.

Un guide qui s'exprime très bien dans ces deux langues en plus de l'arabe, me propose ses services à raison de \$2.00 par jour. J'accepte; non sans méfiance. Je trouve ses services trop bon marché. A tout événement, nous prenons une voiture afin de nous faire conduire aux pyramides et au sphinx. Il est entendu que je dois couvrir les dépenses occasionnées par le transport. Nous traversons le Nil et à ma grande surprise, en un rien de temps nous sommes dans le Sahara au pied de ces majestueux monuments de l'Égypte ancienne. Je réalise que les pyramides publicitaires et celles que je vois dans la réalité, n'ont pas tout-à-fait le même aspect. La perspective n'est pas faussée par l'angle d'une caméra, mais réelle. Le spectacle est très impressionnant même s'il est tout autre que celui que nous imaginons en voyant des gravures. A dos de chameau, je fais le tour des pyramides et je rejoins enfin mon guide qui m'attend patiemment en s'entre-



Les rues étroites et encombrées des bazars, nous laissent difficilement passer dessus.

tenant avec quelques arabes. Ceux-ci semblent n'avoir autre chose à faire qu'à attendre que les instants se succèdent. Nous nous rendons au musée du Caire. Je ne sais le nombre d'heures que nous y passons, mais lorsque nous quittons l'endroit, le soir est déjà arrivé. Mon guide insiste pour me conduire dans une boîte de nuit où dit-il: «Vous pourrez admirer ces merveilleuses (belly-dancers)». Je m'inquiète sur le prix et sur les conséquences d'une telle soirée. Je dois économiser si je veux poursuivre ce voyage tel que je me le suis proposé. «Je crois qu'il serait préférable de rentrer à l'hôtel ou de trouver autre chose de moins dispendieux. Je n'ai que très peu d'argent et il me faudra bientôt rentrer en Amérique. D'ailleurs, nous avons de ces danseuses dans notre grande ville de Montréal. Je ne m'y intéresse pas tellement.» Mohamed, mon guide (tous s'appellent Mohamed) s'empresse de m'informer dans un instant de confiance à mon égard: «Je peux vous faire gagner de l'argent si vous le désirez»

Comment?

— Je pourrais vous vendre, je connais des gens qui payeraient cher pour vous. Vous pourriez vous sauver et nous partagerions.

J'ai tout de suite compris. «Non, je ne suis pas intéressé.» Il n'insiste pas. Je lui remets les \$2.00 que je lui dois pour sa journée et nous prenons

**EN EGYPTE, IL N'EST PAS BON DE DIRE TOUT CE QUE L'ON PENSE**

Je ne pouvais séjourner au Caire, sans y rencontrer des journalistes et m'informer auprès d'eux sur la situation politique et économique exacte du pays.

Comme maître le renard, je sais utiliser la flatterie; au point où on insiste pour m'interviewer à la radio. J'accepte cette invitation, sur quoi on me conduit au poste d'émissions après avoir acquitté l'addition d'un plantureux repas au mouton que nous venons de déguster. A ma plus grande surprise, je réalise que je passe en direct sur les ondes; c'est-à-dire, qu'on n'enregistre pas l'interview avant l'émission. Mon interlocuteur me pose plusieurs questions et lorsque dans une tentative pour résumer l'entrevue, il me demande: «Bref, M. Delorme, quelles sont vos impressions sur la R.A.U.» Je réponds: «Je vous avoue que je suis quelque peu mélangé par ici. Je trouve les gens aimables comme je trouve le pays agréable, ce que j'éprouve de la difficulté à assimiler, c'est la terminologie R.A.U. Nasser étant un dictateur, le fait est reconnu; l'état étant d'autre part très policé j'assimile difficilement le terme république. Je croyais aussi que l'Egypte avait une culture qui lui était propre et antérieure à la culture arabe, donc Egyptienne. Unis, vous l'avez été quelques temps avec d'autres pays arabes, mais j'étais sous l'impression que cette union s'était dissoute et c'est pourquoi je me demande quel est l'objet de cette peur que semblent avoir les gens à dire Egypte.

Mon interlocuteur a beau me faire signe que non de la tête, je continue de plus belle. «Depuis que les anglais, à la suite des pressions de Nasser, ont abandonné le Canal de Suez on ne cesse de nous faire remarquer le renouveau que connaît l'R.A.U. — Je saurais difficilement comparer puisque j'en suis à mon premier séjour dans votre pays. Je crois néanmoins que les 30 millions de revenus supplémentaires que ce retrait de l'Angleterre ont assuré à l'Egypte se perdent à policer l'état ou à supporter les rebelles d'Algérie, puisque les marques de progrès tangibles sont imperceptibles si l'on fait exception du barrage d'Asouan qui est dans une large mesure financé par la Russie.

Cette entrevue terminée, je regagnai mon hôtel, non sans avoir essuyé les reproches de mon interlocuteur. Je devais m'attendre à des ennuis. Comme question de fait, le lendemain matin j'ai la désagréable surprise de rencontrer deux officiers de la police d'état qui ne me laissent guère de temps de prendre mon petit déjeuner. Je suis escorté à ma chambre. On m'enlève mon passeport et l'on s'empresse de m'informer que ma présence est indésirable en R.A.U.; que mon permis de séjour est annulé. «Vous devez quitter immédiatement le pays. Nous verrons à vous retenir une place à bord du premier avion en direction de l'étranger». Je voudrais protester, cependant leur allure est très convaincante et je préfère obéir devant leur attitude menaçante. On m'escorte à l'aéroport ne me laissant pas d'un pas. Finalement on me conduit à bord d'un avion en partance pour Amman en Jordanie. Comme un personnage important, je n'ai même pas à m'occuper de mes malles. Une demi-heure plus tard, j'ai quitté le sol Egyptien et je suis en route pour la Terre-Sainte. ♦

En chameau, qui sert encore dans une large mesure à se transporter un peu partout, nous visitons les pyramides si belles.

rendez-vous pour le lendemain à la porte de mon hôtel.

**LES BAZARS, D'OU SE DEGAGE UNE ODEUR ASPHYXIANTE ET OU EVOLUENT DES CARACTERES LOUCHES, NOUS IMPRESSIONNENT VIVEMENT**

La journée suivante nous retrouvons arpentant les rues étroites, sordides, où la population locale, congestionnée, évolue dans un remue-ménage, tel des vers qui se sont emparés d'une pièce de viande. Une odeur rance flotte dans l'air et nous suit partout, nous pénétrant de toutes parts. Toutes sortes de débris jonchent le sol. Des enfants vont pieds-nus, fouillant parmi ces restes malpropres en quête d'une bouchée. Lorsqu'ils nous aperçoivent, ils courent vers nous, embrassent le bas de nos pantalons, nos souliers et nous demandent l'aumône. Le paysage est triste et quand on a conscience de la dignité humaine et que l'on se voit soumis à de pareilles scènes, on est bouleversé. Je ferme les yeux et je m'empresse de fuir ce spectacle. Néanmoins, il nous suit partout et la misère se voit comme jamais je ne l'aurais imaginée, c'est ici quelque chose de normal, de journalier. Je me rends compte qu'on couche avec elle et que cette sorcière est acceptée comme une chose inévitable.

Un veul âne décharné, à la démarche squelettique tire une brouette chargée de jute. Quelques femmes, la figure dissimulée derrière un châle noir, se retournent lorsque je tente de les photographier. Elles gardent leurs charmes pour leur mari. Les musulmans refusent de se laisser photographier et je suis forcé d'employer une tactique détournée: Je vise, ma caméra pointée vers le ciel et je photographie en descendant brusquement, ce qui me donne des reproductions très embrouillées.

Nous pénétrons dans un petit ca-



délicat

un qualificatif tout indiqué pour le whisky écossais, et qui s'applique *exactement* au délicat et moelleux "Black and White," le whisky par excellence des réunions amicales. *Le secret de sa qualité réside dans le mélange.* "Black and White" résulte du mélange d'une sélection des meilleurs whiskys écossais. Ce mélange, dosé avec un art consommé, donne une finesse de goût que vos hôtes apprécient au plus haut point. "Black and White" est distillé, mélangé et embouteillé en Ecosse. Bouteilles de diverses contenances.

Fournisseurs attitrés de Sa Majesté



James Buchanan & Co. Ltd. Distillateurs de Scotch Whisky

**'BLACK & WHITE'**  
**SCOTCH WHISKY**

"BUCHANAN'S"

B-223MF

EUROPE 1963

Visitez l'Europe avec le groupe du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE du 1er juin au 22 juin 1963. Lisez notre édition d'octobre pour plus de renseignements.

**APPRENEZ L'ANGLAIS**

avec le tout nouveau cours de conversation **ULTRA-FACILE**



**15 minutes**  
**par jour suffisent**



au moyen de disques 33 1/3 Microsillon interprétés par

**JEAN COUTU**

vedette du cinéma, de la radio et de la TV



**CHAQUE LEÇON COMPREND**

- Verbes conjugués à tous les temps.
- Règles de grammaire s'appropriant à chaque leçon et appliquées au cours des leçons.
- Phrases dites en français et en anglais.
- Phrases construites avec les expressions les plus courantes.



**INSTITUT DU BILINGUISME**  
2117, rue Valois, Mt 4, Qué.

Auriez-vous la bonté de me faire parvenir plus de renseignements sur votre cours de français à l'anglais.

NOM.....  
ADRESSE.....  
VILLE..... COMTE.....  
OCCUPATION..... ÂGE..... LS-9-62

[Suite de la page 31]

dire que je ne l'épuiserai pas, car il y a près de vingt mille francs. Une petite fortune! acheva-t-elle en riant.

M. Nadié se taisait: elle insista: — Alors, si tu n'as pas d'autres raisons à m'opposer pour motiver ce refus que la question d'argent, je ne vois pas pourquoi je n'irai pas à Paris.

Il la regarda longuement: — Tu tiens donc beaucoup à assister à ce mariage? Pourquoi?

Elle répondit franchement: — Pourquoi? Mais parce que j'aime André et qu'ainsi je le reverrai.

— Et tu crois, jeta M. Nadié avec ironie, qu'il sera toujours disposé à t'épouser?

— J'en suis sûre.

Il railla:

— Une fille pauvre! Et pauvre lui-même comme il l'est!

Il faudrait qu'il fût fou! Ma pauvre Claire, je crains que tu n'aies eu devant d'une cruelle déception.

Elle jeta d'une voix ardente, tandis que ses beaux yeux rayonnaient de toute l'ardeur de sa foi:

— Un amour comme le nôtre n'est pas de ceux que de misérables obstacles renverseront! André et moi, nous nous aimerons toute la vie, jusqu'à la mort, et au-delà de la mort, j'en suis sûre!

M. Nadié haussa les épaules, mais il eut un sourire qui consentait:

— Soit, promit-il, tu iras à Paris, puisque tu le désires tant!

VII

CLAIRE et André descendirent le boulevard Saint-Michel, ils le traversèrent pour aller s'asseoir à la terrasse d'un café qu'il était de bon ton de fréquenter à cette époque-là. Il regorgeait de monde, d'étudiants surtout, puisqu'il était situé en plein Quartier Latin.

Claire aimait cette ambiance, cette gaieté, et chaque fois qu'André l'y avait conduite, elle avait montré elle-même une joie d'enfant. Mais aujourd'hui, elle demeurait grave, et en dépit des efforts que faisait le jeune homme pour entendre s'égrener son joli rire, elle ne parvenait pas à se mettre à l'unisson de cette insouciance jeunesse qui l'entourait. Son cousin en fut frappé, et il remarqua:

— Tu n'es plus la même, ma petite Claire... Qu'as-tu?

Muette, elle tournait et retournait dans sa tasse la petite cuillère de métal blanc.

— Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine? Je serais surpris que ma mère...

— Ta mère est parfaite pour moi, coupa-t-elle avec vivacité. Je ne lui serai jamais assez reconnaissante pour toutes les gentillesse dont j'ai été l'objet de sa part.

— Alors?... Je ne vois pas. Ton départ?

— Mon départ? Oui... un peu...

— Un peu seulement? Il y a donc autre chose?

Elle soupira:

— J'étais heureuse ici. J'avais oublié qu'il existe, ailleurs, des choses affreuses...

— Quelles choses affreuses?

— Les misérables questions d'argent.

Il se mit à rire.

— Oh! s'il n'y a que cela pour te préoccuper! L'argent, ma pauvre Claire, il y a des années que je m'en passe. Cela ne m'a jamais rendu morose, je te prie de le croire. Je me suis juré qu'un jour je vaincrai ce maître redoutable, que je le posséderai, que je l'étreindrai, que c'est moi qui serai le plus fort. Et tu vois, je m'apprête à commencer la lutte.

Les beaux yeux de Claire se posèrent sur lui, pleins d'une tendre admiration:

— Comme tu es courageux! Et comme je t'aime d'être ainsi!

Sur la banale table de marbre, leurs mains s'unirent, et sûrs l'un de l'autre, ils se sourirent enivrés.

— Nous allons nous quitter, dit le jeune homme, nous quitter pour deux ans. Car je ne reviendrai pas avant. Ton père ne veut pas te donner à un garçon pauvre, moi je mets mon orgueil à ne me présenter devant lui qu'avec de sérieuses économies. Tu m'approuves, Claire?

Elle ne répondit pas; mais elle se leva et André, passant son bras sous le sien, l'entraîna au-dehors dans la direction du Luxembourg.

— Tu voulais me dire quelque chose? demanda le jeune homme. Eh bien, parle; je t'écoute avec tout mon cœur.

Et comme elle demeurait silencieuse, il insista, un peu surpris:

— C'est donc bien difficile?

Alors, elle releva son front, plongea ses beaux yeux dans les yeux de l'homme qu'elle aimait, et elle jeta brusquement:

— Je suis pauvre, André, aussi pauvre que toi, et même bien plus encore.

— Claire! que veux-tu dire? Je ne comprends pas...

— Tu ne comprends pas? C'est pourtant si simple! Mon père est ruiné par la faillite de son associé, en lequel il avait une confiance aveugle, et si nous voulons sortir de la catastrophe sans avoir à rougir devant personne, nous

devons sacrifier à peu près tout ce qui nous reste.

— Tout ce qui vous reste? Même... la maison de Cazals?

— Grâce au Ciel, non. Elle sera sauvée du désastre; ma mère pourra y achever tristement une vie jusque-là comblée. Mon père compte sur la pitié d'anciens amis pour lui offrir un vague emploi qui lui permettra de subvenir aux besoins essentiels des siens. Mes petites sœurs connaîtront de bonne heure la dure loi du travail; et moi...

Elle hésitait, au bord des paroles définitives.

— Et toi? reprit André.

— Eh bien, moi, que veux-tu que je devienne dans ce pauvre et triste village, au fond de cette maison qui fut si gaie, et où le malheur est entré? J'achèverai jusqu'au bout mon humble destinée; je ferai le ménage, les confitures, les lessives... je deviendrai une vieille fille, comme tant d'autres, hélas!

Il cria, avec une soudaine brutalité:

— Mais tu es folle, ma petite Claire, tu es folle!

— Pourquoi? Parce que je regarde la vie en face? La dure vie?

— Mais ta vie ne sera pas celle que tu imagines! Ta vie est liée à la mienne, tu le sais bien! Je te ferai riche, Claire riche et heureuse!

Eblouie, elle ouvrit tout grands ses yeux magnifiques:

— Tu m'aimes donc encore, André? Tu m'aimes toujours?

— Me faisais-tu l'injure d'en douter?

— Ah! soupira-t-elle, mon père m'avait dit qu'un homme raisonnable n'épousait pas une fille pauvre!

— Admettons que je sois un homme déraisonnable; mais je te jure, Claire, que, plus que jamais, je veux que tu sois ma femme. Et même, les événements dont tu viens de m'entretenir vont, en dépit de leur tristesse, avoir un heureux résultat: celui de hâter notre mariage.

— Comment cela?

— Tu verras... tu verras...

VIII

LE TRAIN s'arrêta devant la petite gare de Cazals, et Claire en descendit. Une valise à la main, elle resta debout sur le quai, quelques secondes, déçue, puis elle se décida à donner son billet pour passer dans le village.

« Personne ne m'attend », murmura-t-elle, d'une voix étonnée.

Bien qu'elle eût parlé assez bas, l'employé l'avait entendue, et il dit:

— J'ai vu Madame votre mère avant-hier, et elle m'avait pourtant annoncé que vous seriez là ce matin.

— Pour que maman ait manqué mon arrivée, il faut qu'il se soit passé quelque chose de grave à la maison.

Vaguement inquiète et beaucoup plus intriguée, Claire marcha d'un pas rapide dans le charmant petit chemin qu'elle avait parcouru jadis avec André, le cœur débordant de l'amour qui naissait en elle.

L'image chérie l'accompagnait. L'ombre du bien-aimé était à ses côtés; elle revoyait la haute silhouette masculine, le beau visage énergique, les grands yeux qui l'avaient conquise; elle entendait de nouveau la voix basse, aux inflexions caressantes, les mots tendres, les aveux fous; les promesses graves qui les liaient chantaient à ses oreilles. Ainsi absorbée par le cher souvenir, elle parcourut sans presque s'en apercevoir la courte distance de la gare au village. Parvenue devant sa maison, elle poussa le portail grillé et s'apprêta à monter les marches de pierre lorsque, remarquant la voiture du docteur Ménéil, rangée non loin de là, un cruel pressentiment l'envahit, et elle devint toute pâle. Au même instant, une voisine s'avançait au-devant d'elle, et levant les bras au ciel, elle s'écriait, avec un accent de pitié:

— Ah! Mademoiselle Claire, vous voilà enfin.

— Mais j'avais prévu que je rentrerais ce matin; personne chez moi n'en doutait, je pense?

— La pauvre Madame a sans doute perdu un peu la tête; elle croyait que vous n'arriveriez que ce soir. Elle voulait vous envoyer un télégramme, et puis elle a pensé que vous seriez peut-être partie avant qu'il ne fût distribué à Paris.

— Un télégramme? pourquoi? mais pourquoi? Parlez vite, Julie.

— Vous ne savez pas? Vraiment, vous ne savez pas? fit la femme surprise.

— Mais que voulez-vous donc que je sache?

— A la gare, on ne vous a rien dit?

— Je n'ai vu que l'employé préposé aux billets; maman lui avait annoncé avant-hier que j'arriverais aujourd'hui; il ne m'a rien dit d'autre.

— Ma pauvre petite demoiselle!...

La brave Julie joignait les mains en signe de compréhension, et ses bons yeux qui s'attachaient sur la jeune fille s'emplissaient de larmes.

— Je vous en supplie, implora Claire, dites-moi la vérité si cruelle scit-elle, je veux savoir, maman?

— Madame se porte bien?

— Alors... c'est mon père?

— Hélas!

— Mon Dieu... mon père n'est pas malade? Si, Julie?

— C'est cela?

— Oui, Mademoiselle Claire.

— Mais pas très malade? pas en danger?

La réponse tardant à venir, Claire se retourna vers la maison, et d'un bond,

ORIGINALITÉS DE NOS LECTEURS



Photo de Mme Wilfrid Cherrier, 12086 A, Lachapelle, Cartierville, P. Qué.



Photo de Mme Albert Théberge, 719, rue Des Erables, Dolbeau, Co. Roberval, Qué.



Photo de Michel Marchand, 805, rue Crevier, Saint-Laurent 9, P. Qué.

franchissant le petit escalier bordé de glycines et de volubilis, elle se retrouva sur l'étroit balcon de pierre, poussa la porte et pénétra dans la salle à manger.

— Maman! appela-t-elle, d'une voix qui tremblait.

La silhouette du docteur Ménil se dressa dans l'encadrement de la porte; auprès de lui, elle reconnut la robe noire du vieux curé.

— Que se passe-t-il? demanda-t-elle, s'appuyant d'une main à la table, tant elle se sentait défaillir.

— Chut! murmura le docteur, votre mère, se repose, laissez-la dormir, elle en a tant besoin.

— Mon père, demanda Claire, où est-il? que lui est-il arrivé?

Ce fut le prêtre qui répondit:

— Il vous faudra prier pour lui, mon enfant.

Ce ne fut que plus tard qu'elle apprit les détails de ce cruel événement. Sans qu'il eût donné le moindre signe d'une fatigue plus grande, M. Nadié avait succombé à une attaque cardiaque due sans doute aux préoccupations de toutes sortes qui le torturaient depuis que sa situation matérielle s'était avérée si mauvaise. Le cerveau, surmené par un travail excessif, avait demandé au cœur, déjà atteint gravement sans que personne s'en doutât, un effort trop grand et le pauvre cœur avait cédé.

Claire se trouva tout de suite aux prises avec une situation des plus pénible. A son chagrin, d'ailleurs très grand, s'ajoutait le spectacle de la douleur de sa mère, que ce coup inattendu du sort trouvait sans force pour réagir, sans volonté et presque sans pensée. Il y avait, en plus, les larmes des petites sœurs, terrorisées par ce spectacle de la mort qu'elles contemplaient pour la première fois. Et quand tout fut fini, quand M. Nadié reposa au cimetière du village, auprès des vieux parents qui l'avaient précédé dans la tombe, les deux femmes et les petites filles, se retrouvant dans la chère maison autrefois si joyeuse, attristée maintenant par les heures funèbres qui venaient d'y sonner, sentirent plus lourdement leur solitude et leur détresse.

Pourtant elles n'étaient encore ni au bout de leurs peines ni au bout de leurs larmes. Après une semaine entière passée à Cazals, Claire commença à remettre de l'ordre autour d'elle et à faire l'examen des livres de comptes tenus jusqu'à ce jour par son père. De même, elle avait hâte de régler les dernières notes, dues à la courte maladie, à la mort et aux obsèques de M. Nadié. Elle ouvrit le secrétaire où elle savait trouver l'argent; mais c'est en vain qu'elle y chercha quelque somme importante. Elle eut beau fouiller les tiroirs, remuer les dossiers, feuilleter les registres, nul billet ne s'en échappa. Désorientée, elle s'en fut interroger sa mère. Celle-ci, toujours lasse, se reposait de plus en plus sur sa fille aînée des moindres choses du ménage et de la vie quotidienne. Elle gardait le lit assez tard dans la matinée, et quelquefois même prétextant une migraine ou une fatigue plus grande, refusait de se lever.

— Maman, demanda Claire en entrebâillant la porte, je pense qu'il est urgent de payer M. le curé, le docteur, le menuisier. Nous ne devons plus tar-

der à régler les diverses factures qui nous ont été apportées, ne le crois-tu pas?

— Bien sûr.

Claire retourna au bureau et, fiévreusement, elle commença les recherches. Désabusée, elle allait s'avouer vaincue quand dans un sous-main enfoncé sous un large tiroir, elle découvrit une enveloppe à son nom. Elle l'ouvrit, et, à mesure qu'elle lisait son cœur se serrait affreusement.

« Ma pauvre enfant, écrivait M. Nadié, quand tu liras ces lignes, j'aurai quitté ce monde pour le voyage sans retour. Je sais que je suis gravement atteint et condamné à brève échéance. Je te demande pardon de mourir, bien que ce ne soit point de ma faute. J'aurais désiré vivre au milieu de vous longtemps encore, fût-ce d'une vie précaire, amoindrie et dure. Dure? Elle va l'être pour toi. Et de cela, je te demande pardon, plus sincèrement encore, car ce sont mes imprudences, ma stupide confiance en au'ruï, qui nous ont menés au bord de l'abîme.

Tu viens de partir pour Paris. Serai-je là à ton retour? Si oui, je te parlerai moi-même de notre nouvelle épreuve. Sinon, tu te rendras à Montauban, chez Maître Lardy. Il te mettra au courant de tout ce que tu ne sais pas encore et qui complète notre ruine.

Je ne sais de quelle manière tu vas t'y prendre pour assurer la vie de ta mère, la tienne, celle des enfants, mais j'ai confiance en ton courage et en ton intelligence. Tu feras pour le mieux, j'en suis sûr. Maître Lardy t'aidera: il a été mon conseil et mon ami; tu peux te confier à lui entièrement et suivre la voie qu'il te tracera. Il est possible que la vente de notre maison de Montauban couvre une grosse partie du déficit. Tu pourras y ajouter quelques bijoux de famille que ta mère détient. Si près de la tombe, je formule un dernier souhait: que notre chère maison de Cazals ne passe jamais en des mains étrangères. Claire, sauve-la, par tous les moyens.

Adieu, ma fille chérie, ou plutôt à Dieu. »

Et d'une main qui semblait déjà moins sûre, en des caractères un peu tremblés, M. Nadié avait tracé son nom au bas de ces lignes.

#### IX

— LE FACTEUR est passé, Claire?

— Oui, maman.

— Pas de lettre?

— Une, d'André.

— Ah!

Mme Nadié ouvrit le journal, s'enfonça confortablement dans son fauteuil, en commença la lecture. A vrai dire, elle ne lisait pas. A la dérobée, elle observait sa fille, qui, la tête un peu penchée, parcourait la longue missive de l'absent.

Quand ce fut fini, Claire replia posément les feuillets, les glissa dans l'enveloppe, et se leva pour descendre au jardin. Sa mère, la retint en l'appelant brièvement:

— Claire!

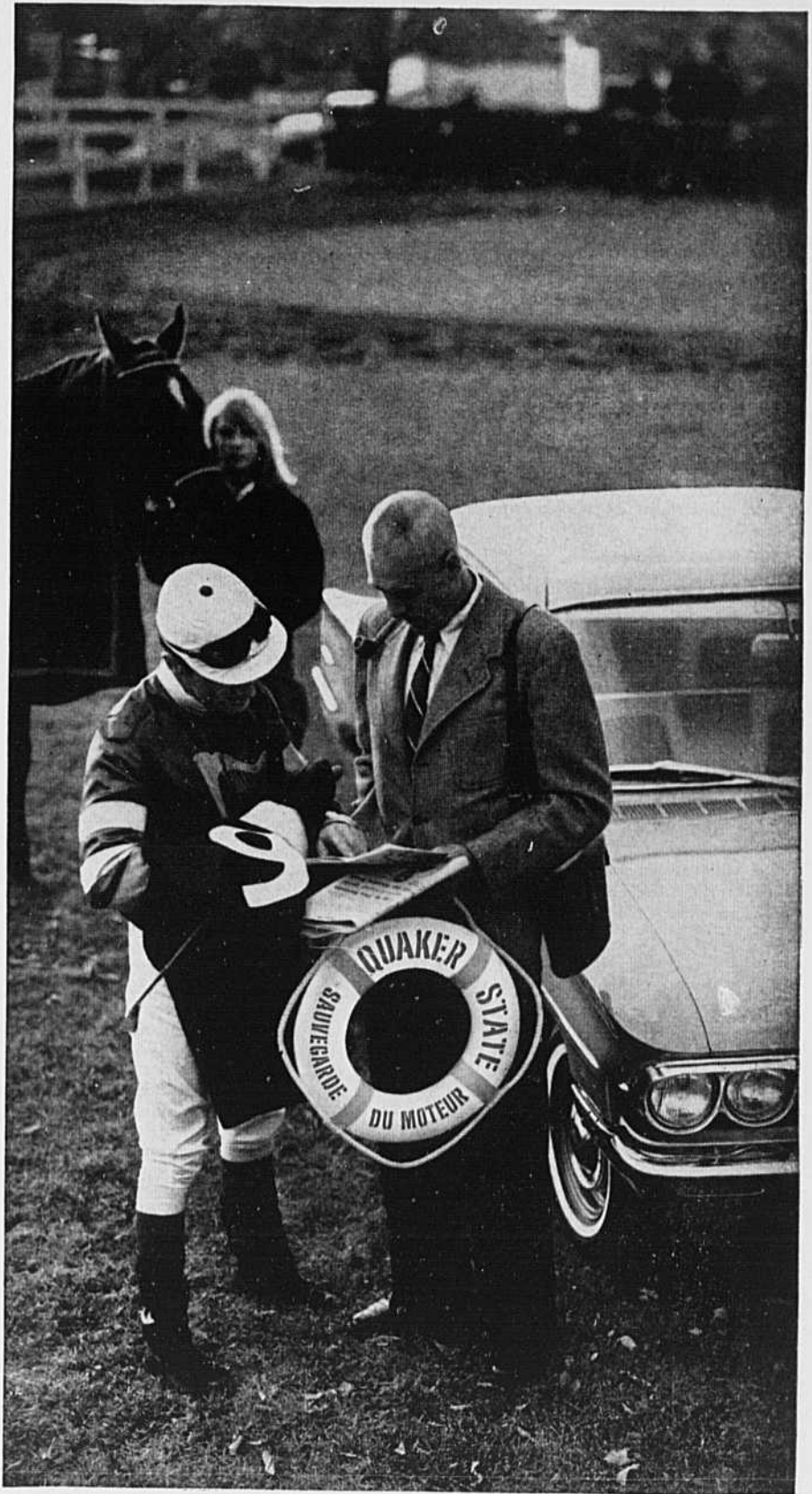
— Maman?

— Ne pourrais-tu me dire ce que t'écrit André?

— Oh! rien de bien nouveau.

— Mais encore?

— Sa santé est excellente; son tra-



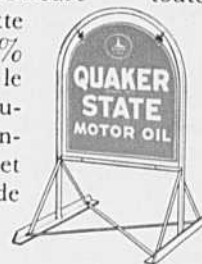
PARTOUT OÙ VOUS ALLEZ,

procurez-vous la meilleure sauvegarde de votre moteur — Quaker State

Suivez un conseil de milliers d'automobilistes qui ont déjà découvert que l'huile Quaker State est la meilleure sauvegarde du moteur. Cette huile à moteur de qualité 100% pure de Pennsylvanie, dont le perfectionnement est de plusieurs années en avance, maintient votre auto sur la route et non pas dans les ateliers de

réparations. Vous obtenez une sauvegarde complète de votre moteur, dans toutes les intempéries partout où vous allez. C'est la plus excellente huile à moteur que l'on puisse acheter. Rappelez-vous d'exiger Quaker State, la meilleure sauvegarde de votre moteur.

QUAKER STATE OIL REFINING CO. OF CANADA LTD., TORONTO



A MONTREAL :

L'huile à Moteur QUAKER STATE

est vendue par :

LUDGER GRAVEL & FILS LIMITEE

7905, Boul. Saint-Laurent

vail lui plaît; il s'est fait des amis et s'accoutume à sa vie nouvelle.

— Gagne-t-il beaucoup d'argent ?

La jeune fille sourit :

— Il n'en parle pas.

Mme Nadié haussa les épaules :

— Bien entendu ! il te parle d'amour, et sans doute préfères-tu cela ?

— Mon Dieu ! oui, maman.

— Petite sottise ! Est-ce l'amour qui te fera vivre ?

— Non, hélas ! mais, du moins, il embellira mon existence.

Jane soupira :

— Que d'illusions, ma pauvre fille ! Que d'illusions dont tu souffriras plus tard, j'en ai grand-peur.

Claire dit avec gravité :

— Elles sont la douceur de mes jours.

— Eh bien ! garde-les. Garde-les le plus longtemps possible...

La jeune fille fit quelques pas sur l'étroit balcon; elle descendit la première marche lorsque la voix de sa mère, de nouveau, l'immobilisa :

— Claire, je voudrais que tu me dises où nous en sommes.

— A quel point de vue, maman ?

— Oh ! il n'y en a qu'un, ma pauvre petite : au point de vue matériel. Il y a neuf mois que ton père est mort. Depuis, nous avons vécu d'expédients. Je t'ai laissée carte blanche; je n'ai rien voulu savoir des affreux sacrifices que j'ai consentis. Aujourd'hui, j'ai la curiosité d'apprendre tout cela.

— Pourquoi ? pour te faire souffrir davantage ?

— Peut-être. Dis-moi la vérité, Claire. Que reste-t-il ?

— Quelque chose encore ?

— Comme argent liquide ? absolument rien. Mais il n'y a aucune hypothèque sur notre maison de Cazals; ici nous sommes chez nous; bien chez nous. Le produit des terres qui l'environnent, la vente des fruits, nous ont aidées à vivre cet été. Pour l'hiver, nous aurons les vieux arbres de nos bois.

— Et la pension des petites ?

Claire hésitait. Mme Nadié insista :

— Allons parle; tu penses la payer avec mes bijoux ?

— Oui, maman.

— Que reste-t-il dans mon coffret ?

— Ta bague de fiançailles et le collier de perles que papa t'avait offert l'année de la naissance des jumelles.

Jane eut une protestation éperdue :

— Tu n'y toucheras pas, Claire; je te le défends ! Ce sont des souvenirs sacrés; j'aime mieux mourir que de les perdre.

— Mélancolique, elle se leva, bien décidée cette fois à échapper à une nouvelle conversation avec sa mère, car elle sentait une migraine atroce qui lui serrait les tempes, et vraiment, elle n'avait plus aucune force pour imposer sa volonté à cette pauvre femme, qui, ayant accepté de multiples sacrifices, se refusait à accomplir le dernier.

Celui-là, Claire le comprenait, était vraiment trop dur. Au bas de l'escalier, elle poussa le portail de fer et s'engagea dans l'étroit chemin qui conduisait au « Moulin ». L'image d'André était devant ses yeux; sa pensée emplissait son âme... « Mon amour... murmurait-elle mentalement, mon cher amour... »

Une ombre s'étendit sur la route, une haute silhouette masculine brusquement surgit devant elle, s'immobilisa. Relevant le front, Claire reconnut M. Doullens. Chaque fois qu'il l'apercevait, l'industriel la saluait courtoisement, puis il passait. Ce jour-là, il s'arrêta devant elle et dit, en la couvrant d'un regard plein d'admiration.

— Je suis enchanté du hasard qui me fait vous rencontrer, Mademoiselle, car je me disposais à aller chez vous.

— Chez moi ? dit-elle, surprise; vous aviez quelque chose à me dire ?

— Un service à vous demander.

Claire répondit avec politesse :

— Si c'est en mon pouvoir, Monsieur, je vous le rendrai avec plaisir.

— Merci, Mademoiselle. Voici ce dont il s'agit; j'ai en ce moment un lourd travail; il m'est impossible d'y suffire à moi seul. Voudriez-vous m'aider à mettre de l'ordre dans toutes ces papiers ?

— Mais Monsieur, balbutiait-elle, interdite, je ne sais si je serais capable...

Il se mit à rire :

— C'est enfantin. Vos petites soeurs elles-mêmes pourraient s'en charger. Avez-vous une bonne écriture ?

— Je crois que oui.

— Alors, c'est parfait. Que ce soit propre, clair, lisible, c'est tout ce que je demande. J'ajoute que vous pourrez compiler ces grimoires chez vous.

— Chez moi ?

— Mon Dieu ! oui. Vous emporterez les dossiers; je vous indiquerai votre tâche, et nous n'aurons plus qu'à nous entendre sur la rétribution de votre travail. Vous l'estimerez vous-même, et votre prix sera le mien.

Et comme Claire, interloquée, ne trouvait plus rien à dire, il poursuivit :

— Je suis un peu pressé, Mademoiselle; verriez-vous un inconvénient à vous mettre à la tâche tout de suite ?

Elle se ressaisit et répondit spontanément :

— Pas le moindre; je commencerai quand il vous plaira, Monsieur.

— Alors, dès demain.

— Entendu. Le matin ?

Il sourit :

— Je sais, comme tout Cazals, que vous êtes une ménagère accomplie, une femme d'intérieur remarquable; je pense donc que vous devez être fort occupée, dès que sonne l'heure du réveil, et je m'en voudrais de vous imposer un labeur d'un autre genre. Si vous êtes consentante, je viendrai vous apporter mes chiffres, mes papiers et tous mes ennuyeux grimoires, à deux heures de l'après-midi. Ça va ainsi ?

— D'accord.

— Alors, à demain, Mademoiselle Claire.

— A demain, Monsieur.

Il la contemplant avec des yeux tout pleins d'une secrète admiration, et bien qu'elle eût toujours éprouvé pour lui des sentiments hostiles, — d'ailleurs, sans aucun motif raisonnable, — elle dut admettre qu'il y avait, dans ces yeux-là, une vraie flamme de bonté, de loyauté, et pour la première fois, elle éprouva envers cet homme une sorte de sympathie. Enfin, réalisant ce que représentait pour elle et les siens, au point de vue matériel, l'offre qui venait de lui être faite, un élan de gratitude lui fit spontanément, tendre sa main, et lui dire avec gentillesse.

— Je suis très heureuse, Monsieur, que vous ayez pensé à moi, et je vous en remercie de tout coeur.

Quelques secondes de plus qu'il n'aurait fallu peut-être pour être tout à fait correct, il retint entre les siens les doigts tremblants de la jeune fille, puis il la salua :

— Bonsoir, Mademoiselle Claire !

X

— DOCTEUR, vous n'êtes pas inquiet ?

A cette question que lui posait Claire, le médecin répondit sans ombrage :

— Si, Mademoiselle Claire, je suis inquiet, assez inquiet.

— Maman n'est tout de même pas en danger ?

Elle avait pâli, et devant le petit visage angoissé, M. Ménil s'efforça de sourire :

— Allons, allons, ne vous frappez pas. Je ne redoute rien d'irréparable, du moins encore; mais mon devoir est de vous mettre en face de la réalité. Mme Nadié a pris froid; elle a négligé son rhume. A l'auscultation, j'ai constaté un voile sur les poumons; l'un d'eux présente même quelque lésion. Oh ! sans grande importance, je me hâte de vous le dire. Néanmoins, il est grand temps de réagir, si l'on veut que la cicatrisation soit possible.

— Qu'ordonnez-vous, Docteur ?

Il dit, d'un ton péremptoire :

— Pas de remèdes; ils ne serviraient à rien, qu'à lui enlever le peu d'appétit, qu'elle a. Or, dans ces maladies, une bonne alimentation est essentielle.

Claire insista :

— Mais alors, que faut-il faire ? Parlez, je vous en supplie; je suis prête à l'impossible pour obtenir la guérison de ma mère.

Il la regarda avec pitié :

— A l'impossible ? Hélas ! vous ne croyez pas si bien dire.

Et décidé à libérer sa conscience en ordonnant ce qui lui semblait indispensable à la malade, il poursuivit :

— J'estime, Mademoiselle Claire, que vous devez emmener au plus tôt Mme Nadié dans le Midi.

— Ah ! fit la jeune fille, douloureusement surprise, c'est donc si grave que cela ?

— C'est pour que ça ne le devienne pas au contraire, que je vous impose ces mesures de prudence. Allez sur la côte, à Menton, par exemple; dans cette partie de la ville que l'on appelle « la petite Afrique ». Vous y trouverez un climat tiède, égal; pas de vent. Je crois pouvoir répondre d'une guérison certaine.

— Et... ce séjour, pour combien de temps l'envisageriez-vous ?

— Six mois... un an... peut-être moins. Le médecin que vous verrez là-bas sera le seul juge.

Il se tut, et silencieusement descendit l'étroit escalier de pierre. Claire lui ouvrit le portail de fer et fit quelques pas avec lui dans le chemin. Elle marchait, tête baissée, un pli soucieux au front.

— Ne broyez pas du noir, mon enfant, lui dit paternellement le docteur Ménil. Ce qui arrive à votre mère n'équivaut pas à une condamnation à mort, loin de là. Tant d'autres ont été touchés comme elle, plus qu'elle même, et ont retrouvé une santé parfaite.

Claire répondit avec amertume :

— Les autres étaient riches sans doute. Autrefois, quand mon père vivait et que ses affaires étaient prospères, j'aurais envisagé tout ceci d'un coeur léger. Mais, hélas ! tout a changé. Vous ne l'ignorez pas. Nous sommes pauvres, Docteur très pauvres. Comment ferai-je pour trouver l'argent indispensable à ce séjour dans le midi ?

Il hasarda :

— Peut-être pourriez-vous vous débarrasser de quelque objet auquel vous ne teniez pas trop; des bijoux, par exemple.

Elle eut aux lèvres un pli amer :

— C'est déjà fait. La pension de mes soeurs coûte cher, Docteur.

— Alors un meuble. Vous en avez de très beaux.

Brusquement, elle se souvint, de la proposition que M. Doullens lui avait faite un soir, et une espèce de sourire éclaira son visage angoissé.

— La crédençe ? Oui, c'est vrai, j'y penserai, Docteur.

Le médecin reprit, heureux de constater que la rose revenait sur les joues pâlies de la jeune fille.

— Vous n'êtes pas, d'ailleurs, aussi pauvres que vous voulez bien le dire. Votre maison de Cazals et les terres qui l'entourent, ça vaut cher, je vous assure.

— Je ne veux pas les vendre, cria-t-elle.

Le docteur eut un geste de regret, mais n'insista pas.

XI

LORSQUE Claire, après un échange de correspondance eut arrêté, à Menton, un modeste appartement de deux pièces, elle réalisa que pour payer le prix de ce loyer, pourtant modique, la vente de la crédençe suffirait à peine. Il y aurait encore les frais de chemin de fer, l'entretien journalier, les honoraires du docteur. En supposant même que tout aille pour le mieux et que l'état de Mme Nadié ne s'aggrave pas. « Je travaillerai, songeait la jeune fille. »

Mais tout aussitôt, la voix de la raison lui répondait : « A quoi ? » C'était miracle qu'à Cazals M. Doullens eut voulu l'employer, et depuis que, le connaissant mieux, elle avait appris à l'apprécier, elle se demandait s'il ne l'avait pas engagée par charité, par pitié, plutôt que par nécessité. Elle n'avait aucun diplômes; elle ne connaissait pas de langue étrangère. Musicienne, elle pianotait sans talent véritable; « Je sais couvrir, se disait-elle, peut-être dans un atelier m'accepterait-on ? » Couturière !

quand on s'appelle Claire Nadié, quand on a été une des plus riches héritières du pays !

Quelle misère !... Alors, quoi ? vendre encore ? aussi bien pour réaliser la grosse somme que nécessitait un séjour de six mois, peut-être d'un an dans le midi, ce serait tout le mobilier qui y passerait. Et plus tard, quand on reviendrait à Cazals, on y retrouverait une maison nue, dépouillée de ce qui en faisait la beauté, veuve des souvenirs de tout un passé si cher.

Claire serra les poings avec rage : « Eh bien, nous vendrons la maison, les jardins, les terres. M. Doullens les achètera, j'en suis sûre. Et nous ne reviendrons jamais ici, jamais, jamais ! »

Ayant décidé ce suprême sacrifice, elle s'en fut trouver sa mère pour lui arracher un consentement, sans lequel aucune vente n'était possible. Mais au premier mot que la jeune fille hasarda sur ce pénible sujet, Jane se dressa, hagarde, sur son lit.

— Je t'interdis absolument d'envisager une solution pareille cria-t-elle; vendre ma maison, ce serait me tuer, plus sûrement que ne le ferait la maladie.

— Tu n'es pas raisonnable, reprocha Claire. Tant d'autres, avant nous, ont consenti à ce qui te paraît impossible; songe à ma cousine de Paris; elle tenait pourtant au « Moulin ».

— Chacun voit les choses à sa manière; n'insiste pas ma fille; je ne te donnerai jamais ma signature pour un acte pareil.

Elle se retourna dans son lit, boudant visiblement la pauvre Claire, et elle conclut sur ces paroles amères :

— Après tout, tu es en bonne santé, toi, tu es jeune; tu es intelligente. Trouve un moyen autre que celui-là, pour nous en sortir...

Insister était inutile, Claire le comprit. Elle prit un livre, eut l'air de lire et s'enferma dans de tristes pensées.

Devant la place de l'Eglise, M. Doullens rencontra le Docteur Ménil.

— Vous allez voir Mme Nadié ? demanda-t-il. Est-ce que vous la trouvez atteinte ?

— Mais pas le moins du monde. Je suis à peu près certain, au contraire, qu'elle se remettra rapidement si elle se décide à quitter les brouillards de Cazals pour le soleil du Midi.

— Oh ! je crois qu'elle est toute décidée; mais sa fille se heurte à des difficultés matérielles qui me paraissent insurmontables. A moins que...

Il n'acheva pas sa pensée, et ce fut le docteur qui reprit :

— Eh bien ! je pensais à un moyen qui arrangerait tout.

— Proposez-le bien vite ! Vous ferez une oeuvre de sauvetage.

— Je ne sais si Mlle Claire accepterait.

— Ah ! c'est elle qui est en cause ? — Directement.

Le docteur sourit :

— Alors, votre moyen n'est pas bien difficile à deviner, Monsieur Doullens.

Et, regardant malicieusement l'industriel :

— Vous aimez Claire Nadié, et vous songez à la demander en mariage ?

— Puisqu'on ne peut rien vous cacher, j'avoue très volontiers que je suis épris de cette jeune fille. Epris comme un collégien, comme on l'est à vingt ans. Tout d'abord, j'ai été séduit par son physique; car, vraiment, je n'ai jamais rencontré plus belle créature. Mais depuis que je la connais mieux, ce sont ses qualités morales qui m'attirent. Cette enfant-là, Docteur, c'est une petite merveille.

— Ce n'est pas moi qui vous contredirai. Seulement, j'ai grand-peur que vous n'ayez pas beaucoup de chances. Monsieur Doullens. Pardonnez-moi, d'être brutal et de souffler sur votre rêve. Mais Claire Nadié est fiancée; ne le saviez-vous pas ?

Un mince sourire courut sur la physionomie un peu sévère de Francis.

— Faites-vous allusion à ce jeune cousin que nous avons vu tout un été à Cazals ?

— Lui-même.

— Alors, permettez-moi de penser

que c'est un obstacle dérisoire. Il est loin, et l'expérience m'a prouvé que les absents avaient tort. Cher Docteur, voulez-vous parler, pour moi à Mme Nadié?

— Bien volontiers.  
Et dès qu'il fut en présence de la malade, il lui dit ce dont on l'avait chargé. Quand il se tut, elle joignit les mains dans un geste de gratitude et s'écria :

— Voici le miracle ! Nous ne vendrons pas notre chère maison ; nous partirons pour le midi, et je guérirai.

Oui, maintenant je suis sûre que je guérirai. Le bonheur voyez-vous, mon bon Docteur, c'est le meilleur remède, le viatique le plus efficace ! Et cette demande en mariage me rend si heureuse !

— Vous m'en voyez très satisfait, chère Madame ; mais je ne suis pas sûre que Mlle Claire témoignera d'une joie égale à la vôtre ?

— Et pourquoi, je vous prie ?  
— Mais parce que, si je ne me trompe, elle aime son cousin André ; elle est fiancée à son cousin.

— Que me chantez-vous là ! protesta Jane avec une sorte d'énervement. Sans doute, au cours des vacances que mon neveu a passées, ici, il y a eu entre lui et Claire une sorte d'idylle, un projet romanesque à peine ébauché. Mais rien de formel, rien de sérieux. André est un charmant garçon, je n'en disconviens pas ; mais il n'a ni fortune ni situation.

Il est parti en Afrique pour s'en créer une. Ça ne paraît pas avoir réussi, car dans sa lettre d'aujourd'hui il parle d'un départ probable pour le Canada. Claire est une fille trop sensée pour courir après des chimères, quand une réalité si belle se présente devant elle.

— S'il en est ainsi, Madame, m'autorisez-vous à donner quelque espoir à M. Doulens ?

— Bien sûr, Docteur : tous les espoirs.  
— Comme tu as tardé ! dit Mme Nadié à Claire, qui venait d'ouvrir la porte de sa chambre.

— Le train a eu du retard, expliqua la jeune fille, se penchant pour l'embrasser. Comment vas-tu ? Pas trop essoufflée ? Pas de fièvre ?

— J'ai passé une journée parfaite, déclara la malade ; j'ai eu d'ailleurs, tout à l'heure, une surprise tellement agréable que j'en ai oublié mon mal.

— Une surprise agréable ? jeta Claire avec ironie. Ces choses-là peuvent donc encore nous arriver ?

— Il paraît.  
— Raconte-moi ta surprise, maman ; je suis terriblement intriguée.

— Tout à l'heure, donne-moi d'abord des nouvelles des petites. Marie-Lucy ?

— Rouge comme une écrevisse, mais aucune gravité ; la température a baissé : l'infirmière regrettait de m'avoir fait venir.

— Marie-Nelly ?  
— Un vrai bouton de rose, comme toujours. Je lui ai porté des bananes ; mais elle a absolument voulu que je les garde pour toi. Alors, j'ai fait deux parts égales. J'espère que tu vas les manger. Vois comme elles sont belles.

— Merci, ma petite fille. Et maintenant, viens ici, plus près de moi. Assieds-toi. C'est le moment de te raconter ma surprise.

Claire se mit à rire :  
— Cela ressemble à un conte de fées ?  
— Beaucoup.

— Il y a un Prince Charmant ?  
— Et une Cendrillon moderne. Mon Dieu ! Oui. Où, si tu veux, pour cesser de parler par métaphore, il y a un homme de cœur, riche comme Crésus, qui s'est épris d'une jeune fille sans fortune et rêve d'en faire sa femme.

Claire avait tressailli. Quelques secondes, une sorte d'angoisse lui serra la gorge. Elle essaya de plaisanter et jeta, avec une gaieté feinte :

— Eh bien ! tant mieux pour la jeune fille pauvre, si du moins elle aime cette sorte de nabab. Dans le cas contraire ce mariage serait ignoble ; on ne se vend pas pour de l'argent.

Mme Nadié haussa les épaules avec une sorte de mépris :

— Tu te grises de grands mots, d'illusions bêtes ; tu raisones comme un enfant. Oui, Marie-Lucy et Marie-Nelly n'auraient pas répondu autrement que toi.

— Je l'espère bien ; du moins quand elles auront l'âge de comprendre.

Elle se levait, pour ranger ses affaires, reprendre son tablier de ménagère, et préparer le repas du soir. Sa mère lui prit la main et, d'une pression, la força à se rasseoir.

— Claire, dit-elle d'une voix autoritaire, tout à l'heure, par l'intermédiaire du docteur Ménéil, M. Doulens m'a fait demander ta main.

— Ah ! ah ! le Prince Charmant et Cendrillon ! C'était donc... lui et moi ? A dire vrai, je m'en doutais un peu.

— Tu t'en doutais ? Pourquoi ?  
Elle sourit :

— Mon Dieu ! maman, je suppose que les jeunes filles d'autrefois comme celles d'aujourd'hui comprenaient vite à qui elles plaisaient ou à qui elles ne plaisaient pas. J'ai su tout de suite que M. Doulens me trouvait à son goût.

— Ma petite Claire, murmura la mère, attendrie, quelle chance tu as ! Comme ce magnifique mariage va aplanner toutes choses ! Comme il va vite te replacer dans ton rang, te rendre tout ce qu'un injuste destin t'avait repris ! J'ai dit au docteur Ménéil combien j'étais touchée et ravie de la demande qui m'était faite et qu'il veuille bien exprimer tout cela à M. Doulens.

— Mais, maman, jeta Claire, interdite, tu ne lui a pas donné d'espoir, j'espère ?

Jane répondit froidement :  
— J'ai affirmé au docteur Ménéil, que tu serais consentante.

— Consentante ! Épouser M. Doulens ? Jamais

— Pourquoi, jamais ?

— Parce que j'aime André, que je lui ai donné ma parole et que rien au monde ne me fera parjurer.

— Pas même ton devoir envers moi ?  
Jane s'était dressée sur ses oreillers, et la fièvre qui montait à ses tempes autant que la colère lui faisait un terrible visage.

— Tu sais que nous n'avons pas le moindre argent ; tu sais que ce séjour dans le Midi est impossible. Un miracle va pouvoir changer tout cela. Ce miracle, tu te rends compte, qu'il me rendra la vie ? Et voilà que tu le repousses, au nom de je ne sais quel serment, quel ridicule et enfantin amour. Fille ingrate ! mauvaise fille ! va-t-en... va-t-en !... vite !... laisse-moi seule, puisque tu me condamnes à la mort !...

— Maman ! supplia Claire, tais-toi ! tu dis des choses affreuses ! des choses horribles ! je ne mérite pas...

Elle s'approchait, essayait avec son petit mouchoir la sueur qui perlait au front de Jane. Une quinte de toux secoua la pauvre femme, déchira sa poitrine, et, sur les oreillers froissés, elle s'abattit en sanglotant.

## XII

LA SEMAINE entière s'écoula sans que ni l'une ni l'autre n'eût capitulé. Et le dernier soir, comme Claire passait devant la chambre de sa mère, elle crut percevoir des sanglots. Ce que les mots amers, les reproches, la colère, n'avaient pu faire, le spectacle d'une telle douleur l'accomplit. Et, prête à imposer à l'homme qu'elle aimait, et à imposer à elle-même la dure loi de la souffrance, elle alla droit au bureau de son père, s'assit devant le secrétaire et, attirant une feuille blanche, elle écrivit à André :

« Je te demande, écrivait-elle, de me rendre la parole que je t'avais donnée. Oublie-moi et sois heureux avec une autre femme : dans ma vie désormais sans joie, ton propre bonheur, sera le mien. Tâche de comprendre que malgré la force de mon amour, ce qui parle plus haut en ce moment, c'est ma conscience, c'est la voix du devoir. Ma mère est en danger de mort André, et moi seule ai le moyen de la guérir. Je serais

## La fin d'un malaise : celui des FAUSSES DENTS mal en place

N'endurez pas plus longtemps l'ennui et le malaise causés par des fausses dents qui ne tiennent pas en place. PASTEETH, une poudre alcaline (non-acide) améliorée qui, lorsque saupoudrée sur le dentier, le tient plus fermement en place et avec confort. Mettez fin aux embarras causés par des fausses dents mal en place. Procurez-vous PASTEETH aujourd'hui même dans n'importe quelle pharmacie. 9

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE ou TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR - 6 - 3718 1250, rue Villeray, Montréal



REVOLVER AUTOMATIQUE "45" A PLOMBS

Modèle automatique de grandeur naturelle du puissant revolver automatique "45" qui renferme plus de 15 pièces actives. Le magasin à 8 plombs se loge avec délice dans la crosse dure, comme dans le "45" ordinaire. Et vous pouvez tirer les huit à la vitesse désirée.

Etudiez le mécanisme du "45" Cette réplique exacte du "45" vous est livrée avec toutes les pièces actives, qui s'assemblent en un clin d'oeil. Vous recevez toutes les directives, une ample provision de plombs et une cible-silhouette de la grosseur d'un homme. Remboursement garanti si vous n'êtes pas enchanté. Envoyez simplement \$2.98 plus \$0.25 pour l'expédition, ou bien commandez p.s.l. (c.o.d.).

NEW YORK IMPORTS DOWNSVIEW, ONTARIO Dept. FA761

## Soyez BELLE, SVELTE, SÉDUISANTE!

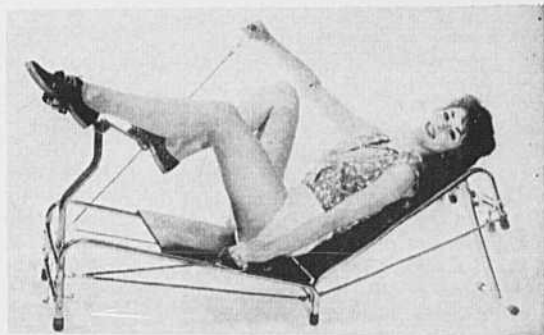
grâce au nouveau

**WEIDER Home-Gym MASTER**

Un appareil unique qui vous permettra d'améliorer votre silhouette et de maintenir votre condition physique indéfiniment.

### MESDAMES !

Voici enfin l'appareil de culture physique le plus complet qui soit. En un simple mouvement il s'adapte à une multitude d'applications et d'exercices. Sa résistance aux efforts pouvant être ajustée, il peut être employé par des jeunes, des adultes, et des personnes âgées, sans danger de les exténuer. Vous l'utilisez dans la mesure de votre force.



Peu importe votre âge, poids ou taille. Si vous voulez perdre ou gagner du poids, modeler votre corps, améliorer l'apparence de votre buste, amincir votre taille et vos hanches, assouplir vos bras et vos jambes, bref styliser votre corps d'une manière esthétique, quelques minutes d'exercices par jour deviendront une routine à laquelle vous vous adonnerez avec joie et plaisir.

### MESSIEURS !

Quels que soient votre âge, taille, poids ou carrure, le WEIDER Home-Gym MASTER vous permettra de pratiquer les exercices qui vous aideront à vous remettre daplomb et à vous maintenir alerte, dynamique et plein d'entrain. Vous réaliserez en peu de temps de grands changements dans votre allure générale. La fatigue fera place à une énergie nouvelle. Vous apprécierez les bienfaits d'un appareil qui faisait défaut dans votre foyer.



Le WEIDER Home-Gym MASTER se plie et prend l'aspect d'une petite valise que vous pouvez ranger facilement dans une armoire sans le moindre encombrement.

### DÉMONSTRATION À DOMICILE

Sur demande écrite, un de nos représentants vous rendra visite pour vous faire une démonstration à domicile, le jour ou le soir que vous nous fixerez, après vous avoir rejoint par téléphone. Cette démonstration ne vous engage en rien et vous permettra d'examiner l'appareil et d'apprécier à quel point il peut contribuer au bien-être de tous les membres de votre famille.

POSTEZ LE COUPON !



Home Fitness Equipment Co.

a/s Poirier, Bessette et Cie Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

Sans obligation pour moi, j'aimerais avoir une démonstration du WEIDER Home-Gym MASTER

Nom .....

Adresse .....

Ville.....Tél.....

Et, plus tendre qu'elle ne l'avait criminelle si je ne m'en servais pas. Personne ne me le pardonnerait ; ni ma pauvre malade, ni l'âme de mon père, ni Dieu, au jugement dernier. Et enfin, c'est moi surtout qui ne m'absourdrai pas.

André qui aura été si peu et si mal « mon André », en traçant ton nom pour la dernière fois, ma main tremble... mes yeux se brouillent... André, pardonne-moi le mal que je te fais désespérément, mais de toute sa volonté, celle qui ne sera plus jamais,

TA CLAIRE.

Et quand cette lettre fut partie, elle ressentit comme un apaisement. D'avoir accompli le dur devoir lui venait une sorte de sérénité, de calme, et elle s'étonna presque de moins souffrir. Pourtant, c'est dans l'angoisse qu'elle attendait la réponse d'André. Elle vint, un froid matin, où, sur la rivière endormie, le brouillard tendait une gaze légère, où, dans le beau jardin de Cazals, les feuilles mortes tourbillonnaient sous l'âpre baiser du vent.

« Claire, écrivait le jeune homme, je ne chercherai pas à changer ta résolution. Je la sens irrévocable, et d'ailleurs je ne suis pas un mendiant. Je ne réclamerai pas ce qu'on refuse de me donner. Reprends ta parole ; fais le riche mariage dont je devine l'ombre mauvaise à travers les lignes embarrassées. Absous-toi de pêcher contre moi et contre l'amour, au nom des grands principes, de la famille, et de ton devoir filial. Grise-toi de mots de chimères... leurre-toi toi-même, mais n'essaie pas de persuader les autres. Tu perdrais ton temps. Cette tendresse que tu disais m'avoir vouée n'était que flamme passagère ; le temps, l'espace, les difficultés matérielles ont eu vite fait de l'éteindre. Soit. N'en parlons plus. Te pardonner ? J'en doute. T'oublier, j'espère. Du moins, je ferai tout ce qu'il faut pour cela.

Nous ne nous reverrons sans doute jamais en ce monde. Adieu, Claire.

ANDRÉ.

Et voilà, c'était fini. L'irréparable venait de s'accomplir.

Claire descendait vers le « Moulin ». Elle allait, d'un pas rapide, poussée par une sorte de fièvre, tant elle avait hâte de voir s'accomplir l'irréparable qu'une promesse la liait à l'industriel, et elle savait bien qu'après cela, tout serait consommé. Une fois promise, elle ne se reprendrait plus. Et que ce fût vite fait ! qu'on n'en parle plus ! Puisqu'il fallait qu'elle fit le don d'elle-même, pour acheter la guérison de sa mère, à quoi bon reculer l'échéance ? Mieux valait payer tout de suite. Le mariage aurait lieu à Cazals ou d'ailleurs ; après cela, elle suivrait Mme Nadié sur la côte, où on l'installerait confortablement. Elle y respirerait l'air tiède au soleil, sous la douceur immuable du ciel bleu ; le rose reviendrait à ses joues ; son souffle reprendrait sa régularité, et Cazals la verrait revenir souriante, toutes ses forces reconquises, dans la chère maison sur laquelle ne pèserait plus aucune terrible menace. En fille raisonnable, Claire s'avouait que ce n'était pas acheter trop cher ces choses que de s'immoler elle-même.

Elle franchit les deux marches de pierre du « Moulin » et, d'une main ferme, souleva le marteau de la porte. Il y eut, au-dedans, un bruit de chaises qu'on remue, puis un pas d'homme dans le couloir ; l'instant d'après, M. Doulens était devant elle.

— Mademoiselle Claire ! fit-il, surpris ; entrez donc ; qu'est-ce qui nous vaut votre visite ? Mme Nadié n'est pas plus malade ?

— Heureusement non, Monsieur.  
— Alors, vous n'avez pas un ennui, des soucis nouveaux ?  
— Nullement.

Elle levait vers lui ses beaux yeux noirs, plus lumineux encore à cause des larmes récentes, et le regardant bien en face :

— Monsieur Doulens, dit-elle, avec simplicité, le docteur Ménil a fait part à ma mère de votre demande en mariage.

Il fit : « ah ! » d'une voix dans laquelle passait une émotion contenue.

Elle poursuivit :  
— Je viens vous apporter ma réponse. Cette réponse, il la devinait rien qu'au tremblement des jolies lèvres frémissantes, mais il voulut s'accorder la douceur de l'entendre.

— Et cette réponse... dites... Claire... cette réponse, qu'elle est-elle ? Elle tendit ses deux mains en un geste qui déjà la donnait.

— Je serai votre femme, promit-elle, une femme fidèle, dévouée ; mais n'attendez pas davantage.

Et d'un ton net, elle jeta, comme un défi :

— Je ne vous aime pas.  
Un sourire courut sur le droit visage de l'industriel.

— Oh ! je n'en demande pas tant. A mon âge, on n'a pas les exigences de la jeunesse ; on s'accoutume à tout donner sans beaucoup recevoir. Mais je vous aurai, Claire petite fille bien-aimée... Je vous aurai... que pourrais-je désirer d'autre ?

Et sur les petites mains qui se confiaient à lui, doucement, il posa longuement ses lèvres.

### XIII

SUR la Riviera enchantée, au milieu d'un décor de féerie, dans une villa luxueuse de Cannes, que Francis Doulens avait offert en cadeau de nocces à sa femme, Mme Nadié était arrivée peu de jours après le mariage de sa fille, accompagnée de la fidèle Mélanie, promue au rang de femme de chambre, et, dans les claires pièces ouatées de bien-être, emplies de soleil et de lumière, elle sentait peu à peu se consolider, se raffermir sa santé, et elle renaissait à la vie.

Aux vacances du premier de l'an, les jumelles étaient venues lui tenir compagnie. Peu après, de retour du voyage de nocces en Italie, Claire et Francis s'y arrêtaient à leur tour.

Jane Nadié scruta un moment le beau visage de sa fille aînée, le vit empreint d'une certaine gravité, mais serein, apaisé en quelque sorte, et avec une curiosité tendre, elle demanda :

— Es-tu heureuse, ma petite Claire ?  
Laconique, celle-ci répondit :  
— Mon Dieu ! oui, maman, très heureuse.

— Mais enfin, insista Mme Nadié, tu aimes ton mari ?

Un vague sourire détendit un court instant la jolie bouche pensive :

— Tu m'as dit toi-même, un jour, qu'il n'était pas utile d'aimer son mari pour posséder le bonheur dans le mariage. Ne mettons donc pas l'amour sur la sellette. Laissons les absents où ils sont.

— Oh ! fit Jane, scandalisée, j'ai peur que tu ne reconnaisse bien mal les attentions de ton mari, les égards dont il t'entoure, ses gâteries de toutes sortes, et aussi, ce qu'il veut bien faire pour moi.

— Mais pas du tout, maman, protesta Claire, je lui en suis infiniment reconnaissante au contraire, et je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour le lui montrer.

Elle conclut d'une petite voix calme :  
— Sois pleinement rassurée, maman ; j'ai conscience de ne manquer à aucun de mes devoirs envers Francis.

Ils rentrèrent tous deux à Cazals, laissant Mme Nadié continuer sa cure de repos dans le Midi, Claire emportait, comme un viatique, la certitude de la guérison de sa mère, et ayant tout sacrifié à cela, elle en éprouvait une joie sans mélange.

Une surprise l'attendait en débarquant dans le village natal. Francis avait passé son bras sous le sien, et il lui dit :

— J'ai pensé que tu aimerais mieux, pour le premier soir, rentrer dans ta maison plutôt que dans la mienne. C'est pourquoi nous n'irons pas au « Moulin », mais directement chez toi. Ai-je eu raison ?

Elle le remercia d'un sourire :  
— Comme tu es bon !  
— Comme tu es bon !  
jamais été, elle se pressa contre lui.

Ils poussèrent le portail de fer ; ils entrèrent. Claire, la première ouvrit, la porte de la salle à manger, et, sur le seuil, recula de surprise :

— La crédence... balbutia-t-elle.  
— Elle est revenue à la place qu'elle n'eût dû jamais quitter, répondit-il avec douceur. Es-tu contente, ma chérie ?

Elle lui serra la main sans répondre, tellement émue qu'elle en avait la gorge serrée.

— Ouvrez le tiroir secret, lui dit-il. Elle obéit. Un coffret y dormait tout au fond. Intriguée elle souleva le couvercle : sur un lit de peluche rose, des pierres précieuses étincelaient.

— Les bijoux de maman, s'écria-t-elle, éblouie.  
— Mon Dieu ! oui, les bijoux de ta mère.

— C'était donc toi, cet acheteur mystérieux dont le bijoutier n'avait jamais voulu me dire le nom ?

— C'était moi. Je m'étais entendu une fois pour toutes avec ce brave Donadieu, et il avait ordre de prendre tout ce que tu proposais, à n'importe quel prix.

— Cela pouvait te coûter cher, jeta-t-elle en riant.

— Mais pas du tout, puisque j'étais sûr de les retrouver un jour sur toi, puisque je savais que j'aurais la joie de te les offrir, de t'en parer...

Mme Nadié, tout à fait rétablie, tant au physique qu'au moral, se refusait à quitter sa chère maison de Cazals, où Mélanie continuait à la servir avec zèle et dévouement. Elle y avait apporté quelques changements, modernisé le mobilier de sa chambre et augmenté d'un très beau bahut ancien la salle à manger, où la crédence remise en place rayonnait de toute son antique beauté.

D'André et de Thérèse, il n'avait jamais plus été question.

Des années passèrent ; l'amour de Francis demeurait tel qu'au premier jour. La beauté de Claire restait sans égale. Partout où Francis Doulens conduisait sa jeune femme, on se retournait sur leur passage, et elle marchait dans un sillon d'admiration et de respect. Ils avaient fait de fréquents séjours dans le Nord. Et là, plus qu'ailleurs encore, le beau type méridional de Claire lui avait valu de nombreux hommages. Elle les recevait sans fatuité, avec ce sourire empreint d'une inaltérable douceur, qui était un de ses plus grands charmes.

Marie-Lucy et Marie-Nelly, devenues de vraies jeunes filles, les accompagnaient parfois dans leurs déplacements. A Lille, le cousin de Francis, qui était aussi son associé, avait deux grands fils, futurs ingénieurs. De tendres idylles s'ébauchaient entre eux et les petites jumelles. Claire et son mari regardaient d'œil favorable ces puériles tendresses et voyaient poindre un avenir pas très lointain où des mariages probables uniraient leurs deux familles.

Il fallut, pour que son nom fût à nouveau prononcé devant Claire, le hasard d'un voyage. Un très long voyage. Francis Doulens, appelé pour une affaire qui s'avérait d'une très grande importance en Afrique occidentale, proposa à sa jeune femme de l'emmener. Elle partit sans aucune arrière-pensée. Le désir de revoir peut-être André n'entraît en rien dans l'élan qui lui fit accepter la proposition de son mari.

André était quelque part dans le vaste monde, mais elle eût été bien incapable de dire où. Claire se souvenait de son projet d'aller au Canada. Comment eût-elle pu penser qu'à Dakar, au cœur même du Sénégal, elle allait entendre parler de lui ?

Et pourtant, le destin en avait décidé ainsi. Elle était seule, un soir, dans le petit salon de l'hôtel, où ils étaient descendus.

Francis Doulens, parti de bonne heure pour les affaires qui l'entraînaient au lieu, l'avait engagée à sortir, à visiter la ville, à se distraire en son absence du mieux qu'elle pourrait. Mais on a vite fait le tour de Dakar. Un

peu lasse, elle se reposait en feuilletant des revues qui traînaient sur une table, lorsque, la voyant seule, la patronne de l'hôtel vint aimablement lui tenir compagnie. Elle avait lu les fiches remplies la veille au soir par M. et Mme Doulens et connaissant leur pays d'origine, elle dit :

— C'est très curieux ; en ce moment, j'ai toute une série de clients qui sont du Tarn-et-Garonne. La semaine dernière, un médecin de Moissac, avec ses deux filles ; et pas plus tard que hier, un homme jeune encore, qui venait du Tchad et s'en retournait en Guinée. Un très riche planteur. J'ai cru comprendre que, parti de rien, il avait, en quelques années, échafaudé, par son travail et son seul mérite, une vraie fortune.

— Et il était du Tarn-et-Garonne ?

— Nous avons beaucoup causé, ce monsieur et moi : à vrai dire, je ne sais pas son pays d'origine, mais il m'a longuement parlé d'un séjour qu'il avait fait en Tarn-et-Garonne, quand il avait vingt ou vingt-trois ans. Il m'a dit avoir vécu dans un charmant petit village où sa famille possédait jadis une maison, que des revers de fortune leur avaient enlevée.

Il paraissait d'ailleurs la regretter beaucoup.

— Et comment s'appelle cette localité ? demanda Claire, qu'une sorte de pressentiment agita.

— Oh ! il l'a nommée assez souvent pour que je sois certaine de ne l'avoir pas oubliée. C'était Cazals.

— Ah ! fit la jeune femme, dont le cœur battait à se rompre.

— Vous êtes allée quelquefois dans ce village ?

— C'est là que j'habite, répondit Claire, simplement.

— Mais alors, vous êtes une compatriote de ce monsieur ?

Quel dommage qu'il ne soit plus là ! il aurait eu, j'en suis sûre, tant de joie à parler avec vous de son cher Cazals.

— Il est donc reparti ? interrogea la jeune femme en faisant un effort pour dominer son trouble.

— Reparti sans l'être. Il a gardé sa chambre, où ses bagages sont restés. Il est en tournée, du côté de Saint-Louis. Mais il sera là demain soir. Et quand je lui dirai qu'il y a dans mon hôtel des personnes de chez lui...

— Vous ne lui direz rien, coupa Claire avec brusquerie.

Et elle ajouta, se rendant compte combien ses paroles devaient paraître étranges à la patronne de « Hôtel Français », mais sachant également qu'elle devait les prononcer :

— Mon mari et moi ne tenons pas du tout à rencontrer ce monsieur. Vous me ferez plaisir en ne nous mettant pas en relations. D'ailleurs, je pense que demain soir, nous serons déjà repartis. Vingt-cinq ans plus tard.

Par une grise journée de novembre, Claire Nadié prenait le chemin du petit cimetière de Cazals. Une Claire toute changée, aux traits encore beaux, mais marqués tout de même par l'approche de la cinquantaine, la svelte silhouette de jadis se courbait ; la taille fine s'était épaissie. La démarche n'était plus la même ; on y sentait le poids de l'âge, et une sorte de lassitude. Au-dessus du front au dessin toujours très pur, les beaux cheveux noirs de jadis avaient blanchi, et l'ovale délicat du visage, qui avait perdu de sa finesse, se marquait de rides.

Claire était vêtue de noir. Correctement, mais sans élégance, elle donnait l'impression d'une femme que plus rien ne rattache à la vie, qui a perdu le goût de toute coquetterie, de tout artifice, et qui ne fait aucun effort pour retenir dans ses bras, ne fût-ce même qu'une illusion, le fantôme de sa jeunesse.

Elle allait, à travers les humbles tombes de ce cimetière de village, s'arrêtant parfois pour lire un nom, une date, sur une pierre ou une croix, se souvenant de celui qui reposait là, et dévotement, murmurait une prière.

[ Lire la suite page 41 ]

# UNE AVENTURE COMPLÈTE DE L'ONCLE PAUL



AVEZ-VOUS L'ESPRIT OBSERVATEUR?... OUI?... TANT MIEUX CELA PEUT CONDUIRE LOIN LE PETIT ALPHONSE BERTILLON L'A. IL N'A SANS DOUTE QUE CELA, CAR IL COMMENCE PAR FAIRE LE DÉSÉPOIR DE SA FAMILLE EN SE FAISANT RENVOYER DE QUATRE ÉTABLISSEMENTS SCOLAIRES!

VAS-TU RESTER UN ÂNE?

TU NOUS FAIS HONTE!



SON PÈRE EST UN ANTHROPOLOGISTE (1) CÉLÈBRE. LA TEMPÊTE APAISÉE...

C'EST BON... UN AMI M'ATTEND DEVANT L'OPÉRA. VA LE PRÉVENIR QUE JE NE PEUX VENIR. TU NE LE CONNAIS PAS, MAIS TU LE RECONNAÎTRAS. IL A LA TÊTE RONDE, LES OREILLES DÉCOLLÉES ET UNE VERRUE SUR LE NEZ.

(1) SAVANT S'OCCUPANT DE L'HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME.



PEU APRÈS... PAS DE CHANCE!... IL Y EN A DU MONDE AUJOURD'HUI DEVANT L'OPÉRA!... HA! LE VOILA SÛREMENT!



OUI, C'EST MOI... TU ES LE PETIT BERTILLON COMMENT, DIABLE, M'AS-TU RECONNU?



HA! HA! C'EST QUE C'EST BIEN VRAI, MONSIEUR. VOUS AVEZ LA TÊTE RONDE, LES OREILLES DÉCOLLÉES ET UNE VERRUE SUR LE NEZ!



ET, REVENU DANS LE CABINET PATERNEL...

CETTE AVENTURE FRAPPE LE JEUNE ALPHONSE

PAPA A RAISON TOUTES LES TÊTES SONT DIFFÉRENTES!



QU'AS-TU À ME DÉVISAGER DE LA SORTE, PETIT INSOLENT?

CIEL! QUE FAIS-TU LÀ AVEC TOUS MES CRÂNES?

JE LES ÉTUDE, PAPA.



PASSIONNÉ PAR SES RECHERCHES, IL ÉTUDIE ENSUITE LE SQUELETTE.

IL N'Y EN A PAS DEUX DONT LES 222 OS SOIENT IDENTIQUES.

QUOI? TU AS MESURÉ LES 222 OS DE MES 30 SQUELÈTTES? AURAIS-TU TROUVÉ TA VOIE? VAS-TU DEVENIR ANTHROPOLOGISTE TOI AUSSI?



NON. 1882 LE TROUVE COMMIS À LA PRÉFECTURE DE POLICE.

BERTILLON, RECOPIEZ DANS CE RÉGISTRE LE SIGNALEMENT DES MALFAITEURS ARRÊTÉS DANS LA JOURNÉE. CELA NOUS SERVIRA S'IL SE FONT DE NOUVEAU Pincer PLUS TARD...



CES SIGNALEMENTS SONT TROP SOMMAIRES. ILS N'ONT QU'À CHANGER DE NOM (2) ET LAISSER POUSSER LEUR BARBE POUR ÉVITER D'ÊTRE RECONNUS...



LES CARACTÉRISTIQUES DE LEUR TÊTE, MEMBRES, NEZ, OREILLES, LES IDENTIFIERAIENT À COUP SÛR!

IL MET AU POINT UN SYSTÈME QU'IL NOMME "ANTHROPOMÉTRIE, ET DONT VOICI UN EXEMPLE.

7 CARACTÉRISTIQUES DU NEZ. DOS DU NEZ:



CAVE, RECTILIGNE, CONVEXE, BUSQUÉ



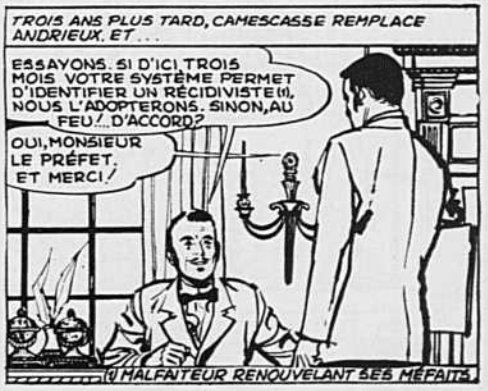
BASE DU NEZ: BASE RELEVÉE, HORIZONTALE, ABAISSÉE.



ET, TRÈS FIER DE LUI... IL VA SÛREMENT ME FÉLICITER...



MAIS LE PRÉFET ANDRIEUX... CA, C'EST LE BOUQUET!... UN COMMIS VEUT M'APPRENDRE À DIRIGER LA POLICE... SORTEZ DE MON BUREAU, JEUNE PRÉTENTIEUX!



TROIS ANS PLUS TARD, CAMESCASSE REMPLACE ANDRIEUX, ET... ESSAYONS. SI D'ICI TROIS MOIS VOTRE SYSTÈME PERMET D'IDENTIFIER UN RÉCIDIVISTE, NOUS L'ADOPTERONS. SINON, AU FEU! D'ACCORD?

OUI, MONSIEUR LE PRÉFET. ET MERCI!

(2) MALFAITEUR RENOUVELANT SES MÉFAITS.



IL SE MET AUSSIÔT À PHOTOGRAPHER (3) CHAQUE DÉTENU.

HA! HA! TU VAS TIRER MA TROMBINE, L'AMI?

SILENCE! VOUS N'ÊTES PAS À LA FOIRE!

(3) DE PROFIL, FACE ET TROIS QUARTS.



ET À MESURER MINUTIEUSEMENT SES MEMBRES...

BERTILLON QUI, BERTILLONNE!

FOLIE! IL A DU TEMPS À PERDRE.

IL CONSIGNE CES RENSEIGNEMENTS SUR UNE FICHE QU'IL CLASSE AVEC LES PHOTOGRAPHIES. AU BOUT DE DEUX MOIS ON N'A RELÂCHÉ QUE PEU DE DÉTENU. TROIS MOIS, C'ÉTAIT TROP COURT. JE N'AI PU IDENTIFIER ENCORE AUCUN RÉCIDIVISTE...

PAR UNE MORNE APRÈS-MIDI DE FÉVRIER... SURPRIS EN PLEIN CAMBRIOLAGE? TON COMPTE EST BON! OUSTE! ENTRE!

C'EST LA PREMIÈRE FOIS, MONSIEUR PAROLE! DANS CE CAS, TA PEINE SERA LÉGÈRE. MAIS GARE SI TU MENS... BERTILLON, A VOUS... IL PRÉTEND S'APPELER DUPONT...

BERTILLON LUI MESURE LES MEMBRES, PUIS VA CONSULTER SES FICHES SOUDAIN. IL NE S'APPELLE PAS DUPONT, C'EST UN RÉCIDIVISTE!

TU T'APPELLES MARTIN. TU AS DÉJÀ ÉTÉ EMPRI-SONNÉ POUR CAMBRIOLAGE ET AS ÉTÉ DÉLIVRÉ VOICI DEUX MOIS... NON... NON...

INUTILE DE NIER! TA BARBE N'Y FERA RIEN. TES MESURES SONT CELLES DE MARTIN. ET IL N'Y A PAS DEUX HOMMES QUI AIENT DES MESURES PAREILLES! SORCIER DE MALHEUR! TU AS GAGNÉ. JE SUIS BIEN MARTIN... MAGNIFIQUE!

IL IDENTIFIE 49 RÉCIDIVISTES; L'ANNÉE SUI- VANTE: 241... LA POLICE ADOPTE SON SYS- TÈME. MAIS... IL NE S'APPLIQUE QU'AUX MALFAITEURS QUI ONT DÉJÀ ÉTÉ DÉTENU. NOUS RESTONS DÉARMÉS POUR TROUVER CEUX QUI EN SONT A LEUR PREMIER EXPLOIT!

1892 CETTE ÉTUDE DE GALTON (1) SUR LES EMPREINTES DIGI- TALES EST ÉTONNANTE...

ISAVANT ANGLAIS.

IL LES ÉTUDIE A SON TOUR. UN JOUR... C'EST MON PATRON, LE BARON ZEIDLER. JE L'AI TROUVÉ AINSI, DANS L'ÉCURIE, JUSTE DERRIÈRE CE CHEVAL...

ON LE TRANSPORTE A L'HÔPITAL. QUAND IL REVIENT A LUI... JE VENAIS DE L'ACHETER. JE LUI TOURNAIS LE DOS. IL M'A LANCÉ UNE DE CES RUADES! VOUS SAVEZ LE RESTE! MINUTE. MARCHÉZ-VOUS PARFOIS SUR LES MAINS, BARON?

MOI? MAIS NON... IL AURAIT POURQUOI? FALLOU QUE VOUS LE FASSIEZ POUR QUE LE FER DU CHEVAL VOUS FRAPPÂT DE LA SORTE

VOUS AVEZ ÉTÉ VICTIME NON D'UN ACCIDENT, MAIS D'UN ATTENTAT? CROYEZ-VOUS? JE NE ME CONNAIS AUCUN ENNEMI.

BERTILLON RETOURNE SUR LES LIEUX... TIENS... UN FER UN GOURDIN... ENVELOPPONS-LES. ILS PORTENT PEUT-ÊTRE DES EMPREINTES...

OUI! IL Y EN A SUR LES DEUX. ET AUSSI DES FILS DE CHAUVRE... A QUI PEUVENT-ELLES BIEN AP- PARTENIR? COM- MENÇONS PAR LE JOCKEY... PRÉPARONS UN GANT...

IL RETOURNE AUX ÉCURIES... BONJOUR!... C'EST BIEN VOUS QUI AVEZ DÉCOUVERT LE BARON APRÈS SON ACCIDENT? OUI, MONSIEUR.

PEU APRÈS... LES EMPREINTES QUE SES DOIGTS ONT LAISSÉES SUR MON GANT SONT PAREILLES A CELLES RELEVÉES SUR LE FER ET LE GOURDIN! CONVOQUEZ-LE. NOUS TENONS NOTRE HOMME...

LE JOCKEY EST AMENÉ ET... TU N'AS PAS TOUCHÉ CES OBJETS, PRÉ- TENDS-TU? NE MENS PAS. LES EMPREINTES DE DOIGTS QUI Y FIGURENT SONT LES TIENNES. IL N'Y A PAS DEUX HOMMES AU MONDE QUI LES AIENT INPAREILLES.

TU AS ATTACHÉ LE FER AU GOURDIN. ET TU AS FRAPPÉ LE BARON PAR DERRIÈRE. AVOUÉ! C'EST CE QUE TU AS DE MIEUX A FAIRE! BEN, OUI. C'EST VRAI. IL ME RIDICULI- SAIT PARCE QUE J'AVAIS MANQUÉ MA DERNIÈRE COURSE. J'AI VOULU ME VENGER.

C'ÉTAIT LE PREMIER MALFAITEUR DÉCOUVERT GRÂCE AUX EMPREIN- TES DIGITALES. BRAVO, BERTILLON! VOUS RÉVOLU- TIONNEZ NOTRE MÉTIER!

LES POLICES DU MONDE ENTIER ADOPTENT ANTHROPOMÉTRIE (1) ET DACTYLOSCOPIE. SON ESPRIT OBSERVATEUR AVAIT FAIT DE BERTILLON LE PÈRE DE LA POLICE SCIENTIFIQUE. C'EST PARCE QU'IL A VÉCU (2) QUE VOS PARENTS ET VOUS POUVEZ VOUS ENDORMIR PLUS RASSU- RÉS CE SOIR... RECHERCHE DES MALFAI- TEURS PAR LA MESURE DES MEMBRES ET (2) L'ÉTUDE DES EMPREINTES DIGITALES. (3) MORT EN 1914.

SCÉNARIO: C. JOLY. DESSIN: M. BELLU.

Quant elle fut devant le mausolée où dormaient les siens, elle s'agenouilla un instant, puis, s'étant relevée, elle s'appuya au fronton de marbre, et sa rêverie l'entraîna vers «Eux». Ils étaient là; tous ceux qui l'avaient aimée et qu'elle avait si profondément chéris. Le père, âpre au gain, ardent au travail, qui avait de ses mains, édifié une fortune, pauvre fortune, que la malhonnêteté d'un autre engloutissait à jamais.

Elle reposait à ses côtés, cette mère inconsciemment cruelle, pour la vie de laquelle Claire avait sacrifié le bel amour de ses vingt-ans. A cette heure, face à face avec sa conscience, Claire pensait qu'elle avait eu raison d'agir ainsi. « Si c'était à recommencer, je le referais », se disait-elle mentalement. Quant à Francis, il s'en était allé, l'an dernier, à pareille date, tandis que les cloches de la petite église de Cazals, sonnaient à toute volée leur carillon de glas. Pas très vieux, cependant; mais peut-être usé par un travail intense et une fatigue intellectuelle trop grande. Claire avait pleuré sincèrement, ce mari de vingt ans plus âgé qu'elle, mais dont la bonté inlassable s'était étendue non seulement à elle, mais à tous ceux qu'elle aimait.

Ayant communiqué longuement avec le souvenir de ses morts, Claire quitta le cimetière. Elle redescendit l'étroit chemin, poussa la grille du portail et, s'appuyant lourdement à la rampe, car depuis quelque temps elle sentait ses jambes fléchir — elle remonta l'escalier de pierre. Le facteur avait laissé le courrier sur la dernière marche. Il n'y avait qu'une lettre. Claire se baissa, la prit, regarda machinalement l'enveloppe, l'ouvrit. Ses yeux coururent à la signature. Le nom si cher jadis, le nom bien-aimé s'y étalait, et il sembla à Claire qu'une flamme invisible le faisait resplendir.

Le cœur battant, elle prit place dans un fauteuil, auprès de la fenêtre close. Les dernières lueurs du jour tombaient sur cette lettre miraculeuse, cette lettre que, dans le mystère de son âme, Claire espérait depuis qu'elle était veuve, qu'elle attendait, avec une sorte de frémissement passionné, comme on attend un rare et dernier bonheur.

« Claire, écrivait André, as-tu gardé assez présent en ta mémoire le souvenir de mon écriture, pour la reconnaître sans une ombre d'hésitation à la minute même où ces pages s'ouvriraient sous tes yeux? Je l'espère et même je le crois.

Claire, ma bien-aimée, je puis à nouveau t'appeler ainsi, puisque plus rien ni personne ne nous sépare, — je viens à toi, je viens vers toi. Quand tu liras ceci, bien peu de milles nous sépareront. Ces milles, je fais un effort héroïque sur moi-même pour m'interdire de les franchir. Si je m'écoutais, au volant de ma puissante voiture, je m'élançais vers Cazals, j'entrerais dans ta maison comme un voleur, le jour ou la nuit, peu m'importe! je te prendrais dans mes bras, et je t'emporterais comme un fou, loin, très loin, au bout du monde, pour que, cette fois, personne ne te reprenne à moi. Mais je veux, je dois être sage. Obéissons à la raison. Et la raison quelquefois s'accorde avec le rêve.

Veux-tu, Claire, accomplir ce que je te demande? Pourqu'oi douter de ta réponse? Tu examineras ma prière, j'en suis sûr. Avant-hier, j'arrivais en Belgique, chez ma soeur et mon beau-frère, qui y sont fixés depuis quelques années. Là, j'apprenais les deuils qui t'ont frappée. Là, je te savais libre. Claire, tu es libre, et je t'aime. Jamais je n'ai cessé de t'aimer. Le mariage ne m'a pas tenté; les femmes qui ont pu traverser ma vie aventureuse, la plupart quelques instants, ne valent pas la peine qu'on en parle. Tout cela n'a pas existé. Seul, reste ton souvenir adoré: la beauté de ton clair visage, les boucles brunes de ton front, les

yeux noirs qui n'ont cessé, même lointains, même perdus pour moi, d'éclairer la longue route où j'ai dû marcher seul. Aujourd'hui, je suis à Paris. Ma lettre va partir vers toi. Dimanche, je serai à Montauban. Ah! le beau, le magnifique dimanche s'il te ramène vers moi! Tu viendras, Claire.

Il n'est pas possible que tu ne viennes pas. Je t'attendrai au café du « Terminus », à la petite place où nous nous sommes assis, le soir de mon départ. Te souviens-tu? Ta mère avait autorisé ce dernier voyage en commun, et nous avions pris le train à Cazals, pour nous échouer, quelques heures encore, sur la banquette d'un banal établissement. Je serai là. Je t'attendrai à l'arrivée du train de Lexos, à celle de l'autobus, puisque, paraît-il, il y a maintenant un autobus sur cette ligne. J'attendrai jusqu'à la limite extrême de la patience et de l'espoir. Tu viendras. Je reverrai, en te retrouvant, l'image même de notre jeunesse et de notre amour. Cet amour qui ne devait pas être « comme les autres », et qu'un cruel destin a meurtri. Mais il va renaître. Ce que nous n'avons pu réaliser à l'aurore de nos vingt ans, notre âge mûr nous le recréera. Les printemps sont doux et clairs, mais l'automne est lourd d'ivresse. Ma chérie, pour le bonheur et pour l'amour, il n'est pas trop tard.

A bientôt, Claire, ma fiancée, ma femme bien-aimée ».

La jeune femme se regarda dans la glace et soupira :

— Il ne me reconnaîtra pas.

Elle se coucha, sans avoir pris une décision.

EPILOGUE

IL y avait ce jour-là, à Montauban, une fête locale, dans le quartier de Gasseras et de Villebourdon. C'est pourquoi le café « Terminus » regorgeait de monde. André, descendu la veille au soir à l'hôtel, y avait pris une chambre et, depuis le matin, il attendait.

On lui avait dit que l'autobus n'assurerait pas le service le dimanche; il se résigna donc à attendre l'arrivée du train, prévu pour les six heures du soir. Pour tromper son impatience, il avait noué conversation avec sa voisine, une très jolie fille, d'à peu près vingt ans, qui, de passage à Montauban attendait un express de nuit. Elle était brune, avec de jolis yeux rieurs et rappelait Claire au même âge. Elle avait un babil d'oiseau, et racontait à ce grave monsieur inconnu, — un très vieux monsieur, pensait-elle — sa vie, ses projets, ses petits ennuis et ses grandes joies. Amusé, il lui donnait la réplique, et les heures s'écoulaient assez rapidement.

— Est-ce que vous attendez quelqu'un? lui demanda la jeune fille inconnue, surprise de le voir regarder sans cesse du côté de la rue. Pourquoi eût-il nié? Il répondit en souriant :

— J'attends une personne que je n'ai pas revue depuis vingt-cinq ans.

— Une femme?

— Oui, Mademoiselle.

Son rire argentin vibra dans la salle.

— Mais vous n'allez jamais vous reconnaître! s'écria-t-elle.

D'une voix passionnée, André répliqua :

— Je suis bien sûr que si. Mon miroir m'affirme que je n'ai pas beaucoup changé; et quant à elle, il est impossible qu'elle soit différente de l'adorable créature que j'ai connue autrefois.

— Je vous le souhaite, Monsieur.

Ce fut à ce moment-là que Claire entra.

Elle prit place à l'extrémité d'une banquette de velours dans un coin assez obscur où il lui était possible d'observer tous les mouvements de la salle: les arrivées comme les sorties.

Elle demanda une vague consommation et, ainsi que le faisait André depuis de longues heures, elle attendit.

Il y avait un orchestre dans ce café. Des bouffées de musique montaient vers elle, bercant sa rêverie, transportant son âme. Elle sentait, tout au fond d'elle-même grandir et s'affirmer, de minute en minute un bonheur inattendu et merveilleux. Car, en dépit de son mariage et de la très grande affection qu'elle avait vouée à Francis Douless le souvenir d'André lui emplissait toujours le cœur.

Claire se souleva un peu, et, ses yeux errèrent à travers la pièce. Un faible cri lui échappa et le nom chéri lui monta aux lèvres: « André! » Elle venait enfin de le voir. Là-bas, sous les lumières électriques qui éclairaient en plein son visage et côte à côte avec une très jolie fille. C'était lui, c'était bien lui! Il riait, et le rire allumait dans ses yeux, restés clairs et si beaux cette flamme ardente que Claire se souvenait d'y avoir vue si souvent, la chevelure semblait plus pâle, à cause sans doute des fils d'argent qui s'y mêlaient. Comme il était jeune! comme il était gai! Si jeune et si gai que rien de ce qui était lui ne détonnait auprès des radieux vingt ans de sa compagnie.

Claire, volontairement brutale, se jugea avec lucidité: « Et moi, de quoi aurais-je l'air à côté de lui? » La glace d'en face lui renvoyait sa propre image; elle vit son visage trop pâle sous l'étroit chapeau de drap noir, ses yeux que nul éclat n'animait plus; sa bouche que ne soulignait aucun fard; elle sut qu'elle était vieille. En une minute perdant toute espérance, elle se demanda par quelle aberration elle était venue à cet imprudent rendez-vous.

Cependant, elle ne cessait de regarder André. Perçut-il, par une mystérieuse prescience, le désespoir de cette femme, qui, dans une muette supplica-

tion l'appelait? il leva les yeux vers elle. Mais sur ses traits, rien ne changea, rien ne permit de croire que du plus profond de son être, l'inoubliable souvenir se fût dressé. Son regard, dans lequel il n'y avait qu'une indifférence complète, se détourna et revint avec complaisance sur le joli visage de sa compagne de hasard.

Alors Claire, sut qu'elle n'était plus, qu'elle ne serait plus jamais pour André la Claire qu'il avait aimée.

A quoi bon aller vers lui? Se nommer? L'obliger à la reconnaître? Non, cette humiliation, elle ne voulait pas. Qu'il retourne vers son destin, qu'il ignore toujours qu'elle avait été assez folle, assez imprudente pour répondre à son appel. Cela seul était sage. Sur le rêve d'antan, une fois de plus, la vie implacable écrivait le mot: « Fin. »

Claire s'était dressée; d'un pas d'automate, elle traversa la salle, franchit le court espace qui la séparait d'André et se trouva devant la porte de sortie au même instant où la jeune femme inconnue venait de la franchir. André, qui allait la laisser retomber, eut un geste prompt pour la retenir et, regardant Claire, il dit avec courtoisie: « Excusez-moi, Madame. » Elle passa devant lui, remercia d'une brève inclination de tête, et la rue sombre la reprit.

Pas assez vite tout de même pour qu'elle n'ait pas eu le temps d'entendre résonner à ses oreilles le refrain d'une chanson en vogue, dont les paroles lui déchirèrent le cœur :

« Un amour comme le nôtre,  
« Il n'en existe pas deux,  
« Ce n'est pas celui des autres,  
« C'est quelque chose de mieux!... »

MARCELLE DAVET

Visitez l'Europe avec nous en 1963

Joignez-vous au groupe du « Samedi » et de « La Revue Populaire » et visitez l'Europe.

Un voyage organisé en collaboration avec la Scandinavian Airlines System qui vous mènera de Montréal à New York, Copenhague, Vienne, Munich, Venise, Rome, Nice, Genève, Londres, Paris et Montréal.

Surveillez notre édition d'octobre qui vous donnera de plus amples renseignements sur ce tour d'Europe du « Samedi » et de « La Revue Populaire ».

Un voyage inoubliable de 22 jours pour les lecteurs de ces deux grands magazines à bord d'un magnifique avion à jet de la



VOUS N'AUREZ JAMAIS BESOIN D'AIGUISER CE COUTEAU

Freset



Longueur 12 1/2"

De fabrication allemande marque Solingen reconnue universellement.

Coupe mieux qu'un rasoir. Manche de nylon incassable. Tranche sans effort: viandes et poissons (même gelés) — viandes cuites, chaudes — coupe facilement porc frais chaud, gâteaux, fromage, pain, etc. — IL N'EST EN VENTE DANS AUCUN MAGASIN.

ARGENT REMIS SI LA MARCHANDISE NE SATISFAIT PAS.

PRIX: \$1.65

LES AGENCES REINE MARIE

Edifice LE SAMEDI, 975 De Bullion, Montréal 18.

Je désire.....couteau(x) FRESET à \$1.65 chacun.

Ci-inclus la somme de.....

Si je ne suis pas satisfait entièrement, mon argent me sera remis.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Province.....

# Les Mots Croisés du "Samedi"

1. — Qui concerne la queue d'une fleur ou d'un fruit. — Rassembler sur un même point.
2. — Couches géologiques. — Carte que l'on joue pour indiquer les éléments de son jeu à son partenaire. — Destinée. — Garde-boue d'auto.
3. — Sombre. — La queue d'une robe. — Adverbe de lieu. — Situé.
4. — Espèce de tonneau. — Triage. — Se dit d'un cheval dont la ligne du dos présente une concavité exagérée. — Cicatrice. — Conjonction.
5. — Bière fabriquée avec du malt peu torréfié. — Fourneau de chauffage. — Possessif. — Ce qui stimule (fig.).
6. — Petit cube. — Convexe. — Carbonate de sodium. — Parcours des yeux.
7. — Bavure (fig.). — Pronom personnel. — Excroissance ligneuse. — Métal.
8. — Symbole chimique d'un métal très rare. — Mot latin qui signifie *allez*. — Ordre d'oiseaux carnassiers. — Instrument pour accorder les pianos. — Liquide nourricier.
9. — Rivière de Suisse. — Timide sur les questions de conscience. — Exprimer sa peine.
10. — Appétence des aliments. — Poil des paupières. — Nom que les musulmans donnent au souverain des démons. — Croûte de la teigne faveuse.
11. — Science de l'être en général. — Aventurier. — Repasser.
12. — Négation. — Monomanie (fam.). — Aller de haut en bas. — Symbole chimique du chrome.
13. — Mère dénaturée. — De l'alphabet grec ancien. — Se dit de la méthode employée pour découvrir la raison et la nature des choses.
14. — Fille de moeurs légères. — Endroit qu'occupe une chose. — Avare (fig.). — Succède au jour.
15. — Pierre à fusil. — Bateau plat. — Saison.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23
1																							
2																							
3																							
4																							
5																							
6																							
7																							
8																							
9																							
10																							
11																							
12																							
13																							
14																							
15																							
16																							
17																							
18																							
19																							
20																							
21																							
22																							
23																							

13. — Opinion. — Partie du corps — Manque d'activité (fig.). — Espace de terre resserré entre deux côtes. — Dans.
17. — Liqueur. — Proposition que l'on avance. — Genre de légumineuses. — Lutin.
18. — Article espagnol. — Espace pour les combats. — Général anglais, né à Styche. — D'un verbe gai.
19. — Grue employée pour charger les navires. — Nettoyer avec un liquide. — Boîte osseuse qui contient le cerveau. — Femme re-

20. — Support pour les lampions. — Mammifère solipède. — Carnet sur lequel on prend des notes. — Seule. — Brin de paille.
21. — Nom donné aux régions du Sahara occupées par des dunes mouvantes. — Interjection. — Complots, intrigues (fig.). — Manière de semer.
22. — Nom donné aux sujets de l'empire turc, non musulmans. Frère aîné de Jacob. — Instrument de chirurgie. — Extrémité d'une veine métallique.
23. — Sorte de mousseline. — Fentes du vernis d'une poterie.

5. — Créée. — Aérodromes. — Nom scientifique du mélèze. — Boîte dans une église pour les aumônes.
6. — Symbole chimique. — Tombeau. — Livre sacré des musulmans. — Genre de cupuliféracées. — Article espagnol.
7. — Oiseau palmipède. — Petit fagot de bûchettes enduites de résine, pour allumer le feu. — Harpon pour le poisson. — Audacieux.
8. — Mesure itinéraire chinoise. — Espace de terre. — Unité de mesures française pour les liquides. — Affaibli. — Genre de mammifères carnivores digitigrades.
9. — Préfixe. — Qui n'a point d'éclat. — Saison. — En cet endroit. — Ancienne note.
10. — Qui a le cerveau troublé par les fumées du vin. — Reproduction d'un écrit. — De l'alphabet grec. — Orge germée.
11. — Qui annonce de la gaieté. — Dans la poésie ancienne, pied de vers composé d'une brève et d'une longue. — Jeune tige nouvellement repiquée. — Qui a encore de la sève.
12. — Amaigrissement extrême du corps. — De grandeur démesurée. — Action de séparer.
13. — Prince troyen. — Vertébré ovipare. — Fils de Dédale. — Faire des vers.
14. — Commune des Pyrénées-Orientales. — Possessif. — Au milieu de.

15. — En évidence chez les maigres. — Initiales du magazine *Le Samedi*. — Tout contre. — Préfixe indiquant la séparation. — Tamis.
16. — Mariage. — Fer pointu de la charrue. — Songer. Production. — Symbole chimique du sodium.
17. — Voix propre à chaque animal. — Multitude de personnes. — Fixé irrévocablement par le sort. — Fruit du chêne.
18. — Conjonction. — Vasque ronde d'une fontaine. — Très petite membrane sous la langue. — Canal qui ramène le sang des extrémités au coeur. — Symbole chimique de l'aluminium.
19. — Bouillie faite avec de la farine de maïs. — Caillou. — Nom vulgaire de la moutarde des champs. — Argile.
20. — A toi. — Général américain. — Abbé d'Againe, né en Bourgogne. — La plus vile populace. — Cheval qui a le tendon blessé par un coup.
21. — Mets délicat de veau. — Os de la cuisse. — Pronom relatif. — Le plus fort de tous les os du corps.
22. — Prophète juif au temps d'Achab et de Jézabel. — Maréchal de France, né au château d'AJac. — Ivresse (pop.). — Peu fréquenté.
23. — Rétablir en bon état. — Qui ont des privilèges, des désirs ambitieux.

Solution du mois précédent.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	
J	T	A	B	A	R	P	A	L	U	S	T	R	A	N	S	V	E	R	S	A	L		
F	A	I	C	H	C	A	V	E	T	L	A	M	A	T	E	U	R	R	O				
J	A	C	E	L	F	R	E	S	L	O	L	E	S	A	L	E	P	O					
A	N	D	S	A	L	O	N	P	O	L	S	E	T	A	C	O	U	P					
A	S	E	C	C	E	S	C	I	G	R	E	M	I	B	A	R	E						
A	I	Y	A	N	O	P	A	L	O	D	E	D	O	U	A	S	E						
T	E	A	F	O	R	A	T	I	O	N	F	I	L	I	H	U	S	U	E	L			
I	O	I	S	E	T	H	E	T	A	M	I	N	E	N	A	E	S	S	E				
I	N	O	U	T	O	N	E	A	I	N	E	P	A	R	T	E	T	C					
R	E	H	E	D	I	T	D	E	S	M	A	N	I	O	C	E	H						
I	L	C	A	P	E	T	O	N	L	D	E	N	T	E	L	L	E	E					
I	2	T	A	M	A	R	A	R	U	E	S	C	O	N	E	L	E	O	N				
I	3	R	A	P	A	C	I	T	E	S	S	E	A	F	T	U	E	C					
H	A	S	C	A	P	O	T	E	S	A	M	A	E	L	D	O							
M	E	S	L	A	M	E	C	A	R	E	T	E	L	A	N	T	A	N					
A	R	A	M	I	M	E	L	A	S	E	I	Y	F	E	R	S							
S	A	L	E	S	I	S	E	R	E	S	E	M	I	H	A	R	I	S	T	E			
C	O	L	O	S	S	A	L	E	L	T	E	L	L	U	R	I							
P	M	E	S	S	E	C	O	S	S	U	S	E	N	S	E	L							
A	N	O	R	C	O	D	C	O	U	P	E	M	O	T	E	S	L						
T	O	N	H	O	I	R	S	L	I	A	V	A	U	T	O	U	R						
E	T	F	O	R	I	E	R	S	C	A	R	T	E	N	O	I	R						
R	E	C	O	M	P	E	N	S	E	R	V	A	L	S	E	R	E	I	N				

VERTICALEMENT

1. — Se dit d'une figure à quinze angles et quinze côtés. — Raccourcis de vieux souliers.
2. — Astre fixe. — Rivière de France. — Qui concerne les citoyens. — Temps où a lieu la ponte, chez les poissons.
3. — Femelle du daim. — Etat physiologique des animaux. — Malicieux. — Eau-de-vie.
4. — Géant vorace. — Cheval à robe brune avec crins noirs. — Fruits alimentaires. — Gros oiseau. — Symbole chimique de l'argent.

**RÉVOL-UTION FRANÇAISE** **PAS D'EAU... PAS DE GRAISSAGE... JUSTE UN PEU D'ES-SSENCE!!!!** **LE TOUT POUR 1645 \$** **'PORT D'ENTRÉE**



**LA NOUVELLE RENAULT 4**



**Pas d'eau ni d'antigel**— Ayant largement fait ses preuves en aéronautique, le refroidissement par liquide, sous circuit scellé, est appliqué à l'automobile pour la première fois. Ce système réunit les avantages des refroidissements par liquide et par air: silence, meilleures performances, meilleur chauffage, plus de risque de gel, plus de vérifications constantes de courroies de ventilateur ou autres.

**Pas de graissage**— Le châssis est graissé à vie — plus de temps perdu à la station service, plus d'arrêts forcés durant un long parcours. Seul entretien nécessaire: changement d'huile, et un peu d'essence de temps en temps (40 mpg et plus).

**Une voiture construite autour d'une suspension**— 4 barres de torsion de grande longueur, 4 amortisseurs télescopiques, 4 grandes roues de 13 pouces absorbent totalement tous les chocs et suppriment cassis, pavés, nids de poules. Cette super-suspension protège en même temps la carrosserie et la mécanique "traction-avant" qui travaillent "sur du velours".

**5 portes**— Quatre larges portes pour les passagers, d'un accès très facile sans gymnastique inutile. Une porte de service pour dix-sept pieds cubes de bagages. Vingt secondes suffisent pour retirer la banquette arrière et porter le volume de charge à cinquante pieds cubes. Cette carrosserie spacieuse est

intégralement trempée contre la rouille.

**Équipement**— Pour \$1645, la Renault 4 vous offre en plus, gratuitement, pour votre tranquillité et votre confort: une garantie main-d'oeuvre et pièces 12 mois/12,000 milles, un chauffage surpuissant à température réglable, un système de ventilation pour l'été, des essuie-glace électriques, lave-glace, indicateur d'essence, de température, de charge, de direction, deux pare-soleil, éclairage intérieur, avertisseur deux-tons, doubles pare-chocs, pneus Michelin X, cendrier, verrouillage de sécurité des portes arrière, tableau de bord anti-reflets.

Essayez la Renault 4 chez votre Agent Renault.



Le père de Jean est au service de la Canada Starch Company Limited qui a adopté un plan de bénéfices garantis par la Great-West à l'avantage de ses employés. Cette assurance en groupe forme une partie importante du programme de ce papa pour la protection financière de sa famille. Elle supplémente son assurance personnelle qu'il a soigneusement préparée avec l'aide d'un représentant de la Great-West. En effet, la Great-West est la clef de la sécurité financière pour des milliers de familles canadiennes comme celle de Jean.

**Great-West Life**

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

SIÈGE SOCIAL



BIBLIOTHEQUE LEGISLATIVE  
HOTEL DU GOUVERNEMENT  
QUEBEC 4 QUE

JJT63-R-22869